This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

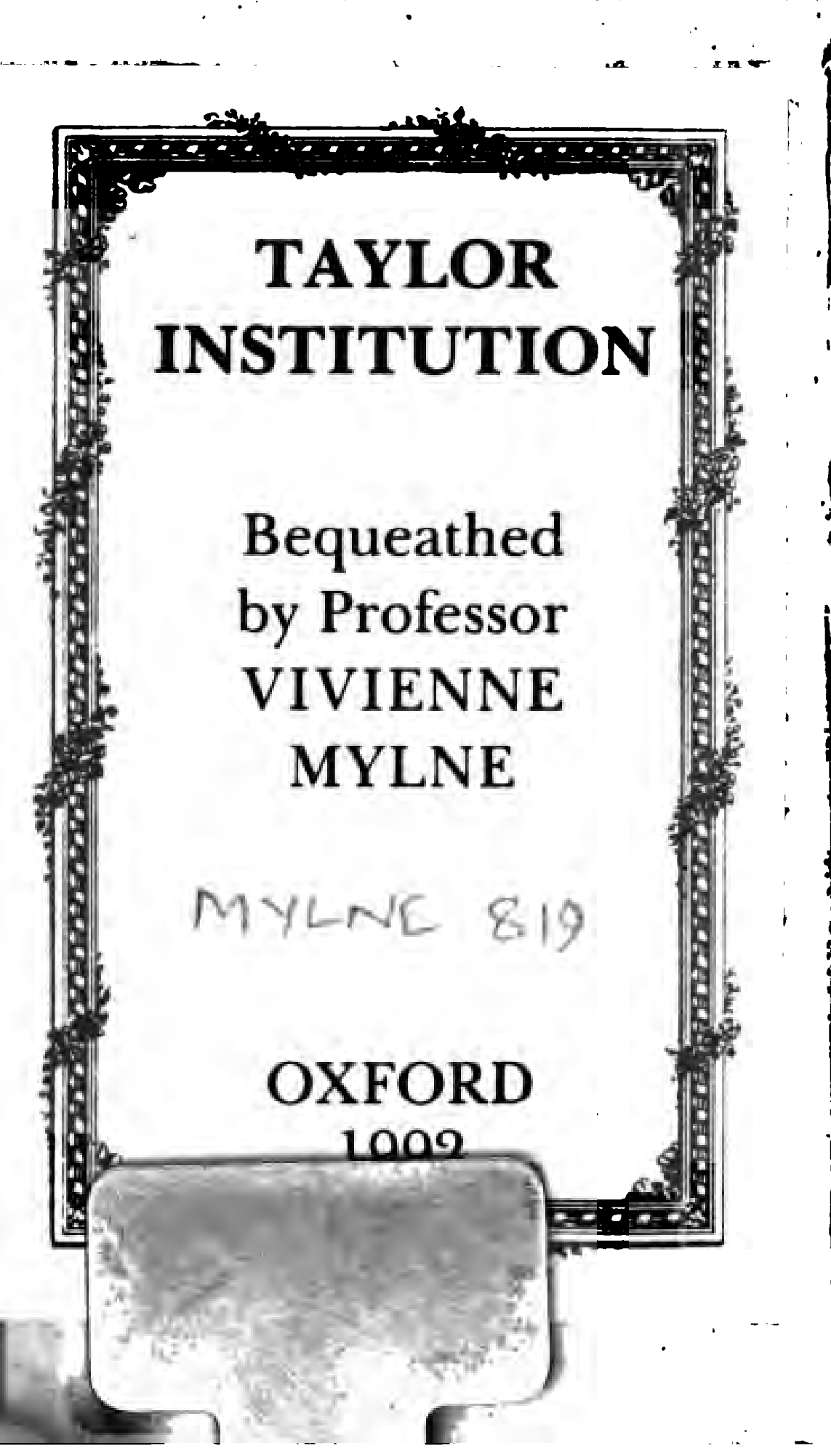
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 819

OXFORD
1992



James Parker

1000. —

ROMAN COMIQUE, DE SCARRON.

TOME TROISIEME.

A LONDRES.

M. DCC. LXXXV.

ROMAN COMIQUE, DE SCARRON.

TOME TROISIEME.

A LONDRES.

M. DCC. LXXXV.

TAYLOR
UNIVERSITY
16 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

LE ROMAN COMIQUE.

TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Qui fait l'ouverture de cette troiſieme Partie.

VOUS avez vu en la ſeconde partie de ce roman, le petit Ragotin, le viſage tout ſanglant du coup que le bélier lui avoit donné, quand il dormoit aſſis ſur une chaiſe baſſe, dans la chambre des comédiens, d'où il étoit ſorti ſi fort en colere, que l'on ne croyoit pas qu'il y retournât jamais : mais il étoit trop piqué de mademoiſelle de l'Etoile, & il avoit trop d'envie de ſavoir le ſuccès de la magie de l'opérateur ; ce qui l'obligea (après s'être lavé la face) à retourner ſur ſes pas, pour ſavoir quel effet auroit la promeſſe d'el ſignore Ferdinando-Ferdinandi, qu'il crut avoir

trouvé en la perſonne d'un avocat qu'il rencontra, & qui alloit au palais. Il étoit ſi étourdi du coup du bélier, & avoit l'eſprit ſi troublé de celui que l'Etoile lui avoit donné au cœur, ſans y penſer, qu'il ſe perſuada facilement que cet avocat étoit l'opérateur ; auſſi il l'aborda fort civilement, & lui tint ce diſcours : Monſieur, je ſuis ravi d'une ſi heureuſe rencontre, je la cherchois avec tant d'impatience, que je m'en allois exprès à votre logis, pour apprendre de vous l'arrêt de ma vie ou de ma mort. Je ne doute pas que vous n'ayez employé tout ce que votre ſcience magique vous a pu ſuggérer pour me rendre le plus fortuné de tous les hommes, auſſi ne ſerai-je pas ingrat à le reconnoître. Dites-moi donc ſi cette miraculeuſe étoile me départira de ſes bénignes influences ? L'avocat qui n'entendoit rien en tout ce beau diſcours, non plus que de raillerie, l'interrompit auſſi-tôt, & lui dit fort bruſquement : Monſieur Ragotin, s'il étoit un peu plus tard, je croirois qne vous êtes ivre ; mais il faut que vous ſoyez fou tout-à-fait : eh ! à qui penſez-vous parler ? Que diable

n'allez-vous dire de magie & d'influence des aſtres ? Je ne ſuis ni ſorcier, ni aſtrologue ; eh quoi ! ne me connoiſſez-vous pas ? Ah ! monſieur, repartit Ragotin, que vous êtes cruel ! vous êtes ſi bien informé de mon mal, & vous m'en refuſez le remede. Ah ! je . . . . . il alloit pourſuivre, quand l'avocat le laiſſa là, en lui diſant : Vous êtes un grand extravagant, pour un petit homme ; adieu. Ragotin le vouloit ſuivre ; mais il s'apperçut de ſa mépriſe, dont il fut bien honteux : auſſi il ne s'en vanta pas ; & vous ne la liriez pas ici, ſi je ne l'avois appriſe de l'avocat même, qui s'en divertit bien avec ſes amis. Ce petit fou continua ſon chemin, & alla au logis des comédiens, où il ne fut pas plutôt entré, qu'il ouït la propoſition que la Caverne & le Deſtin faiſoient de quitter la ville du Mans, & de chercher quelqu'autre poſte ; ce qui le démonta ſi fort, qu'il penſa tomber de ſon haut, & dont la chute n'eût pas été périlleuſe (quand cet accident lui fût arrivé) ; à cauſe de la modification de ſon individu ; mais ce qui l'acheva tout-à-fait, ce fut la réſolution qu'

fut prise de dire adieu le lendemain à la bonne ville du Mans, c'est-à-dire, à ses habitans, & notamment à ceux qui avoient été leurs plus fideles auditeurs, & de prendre la route d'Alençon, à l'ordinaire, sur l'assurance qu'ils avoient eue que le bruit de peste qui avoit couru étoit faux. J'ai dit à l'ordinaire, car cette sorte de gens (comme beaucoup d'autres) ont leur cours limité comme celui du soleil dans le zodiaque. En ce pays-là ils viennent de Tours à Angers; d'Angers à la Fleche; de la Fleche au Mans; du Mans à Alençon; d'Alençon à Argentan ou à Laval, selon la route qu'ils prennent de Paris ou de Bretagne. Quoi qu'il en soit, cela ne fait guere à notre roman. Cette délibération ayant été prise unanimement par les comédiens & comédiennes, ils se résolurent de représenter le lendemain quelque excellente piece, pour laisser bonne bouche à l'auditoire Manceau. Le sujet n'en est pas venu à ma connoissance; ce qui les obligea de quitter si promptement, ce fut que le marquis d'Orsé (qui avoit obligé la troupe à continuer la comédie) fut pressé de

s'en aller en cour ; tellement que n'ayant plus de bienfaiteur, & l'auditoire du Mans diminuant tous les jours, ils se disposerent à en sortir. Ragotin voulut s'ingérer d'y former une opposition, apportant beaucoup de mauvaises raisons, dont il étoit toujours pourvu, auxquelles l'on ne fit nulle considération, ce qui fâcha fort le petit homme, lequel les pria de lui faire au moins la grace de ne sortir point de la province du Maine, ce qui étoit très-facile en prenant le jeu de paume qui étoit au fauxbourg de Montfort, lequel en dépend, tant au spirituel qu'au temporel, & que de-là ils pourroient aller à Laval (qui est aussi du Maine) ; d'où ils se rendroient facilement en Bretagne, suivant la promesse qu'ils en avoient faite à monsieur de la Garouffiere ; mais le Destin lui rompit les chiens, en disant que ce ne seroit point le moyen de faire affaire ; car ce méchant tripot étant, comme il est, fort éloigné de la ville, & au-deçà de la riviere, la belle compagnie ne s'y rendroit que tarement, à cause de la longueur du chemin ; que le grand jeu de paume du marché aux moutons étoit

environné de toutes les meilleures maisons d'Alençon, & au milieu de la ville ; que c'étoit là où il se falloit placer, & payer plutôt quelque chose de plus que de ce malotru tripot de Momfort, le bon marché duquel étoit une de ses plus fortes raisons de Ragotin, ce qui fut délibéré d'un commun accord ; & qu'il falloit donner ordre d'avoir une charrette pour le bagage, & des chevaux pour les demoiselles. La charge en fut donnée à Léandre, parce qu'il avoit beaucoup d'intrigues dans le Mans, où il n'est pas difficile à un honnête homme de faire en peu de tems des connoissances. Le lendemain l'on représenta la comédie, tragédie-pastorale, tragi-comédie, car je ne sais laquelle, mais qui eut pourtant le succès que vous pouvez penser. Les comédiennes furent admirées de tout le monde. Le Destin y réussit à merveille, sur-tout au compliment, duquel il accompagna leur adieu ; car il témoigna tant de reconnoissance, qu'il exprima avec tant de douceur & de tendresse, qui furent suivies de tant de grands remercimens, qu'il charma toute la com-

pagnie. L'on m'a dit que plusieurs personnes en pleurerent, principalement les jeunes demoiselles qui avoient le cœur tendre. Ragotin en devint si immobile, que tout le monde étoit déja sorti, qu'il demeuroit toujours dans sa chaise, où il auroit peut-être encore demeuré, si le marqueur du tripot ne l'eût averti qu'il n'y avoit plus personne ; ce qu'il eut bien de la peine à lui faire comprendre. Il se leva enfin, & s'en alla dans sa maison, où il prit la résolution d'aller trouver les comédiens de bon matin, pour leur découvrir ce qu'il avoit sur le cœur, & dont il s'en étoit expliqué à la Rancune & à l'Olive.

CHAPITRE II.

Où vous verrez le deſſein de Ragotin.

LES crieurs d'eau-de-vie n'avoient pas encore réveillé ceux qui dormoient d'un profond ſommeil, (qui eſt ſouvent interrompu par cette canaille, qui eſt à mon avis la plus importune engeance qui ſoit dans la république humaine) que Ragotin étoit déja habillé, à deſſein d'aller propoſer à la troupe comique, celui qu'il avoit fait d'y être admis. Il s'en alla donc au logis des comédiens & comédiennes, qui n'étoient pas encore levés, ni levées, ni même éveillés, ni éveillées; il eut la diſcrétion de les laiſſer repoſer : mais il entra dans la chambre où l'Olive étoit couché avec la Rancune, lequel il pria de ſe lever pour faire une promenade juſqu'à la Coûture, qui eſt une très-belle abbaye ſituée au fauxbourg qui porte le même nom, & qu'après ils iroient déjeûner à la grande étoile d'or, où il l'avoit fait ap-

prêter. La Rancune qui étoit du nombre de ceux qui aiment les repues franches, fut auſſi-tôt habillé que la propoſition en fut faite ; ce qui ne vous ſera pas difficile à croire, ſi vous conſidérez que ces gens-là ſont ſi accoutumés à s'habiller & déshabiller derriere les tentes du théâtre, ſurtout quand il faut qu'un ſeul acteur repréſente deux perſonnages, que cela eſt auſſi-tôt fait que dit. Ragotin donc avec la Rancune s'acheminerent à l'abbaye de la Coûture ; il eſt à croire qu'ils entrerent dans l'égliſe, où ils firent courte priere ; car Ragotin avoit bien d'autres choſes en tête. Il n'en dit pourtant rien à la Rancune pendant tout le cours du chemin, jugeant bien qu'il eût trop retardé le déjeûner, que la Rancune aimoit beaucoup mieux que tous ſes complimens. Ils entrerent dans le logis où le petit homme commença à crier de ce que l'on n'avoit encore apporté les petits pâtés qu'il avoit commandés ; à quoi l'hôteſſe (ſans ſe bouger de deſſus le ſiege où elle étoit) lui repartit : Vraiment, monſieur Ragotin, je ne ſuis pas devine, pour ſavoir l'heure que vous deviez venir ici ;

ſeront obligés à vous céder les premiers rôles, & après cela laiſſez-moi faire; car pour le préſent, (je vous l'ai déja dit), nous avons à faire à une étrange tête: il faut ſe ménager avec elle avec beaucoup d'adreſſe; je ſais bien qu'il ne vous en manque pas, mais un peu d'avis ne gâte pas les choſes; d'ailleurs raiſonnons un peu. Si vous faiſiez connoître votre deſſein amoureux avec celui d'entrer dans la troupe, ce ſeroit le moyen de vous faire refuſer; il faut donc cacher votre jeu. Le petit bout d'homme avoit été ſi attentif au diſcours de la Rancune, qu'il en étoit tout-à-fait extaſié, s'imaginant de tenir déja (comme l'on dit) le loup par les oreilles, quand ſe réveillant comme d'un profond ſommeil, il ſe leva de table, & paſſa de l'autre côté pour embraſſer la Rancune, qu'il remercia en même tems, & ſupplia de continuer, lui proteſtant qu'il ne l'avoit convié à déjeûner, que pour lui déclarer le deſſein qu'il avoit de ſuivre ſon ſentiment touchant la comédie, à quoi il étoit tellement réſolu, qu'il n'y avoit perſonne au monde qui l'en pût divertir; qu'il ne falloit

falloit que le faire ſavoir à la troupe, & en obtenir la faveur de l'aſſociation, ce qu'il deſiroit faire à la même heure. Ils compterent avec l'hôteſſe, Ragotin paya; & étant ſortis, ils prirent le chemin du logis des comédiens, qui n'étoit pas fort éloigné de celui où ils avoient déjeûné. Ils trouverent les demoiſelles habillées; mais comme la Rancune eut ouvert le diſcours du deſſein de Ragotin de faire la comédie, il en fut interrompu par l'arrivée d'un des fermiers du pere de Léandre, qu'il lui envoyoit pour l'avertir qu'il étoit malade à la mort, & qu'il deſiroit de le voir devant que de lui payer le tribut que tous les hommes lui doivent; ce qui obligea tous ceux de la troupe à conférer enſemble, pour délibérer ſur un événement ſi inopiné. Léandre tira Angélique à part, & lui dit que le tems étoit venu pour vivre heureux, ſi elle avoit la bonté d'y contribuer; à quoi elle répondit qu'il ne tiendroit jamais à elle, & toutes les choſes que vous verrez au chapitre ſuivant.

CHAPITRE III.

Deſſein de Léandre. Harangue & réception de Ragotin à la Troupe comique.

Les jéſuites de la Fleche n'ayant rien pu gagner ſur l'eſprit de Léandre pour lui faire continuer ſes études, & voyant ſon aſſiduité à la comédie, jugerent auſſitôt qu'il étoit amoureux de quelqu'une des comédiennes, en quoi ils furent confirmés, quand après le départ de la troupe ils apprirent qu'il l'avoit ſuivie à Angers. Ils ne manquerent pas d'en avertir ſon pere, par un meſſager exprès, & qui arriva à même tems que la lettre de Léandre lui fut rendue, par laquelle il lui marquoit qu'il alloit à la guerre, & lui demandoit de l'argent, comme il avoit concerté avec le Deſtin, quand il lui découvrit ſa qualité dans l'hôtellerie où il étoit bleſſé. Son pere reconnoiſſant la fourbe, ſe mit en une ſi furieuſe colere, qui jointe à une extrême

vieilleſſe, lui cauſa une maladie qui fut aſſez longue, mais qui termina pourtant par la mort, de laquelle ſe voyant proche, il commanda à un de ſes fermiers de chercher ſon fils, pour l'obliger de ſe retirer auprès de lui, lui diſant qu'il le pourroit trouver en s'enquérant où il y avoit des comédiens; (ce que le fermier ſavoit aſſez, car c'étoit celui qui lui fourniſſoit de l'argent après qu'il eut quitté le college): auſſi ayant appris qu'il y en avoit une troupe au Mans, il s'y achemina, & y trouva Léandre, comme vous avez vu au précédent chapitre. Ragotin fut prié par tous ceux de la troupe de les laiſſer conférer un moment ſur le ſujet du fermier nouvellement arrivé, ce qu'il fit, ſe retirant dans une autre chambre, où il demeura avec l'impatience qu'on peut s'imaginer. Auſſi-tôt qu'il fut ſorti, Léandre fit entrer le fermier de ſon pere, lequel leur déclara l'état où il étoit, & le deſir qu'il avoit de voir ſon fils devant que de mourir. Léandre demanda congé pour y ſatisfaire, ce que tous ceux de la troupe jugerent très-raiſonnable. Ce fut alors que

le Deſtin déclara le ſecret qu'il avoit tenu caché juſques alors, touchant la qualité de Léandre, ce qu'il n'avoit appris qu'après le raviſſement de mademoiſelle Angélique, (comme vous avez vu en la ſeconde partie de cette véritable hiſtoire), ajoutant qu'ils avoient bien pu s'appercevoir qu'il n'agiſſoit pas avec lui, depuis qu'il l'avoit appris, comme il faiſoit auparavant, puiſque même il avoit pris un autre valet; que ſi quelquefois il étoit contraint de lui parler en maître, c'étoit pour ne le découvrir pas; mais qu'à préſent il n'étoit plus tems de le céler, tant pour déſabuſer mademoiſelle de la Caverne, qui n'avoit pu ôter de ſon eſprit que Léandre ne fût complice de l'enlévement de ſa fille, ou peut-être l'auteur, que pour l'aſſurer de l'amour ſincere qu'il lui portoit, & pour laquelle il s'étoit réduit à lui ſervir de valet, ce qu'il auroit continué, s'il n'eût été obligé de lui déclarer le ſecret lorſqu'il le trouva dans l'hôtellerie, quand il alloit à la quête de mademoiſelle Angélique. Et tant s'en faut qu'il fût conſentant à ſon enlévement, qu'ayant trouvé les ra-

vifſeurs, il avoit haſardé ſa vie pour la ſecourir ; mais qu'il n'avoit pu réſiſter à tant de gens, qui l'avoient furieuſement bleſſé & laiſſé pour mort ſur la place : tous ceux de la troupe lui demanderent pardon de ce qu'ils ne l'avoient pas traité ſelon ſa qualité ; mais qu'ils étoient excuſables, puiſqu'ils n'en avoient pas la connoiſſance. Mademoiſellle de l'Etoile ajouta qu'elle avoit remarqué beaucoup d'eſprit & de mérite en ſa perſonne, ce qui l'avoit fait long-tems ſoupçonner quelque choſe ; en quoi elle avoit été comme confirmée depuis ſon retour ; à cela joint les lettres que la Caverne lui avoit fait voir : mais que pourtant elle ne ſavoit quel jugement en faire, le voyant ſi ſoumis au ſervice de ſon frere ; mais qu'à préſent il n'y avoit pas lieu de douter de ſa qualité. Alors la Caverne prit la parole, & s'adreſſant à Léandre, lui dit : Vraiment, monſieur ; après avoir connu en quelque façon votre condition par le contenu des lettres que vous écriviez à ma fille, j'avois toujours un juſte ſujet de me défier de vous, n'y ayant point d'apparence que l'amour que

vous dites avoir pour elle fût légitime, comme le deſſein que vous aviez formé de la mener en Angleterre me le témoigne aſſez ; & en effet, monſieur, quelle apparence qu'un ſeigneur ſi relevé, comme vous eſpérez d'être après la mort de monſieur votre pere, voulût ſonger à épouſer une pauvre comédienne de campagne ! Je loue Dieu que le tems eſt venu que vous pourrez vivre content dans la poſſeſſion de ces belles terres qu'il vous laiſſe, & moi hors de l'inquiétude qu'à la fin vous ne me jouaſſiez quelque mauvais tour. Léandre, qui s'étoit fort impatienté en écoutant ce diſcours de la Caverne, lui répondit : Tout ce que vous dites, mademoiſelle, que je ſuis ſur le point de poſſéder, ne ſauroit me rendre heureux, ſi je ne ſuis aſſuré en même tems de la poſſeſſion de mademoiſelle Angélique votre fille ; ſans elle, je renonce à tous les biens que la nature, ou plutôt la mort de mon pere me donne ; & je vous déclare que je ne m'en vais recueillir ſa ſucceſſion, qu'à deſſein de revenir auſſi-tôt pour accomplir la promeſſe que je fais devant cette hono-

rable compagnie, de n'avoir jamais pour femme autre que mademoiſelle Angélique votre fille, pourvu qu'il vous plaiſe me la donner, & qu'elle y conſente, comme je vous en ſupplie très-humblement toutes deux; & ne vous imaginez pas que je la veuille emmener chez moi, c'eſt à quoi je ne penſe point du tout: j'ai trouvé tant de charmes en la vie comique, que je ne m'en ſaurois diſtraire, non plus que de me ſéparer de tant d'honnêtes gens qui compoſent cette illuſtre troupe. Après cette franche déclaration, les comédiens & comédiennes, parlant tous enſemble, lui dirent qu'ils lui avoient de grandes obligations de tant de bonté, & que mademoiſelle de la Caverne & ſa fille ſeroient bien délicates, ſi elles ne lui donnoient la ſatisfaction qu'il prétendoit. Angélique ne répondit que comme une fille qui dépendoit de la volonté de ſa mere, laquelle finit la converſation en diſant à Léandre, que ſi à ſon retour il étoit dans les mêmes ſentimens, il pouvoit tout eſpérer. Enſuite il y eut de grands embraſſemens, & quelques larmes jettées, les unes par un motif de joie, &

les autres par la tendreſſe qui fait ordinairement pleurer ceux qui en ſont ſi ſuſceptibles, qu'ils ne ſauroient s'en empêcher quand ils voient ou entendent dire quelque choſe de tendre. Après tous les beaux complimens, il fut conclu que Léandre s'en iroit le lendemain, & qu'il prendroit un des chevaux que l'on avoit loués; mais il dit qu'il monteroit celui de ſon fermier, qui ſe ſerviroit du ſien, qui le porteroit aſſez bien chez lui. Nous ne prenons pas garde, dit le Deſtin, que monſieur Ragotin s'impatiente; il le faut faire entrer: mais à propos, n'y a-t-il perſonne qui ſache quelque choſe de ſon deſſein? La Rancune, qui avoit demeuré ſans parler, ouvrit la bouche pour dire qu'il le ſavoit, & que le matin il lui avoit donné à déjeûner pour lui déclarer qu'il deſiroit de s'aſſocier à la troupe, & faire la comédie, ſans prétendre de lui être à charge, d'autant qu'il avoit aſſez de bien, qu'il aimoit autant le dépenſer en voyant le monde, que de demeurer au Mans, à quoi il l'avoit fort perſuadé. Auſſi-tôt Roquebrune s'avança pour dire poétiquement, qu'il

n'étoit pas d'avis qu'on le reçût, en étant des poëtes comme des femmes, quand il y en a deux dans une maiſon, il y en a une de trop; que deux poëtes dans une troupe y pourroient exciter des tempêtes, dont la ſource viendroit des contrariétés du Parnaſſe; d'ailleurs que la taille de Ragotin étoit ſi défectueuſe, qu'au lieu d'apporter de l'ornement au théâtre, il en ſeroit déshonoré; & puis quel perſonnage pourra-t-il faire? Il n'eſt pas capable des premiers rôles, monſieur le Deſtin s'y oppoſeroit, & l'Olive pour les ſeconds; il ne ſauroit repréſenter un roi, non plus qu'une confidente; car il auroit auſſi mauvaiſe mine ſous le maſque, qu'à viſage découvert; &, partant, je conclus qu'il ne ſoit pas reçu. Et moi, repartit la Rancune, je ſoutiens qu'on le doit recevoir, & qu'il ſera fort propre pour repréſenter un nain, quand il en ſera beſoin, ou quelque monſtre, comme celui de l'Andromede; cela ſera plus naturel que d'en faire d'artificiels. Et quant à la déclamation, je puis vous aſſurer que ce ſera un autre Orphée, qui attirera tout le monde après lui; derniere-

ment, quand nous cherchions mademoiſelle Angélique, l'Olive & moi, nous le rencontrâmes monté ſur un mulet ſemblable à lui, c'eſt-à-dire, petit. Comme nous marchions, il ſe mit à déclamer des vers de Pyrame avec tant d'emphaſe, que des paſſans qui conduiſoient des ânes, s'approcherent du mulet, & l'écouterent avec tant d'attention, qu'ils ôterent leurs chapeaux de leur tête, pour le mieux ouïr, & le ſuivirent juſqu'au logis où nous arrêtâmes pour boire un coup. Si donc il a été capable d'attirer l'attention de ces âniers, jugez ce que ne feront pas ceux qui ſont capables de faire le diſcernement des belles choſes. Cette ſaillie fit rire tous ceux qui l'avoient entendue; & l'on fut d'avis de faire entrer Ragotin pour l'entendre lui-même. On l'appella, il vint, il entra; & après avoir fait une douzaine de révérences, il commença ſa harangue en cette ſorte: Illuſtres perſonnages, auguſte ſénat du Parnaſſe; (il s'imaginoit ſans doute d'être dans le barreau du préſidial du Mans, où il n'étoit guere entré depuis qu'il y avoit été reçu avocat, ou dans l'acadé-

mie des puriſtes) l'on dit en commun proverbe, que les mauvaiſes compagnies corrompent les bonnes mœurs ; &, par un contraire, les bonnes diſſipent les mauvaiſes, & rendent les perſonnes ſemblables à ceux qui les compoſent. Cet exorde ſi bien débité fit croire aux comédiennes qu'il alloit débiter un ſermon ; car elles tournerent la tête, & eurent beaucoup de peine à s'empêcher de rire. Quelque critique gloſera peut-être ſur ce mot de ſermon : mais pourquoi Ragotin n'eût-il pas été capable d'une telle ſottiſe, puiſqu'il avoit bien fait chanter des chants d'égliſe en ſérénade avec des orgues ? mais il continua : Je me trouve ſi deſtitué de vertus, que je deſire m'aſſocier à votre illuſtre troupe pour en apprendre, & pour m'y façonner ; car vous êtes les interpretes des muſes, les échos vivans de leurs chers nourriſſons ; & vos mérites ſont ſi connus à toute la France, que l'on vous admire juſques au-delà des pôles. Pour vous, meſdemoiſelles, vous charmez tous ceux qui vous conſiderent, & l'on ne ſauroit ouïr l'harmonie de vos belles voix, ſans

être ravi en admiration ; auſſi beaux anges en chair & en os, tous les plus doctes poëtes ont rempli leurs vers de vos louanges ; les Alexandres & les Céſars n'ont jamais égalé la valeur de monſieur le Deſtin, & des autres héros de cette illuſtre troupe. Il ne faut donc pas vous étonner ſi je deſire avec tant de paſſion d'en accroître le nombre, ce qui vous ſera facile, ſi vous me faites l'honneur de m'y recevoir, vous proteſtant, au reſte, de ne vous être point à charge, ni prétendre de participer aux émolumens du théâtre, mais ſeulement vous être très-humble & très-obéiſſant ſerviteur. On le pria de ſortir pour un moment, afin que l'on pût réſoudre ſur le ſujet de ſa harangue, & y procéder avec les formes. Il ſortit, & l'on commençoit d'opiner, quand le poëte ſe jeta à la traverſe pour former une ſeconde oppoſition ; mais il fût relancé par la Rancune, qui l'eût encore mieux pouſſé, s'il n'eût regardé ſon habit neuf, qu'il avoit acheté de l'argent qu'il lui avoit prêté. Enfin, il fut conclu qu'il ſeroit reçu pour être le divertiſſement de la compagnie. On l'appella,

pella ; & quand il fut entré, le Deſtin prononça en ſa faveur ; l'on fit les cérémonies accoutumées ; il fut écrit ſur le regiſtre, prêta le ſerment de fidélité ; on lui donna le mot avec lequel tous les comédiens ſe reconnoiſſent, & ſoupa ce ſoir-là avec toute la caravane.

CHAPITRE IV.

Départ de Léandre & de la Troupe Comique, pour aller à Alençon ; diſgrace de Ragotin.

APRÈS le ſouper, il n'y eut perſonne qui ne félicitât Ragotin de l'honneur qu'on lui avoit fait de le recevoir dans la troupe, de quoi il s'enfla ſi fort, que ſon pourpoint s'en ouvrit en deux endroits. Cependant Léandre prit occaſion d'entretenir ſa chere Angélique, à laquelle il réitéra le deſſein qu'il avoit fait de l'épouſer : mais il le dit avec tant de douceur, qu'elle ne lui répondit que des yeux, d'où elle laiſſa couler quelques larmes ; je ne ſais ſi ce fut de

joie des belles promeſſes de Léandre, ou de triſteſſe de ſon départ ; quoi qu'il en ſoit, ils ſe firent beaucoup de careſſes, la Caverne n'y apportant plus d'obſtacle. La nuit étant déja fort avancée, il fallut ſe retirer. Léandre prit congé de toute la compagnie, & s'en alla coucher. Le lendemain il ſe leva de bon matin, partit avec le fermier de ſon pere, & fit tant par ſes journées, qu'il arriva en la maiſon de ſon pere qui étoit malade, lequel lui témoigna d'être bien-aiſe de ſa venue, & ſelon que ſes forces le lui permirent, lui exprima la douleur que lui avoit cauſé ſon abſence ; & lui dit enſuite, qu'il avoit bien de la joie de le revoir pour lui donner ſa derniere bénédiction, & avec elle tous ſes biens, nonobſtant l'affliction qu'il avoit eue de ſa mauvaiſe conduite, mais qu'il croyoit qu'il en uſeroit mieux à l'avenir : nous apprendrons la ſuite à ſon retour. Les comédiens & comédiennes étant habillés & habillées, chacun amaſſa ſes nipes, l'on remplit les coffres, l'on fit les balles du bagage comique, & l'on prépara tout pour partir ; il manquoit un che-

val pour une des demoiſelles, parce que l'un de ceux qui les avoient loués, s'étoit dédit; l'on prioit l'Olive d'en chercher un autre quand Ragotin entra, lequel ayant ouï cette propoſition, dit qu'il n'en étoit pas beſoin, parce qu'il en avoit un pour porter mademoiſelle de l'Etoile ou Angélique en croupe, attendu qu'à ſon avis l'on ne pourroit pas aller en un jour à Alençon, y ayant dix grandes lieues du Mans; qu'en y mettant deux jours, comme néceſſairement il le falloit, ſon cheval ne ſeroit pas trop fatigué de porter deux perſonnes; mais l'Etoile l'interrompant, lui dit qu'elle ne pourroit pas ſe tenir en croupe, ce qui affligea le petit homme, qui fut un peu conſolé quand Angélique dit que ſi feroit bien elle. Ils déjeûnerent tous, & l'opérateur & ſa femme furent de la partie; mais pendant que l'on apprêtoit le déjeûner, Ragotin prit l'occaſion pour parler au ſeigneur Ferdinandi, auquel il fit la même harangue qu'il avoit faite à l'avocat dont nous avons parlé, quand il le prenoit pour lui, à laquelle il répondit qu'il n'avoit rien oublié à mettre

tous les ſecrets de la magie en pratique, mais ſans aucun effet ; ce qui l'obligeoit à croire que l'Etoile étoit plus grande magicienne que lui n'étoit magicien, qu'elle avoit des charmes beaucoup plus puiſſans que les ſiens, & que c'étoit une dangereuſe perſonne, qu'il avoit grand ſujet de craindre. Ragotin vouloit repartir ; mais on les preſſa de laver les mains, & de ſe mettre à table, ce qu'ils firent tous ; après le déjeûner, Inezilla témoigna à tous ceux de la troupe, & principalement aux demoiſelles, le déplaiſir qu'elle & ſon mari avoient d'un ſi prompt départ, leur proteſtant qu'ils euſſent bien deſiré de les ſuivre à Alençon, pour avoir l'honneur de leur converſation plus long-tems ; mais qu'ils ſeroient obligés de monter en théâtre pour débiter leurs drogues, & par conſéquent faire des farces ; que cela étant publié & ne coûtant rien, le monde y va plus facilement qu'à la comédie, où il faut bailler de l'argent, & qu'ainſi au lieu de les ſervir ils leur pourroient nuire ; & que pour l'éviter ils avoient réſolu de monter au Mans après leur départ. Alors ils s'em-

braſſerent les uns les autres, & ſe dirent mille douceurs. Les demoiſelles pleurerent; & enfin tous ſe firent de grands complimens, à la réſerve du poëte, qui, en d'autres occaſions eût parlé plus que quatre, & en celle-ci il demeura muet, la ſéparation d'Inezilla lui ayant été un ſi furieux coup de foudre, qu'il ne le put jamais parer, nonobſtant qu'il s'eſtimât tout couvert des lauriers du Parnaſſe. La charette étant chargée & prête à partir, la Caverne y prit place au même endroit que vous avez vu au commencement de ce roman. L'Etoile monta ſur un cheval que le Deſtin conduiſoit, & Angélique ſe mit derriere Ragotin, qui avoit pris avantage en montant à cheval, pour éviter un ſecond accident de ſa carabine, qu'il n'avoit pourtant pas oubliée; car il l'avoit pendue à ſa bandouliere: tous les autres allerent à pied, au même ordre que quand ils arriverent au Maus. Quand ils furent dans un petit bois qui eſt au bout du pavé, environ une lieue de la ville, un cerf, qui étoit pourſuivi par les gens de monſieur le marquis de Lavardin, leur traverſa le che-

min, & fit peur au cheval de Ragotin qui alloit devant, ce qui lui fit quitter l'étrier, & mettre en même tems la main à ſa carabine ; mais comme il le fit avec précipitation, le talon ſe trouva juſtement ſous ſon aiſſelle, & comme il avoit la main à la détente, le coup partit, & parce qu'il l'avoit beaucoup chargée, & à balle, elle repouſſa ſi furieuſement, qu'elle le renverſa par terre ; &, en tombant, le bout de la carabine donna contre les reins d'Angélique, qui tomba auſſi, mais ſans ſe faire aucun mal ; car elle ſe trouva ſur ſes pieds : pour Ragotin, il donna de la tête contre la ſouche d'un vieil arbre pourri, qui étoit environ un pied hors de terre, qui lui fit une aſſez groſſe boſſe au-deſſus de la tempe ; l'on y mit une piece d'argent, & on lui banda la tête avec un mouchoir, ce qui excita de grands éclats de rire à tous ceux de la troupe, ce qu'ils n'euſſent peut-être pas fait s'il y eût eu un plus grand mal, encore ne ſait-on ; car il eſt bien difficile de s'en empêcher en de pareilles occaſions : auſſi ils s'en régalerent comme il faut, ce qui penſa faire enrager le petit homme,

lequel fut remonté ſur ſon cheval, & ſemblablement Angélique, qui ne lui permit pas de recharger ſa carabine, comme il le vouloit faire, & l'on continua de marcher juſqu'à la Guerche, où l'on fit repaître la charette, c'eſt-à-dire, les quatre chevaux qui y étoient attelés, & les deux autres porteurs. Tous les comédiens goûterent; pour les demoiſelles, elles ſe mirent ſur un lit, tant pour ſe repoſer que pour conſidérer les hommes qui buvoient à qui mieux mieux, & ſur tous la Rancune & Ragotin, (à qui l'on avoit débandé la tête, à laquelle la piece d'argent avoit répercuté la contuſion) qui ſe le portoient à une ſanté qu'ils s'imaginoient que perſonne n'entendoit, ce qui obligea Angélique de crier à Ragotin : Monſieur, prenez garde à vous, & ſongez à bien conduire votre voiture; ce qui démonta un peu le petit avocat encomédienné, lequel fit auſſi-tôt ceſſion d'armes, ou plutôt de verres avec la Rancune. L'on paya l'hôteſſe, l'on remonta à cheval, & la caravane comique marcha. Le tems étoit beau, & le chemin de même, ce qui fut cauſe qu'ils arri-

verent de bonne heure à un bourg qu'on appelle Vivain. Ils deſcendirent au Coq-hardi, qui eſt le meilleur logis ; mais l'hôteſſe (qui n'étoit pas la plus agréable du pays du Maine) fit quelque difficulté de les recevoir, diſant qu'elle avoit beaucoup de monde, entr'autres un receveur des tailles de la province, & un autre receveur des épices du préſidial du Mans, avec quatre ou cinq marchands de toile. La Rancune, qui ſongea à faire quelque tour de ſon métier, lui dit qu'ils ne demandoient qu'une chambre pour les demoiſelles, & que pour les hommes ils ſe coucheroient comme que ce fût, & qu'une nuit étoit bientôt paſſée, ce qui adoucit un peu la fierté de la dame cabaretiere. Ils entrerent donc, & l'on ne déchargea point la charrette, car il y avoit dans la baſſe-cour une remiſe de caroſſe, où on la mit, & on la ferma à clef, & l'on donna une chambre aux comédiennes, où tous ceux de la troupe ſouperent, & quelque tems après les demoiſelles ſe coucherent dans deux lits qu'il y avoit, ſavoir l'Etoile dans un, & la Caverne & ſa fille Angéli-

que dans l'autre ; vous jugez bien qu'elles ne manquerent pas à fermer la porte, auſſi-bien que les deux receveurs qui ſe retirerent auſſi dans une autre chambre, où ils firent porter leurs valiſes qui étoient pleines d'argent, ſur lequel la Rancune ne put pas mettre la main, car ils ſe précautionnerent bien ; mais les marchands payerent pour eux. Ce méchant homme eut aſſez de prévoyance pour être logé dans la même chambre où ils avoient fait porter leurs balles. Il y avoit trois lits dont les marchands en occupoient deux, & l'Olive & la Rancune l'autre, lequel ne dormit point : mais quand il connut que les autres dormoient ou devoient dormir, il ſe leva doucement pour faire ſon coup, qui fut interrompu par un des marchands auquel il étoit ſurvenu un mal de ventre, avec une envie de le décharger, ce qui l'obligea à ſe lever, & la Rancune à regagner le lit. Cependant le Marchand qui logeoit ordinairement dans ce logis, & qui en ſavoit toutes les iſſues, alla par la porte qui conduiſoit à une petite galerie, au bout de laquelle étoient les lieux

communs (ce qu'il fit pour ne donner pas mauvaiſe odeur aux vénérables comédiens). Quand il ſe fut vidé, il retourna au bout de la galerie ; mais au lieu de prendre le chemin qui conduiſoit à la chambre d'où il étoit parti, il prit de l'autre côté, & deſcendit dans la chambre où les receveurs étoient couchés, (car les deux chambres & les montées étoient diſpoſées de la ſorte) ; il s'approcha du premier lit qu'il rencontra, croyant que ce fût le ſien, & une voix à lui inconnue lui demanda, qui eſt là ? Il paſſa ſans rien dire à l'autre lit où on lui dit de même, mais d'un ton plus élevé, & en criant : L'hôte ; de la chandelle, il y a quelqu'un dans notre chambre ; l'hôte fit lever une ſervante, mais devant qu'elle fût en état de comprendre qu'il falloit de la lumiere, le marchand eut le loiſir de remonter & de deſcendre par où il étoit allé. La Rancune, qui entendoit tout ce débat (car il n'y avoit qu'une ſimple cloiſon d'ais entre les deux chambres, ne perdit pas tems, mais dénoua habilement les cordes de deux balles, dans chacune deſquelles il prit deux

pieces de toile, & renoua les cordes, comme ſi perſonne n'y eût touché, car il ſavoit le ſecret qui n'eſt connu que de ceux du métier, non plus que leur numéro & leurs chiffres. Il en vouloit attaquer une autre, quand le marchand entra dedans la chambre, & y ayant ouï marcher, dit: qui eſt-là? La Rancune, qui ne manquoit point de repartie, (ayant fourré les quatre pieces de toiles dans le lit), dit que l'on avoit oublié à mettre un pot de chambre, & qu'il cherchoit la fenêtre pour piſſer; le marchand, qui n'étoit pas encore recouché, lui dit: Attendez, monſieur, je la vais ouvrir, car je ſais mieux où elle eſt que vous; il l'ouvrit & ſe remit au lit. La Rancune s'approcha de la fenêtre, par laquelle il piſſa auſſi copieuſement que quand il arroſa un marchand du bas-Maine, avec lequel il étoit couché dans un cabaret de la ville du Mans, comme vous avez vu dans le ſixieme chapitre de la premiere partie de ce roman; après quoi il ſe retourna coucher ſans fermer la fenêtre. Le marchand lui cria qu'il ne devoit pas l'avoir laiſſée ouverte, & l'autre lui

cria encore plus haut qu'il la fermât s'il vouloit, que pour lui il n'eût pas pu retrouver son lit dans l'obscurité, ce qui n'étoit pas quand elle étoit ouverte; parce que la lune luisoit bien fort dans la chambre; le marchand, appréhendant qu'il ne lui voulût faire une querelle d'Allemand, se leva sans lui repartir, ferma la fenêtre & se remit au lit, où il ne dormoit pas, dont bien lui prit; car sa balle n'eût pas eu meilleur marché que les deux autres. Cependant l'hôte & l'hôtesse crioient à la chambriere d'allumer vîte de la chandelle: elle s'en mettoit en devoir; mais comme il arrive ordinairement, que plus l'on s'empresse, moins l'on avance, aussi cette misérable servante souffla les charbons plus d'une heure sans la pouvoir allumer; l'hôte & l'hôtesse lui disoient mille malédictions, & les receveurs crioient toujours plus fort de la chandelle; enfin, quand elle fut allumée, l'hôte, l'hôtesse & la servante monterent à leur chambre, où n'ayant trouvé personne, ils leur dirent qu'ils avoient grand tort de mettre ainsi tous ceux du logis en alarme; eux soutenoient

toujours

toujours d'avoir vu & ouï un homme, & de lui avoir parlé; l'hôte paſſa de l'autre côté, & demanda aux comédiens & aux marchands ſi quelqu'un d'eux étoit ſorti; ils dirent tous que non; à la réſerve de monſieur, dit un des marchands, parlant de la Rancune, qui s'eſt levé pour piſſer par la fenêtre; car l'on n'a point donné de pot-de-chambre. L'hôte cria fort la ſervante de ce manquement, & alla retrouver les receveurs, auxquels il dit qu'il falloit qu'ils euſſent fait quelque mauvais ſonge, car perſonne n'avoit bougé; & après leur avoir dit qu'ils dormiſſent bien, & qu'il n'étoit pas encore jour, ils ſe retirerent. Sitôt qu'il fut venu, je veux dire le jour, la Rancune ſe leva & demanda la clef de la remiſe, où il entra pour cacher les quatre pieces de toiles qu'il avoit dérobées, & qu'il mit dans une des balles de la charrette.

CHAPITRE V.

Ce qui arriva aux Comédiens, entre Vivain & Alençon. Autre disgrace de Ragotin.

TOUS les héros & héroïnes de la troupe comique partirent de bon matin, & prirent le grand chemin d'Alençon, & arrivèrent heureusement au Bourg-le-Roi, que le vulgaire appelle le Boulerey, où ils dinèrent & se reposèrent quelque tems, pendant lequel on mit en avant si l'on passeroit par Arsonnay, qui est un village à une lieue d'Alençon, ou si l'on prendroit de l'autre côté pour éviter Barrée, qui est un chemin, où pendant les plus grandes chaleurs de l'été il y a de la boue, où les chevaux enfoncent jusqu'aux sangles; l'on consulta là-dessus le charretier, lequel assura qu'il passeroit par-tout, ses quatre chevaux étant les meilleurs de tous les attelages du Mans; d'ailleurs, qu'il n'y avoit qu'environ cinq cents pas de mauvais chemin, &

que celui des communes de S. Pater, où il faudroit passer, n'étoit guere plus beau & beaucoup plus long; qu'il n'y auroit que les chevaux & la charrette qui entreroient dans la boue, parce que les gens de pied passeroient dans les champs, quittes pour ajamber certaines fascines qui ferment les terres, afin que les chevaux n'y puissent pas entrer: on les appelle en ce pays-là des éthaliers. Ils enfilerent donc ce chemin-là; mademoiselle de l'Etoile dit qu'on l'avertît quand l'on en seroit près, parce qu'elle aimoit mieux aller à pied en beau chemin, qu'à cheval dans la boue; Angélique en dit autant, & semblablement la Caverne, qui appréhenda que la charrette ne versât. Quand ils furent sur le point d'entrer dans ce mauvais chemin, Angélique descendit de la croupe du cheval de Ragotin. Le Destin fit mettre pied à terre à l'Etoile, & l'on aida à la Caverne à descendre de la charrette. Roquebrune monta sur le cheval de l'Etoile, & suivit Ragotin qui alloit après la charrette: quand ils furent au plus boueux du chemin, & à un lieu où il n'y avoit d'espace que pour la

charrette, quoique le chemin fût fort large; ils firent rencontre d'une vingtaine de chevaux de voiture, que cinq ou six payſans conduiſoient, qui ſe mirent à crier au charretier de reculer; le charretier leur crioit encore plus fort, reculez vous-mêmes, vous le ferez plus aiſément que moi; de détourner ni à droite ni à gauche, cela ne ſe pouvoit nullement; car de chaque côté il n'y avoit que des fondrieres inſondables. Les voituriers voulant faire les mauvais, s'avancerent ſi bruſquement contre la charrette, en criant ſi fort, que les chevaux en prirent tant de peur, qu'ils en rompirent leurs traits, & ſe jetterent dans les fondrieres; le timonier ſe détourna tant ſoit peu ſur la gauche, ce qui fit avancer la roue du même côté, qui pour ne trouver point de ferme, fit verſer la charrette. Ragotin, tout bouffi d'orgueil & de colere, crioit comme un démoniaque contre les voituriers, & croyant de pouvoir paſſer au côté droit, où il ſembloit y avoir du vide; car il vouloit joindre les voituriers qu'il menaçoit de ſa carabine, pour les faire reculer. Il s'avança donc; mais ſon cheval

s'embourba si fort, que tout ce qu'il put faire ce fut de desétriner promptement & désarçonner en même tems, & de mettre pied à terre : mais il enfonça jusqu'aux aisselles, & s'il n'eût pas étendu les bras, il eût enfoncé jusqu'au menton. Cet accident si imprévu fit arrêter tous ceux qui passoient dans les champs, pour penser à y remédier. Le poëte qui avoit toujours bravé la fortune, s'arrêta doucement, & fit reculer son cheval jusqu'à ce qu'il eût trouvé le sec. Les voituriers voyant tant d'hommes qui avoient tous chacun un fusil sur l'épaule & une épée au côté, reculerent sans bruit, de peur d'être battus, & prirent un autre chemin. Cependant il fallut songer à remédier à tout ce désordre, & l'on dit qu'il falloit commencer par monsieur Ragotin & par son cheval, car ils étoient tous deux en grand péril. L'Olive & la Rancune furent les premiers qui s'en mirent en devoir ; mais quand ils s'en voulurent approcher, ils enfoncerent jusqu'aux cuisses, & ils auroient encore enfoncé s'ils eussent avancé davantage : tellement qu'après avoir sondé en plusieurs endroits sans

y trouver du ferme, la Rancune qui avoit toujours des expédiens d'un homme de ſon naturel, dit, ſans rire, qu'il n'y avoit point d'autre remede pour ſortir monſieur Ragotin du danger où il étoit, que de prendre la corde de la charrette (qu'auſſi-bien il la falloit décharger) & la lui attacher au cou, & le faire tirer par les chevaux qui s'étoient remis dans le grand chemin. Cette propoſition fit rire tous ceux de la compagnie, mais non pas Ragotin, qui en eut autant de peur, comme quand la Rancune lui vouloit couper ſon chapeau ſur le viſage, quand il l'avoit enfoncé dedans. Mais le charretier, qui s'étoit haſardé pour relever les chevaux, le fit encore pour Ragotin; il s'approcha de lui, & à diverſes repriſes le ſortit & le conduiſit dans le champ où étoient les comédiennes, qui ne purent s'empêcher de rire, le voyant en ſi bel équipage; elles s'en contraignirent pourtant tant qu'elles purent. Cependant le charretier retourna ſon cheval, qui, étant aſſez vigoureux, ſortit avec un peu d'aide, & alla trouver les autres; enſuite de quoi l'Olive & la Rancune & le même charre-

tier, qui étoient déja tous gâtés de la boue, déchargerent la charrette, la remuerent, & la rechargerent. Elle fut auſſitôt réatelée, & les chevaux la ſortirent de ce mauvais pas. Ragotin remonta ſur ſon cheval avec peine; car le harnois étoit tout rompu : mais Angélique ne voulut pas ſe remettre derriere lui, pour ne gâter ſes habits. La Caverne dit qu'elle iroit bien à pied, ce que fit auſſi l'Etoile, que le Deſtin continua de conduire juſqu'aux Chênes verts, qui eſt le premier logis que l'on trouve en venant du Mans au fauxbourg de Montfort, où ils s'arrêterent, n'oſant pas entrer dans la ville dans un ſi étrange déſordre. Après que ceux qui avoient travaillé eurent bu, ils employerent le reſte du jour à faire ſécher leurs habits, après en avoir pris d'autres dans les coffres que l'on avoit déchargés; car ils en avoient eu chacun en préſent de la nobleſſe Mancelle. Les comédiennes ſouperent légérement, à cauſe de la laſſitude du chemin qu'elles avoient été contraintes de faire à pied, ce qui les obligea auſſi à ſe coucher de bonne heure. Les comédiens ne ſe coucherent

qu'après avoir bien soupé. Les uns & les autres étoient à leur premier sommeil, environ les onze heures, quand une troupe de cavaliers frapperent à la porte de l'hôtellerie ; l'hôte répondit que son logis étoit plein, & d'ailleurs qu'il étoit heure indue. Ils recommencerent à frapper plus fort, en menaçant d'enfoncer la porte. Le Destin, qui avoit toujours Saldagne en tête, crut que c'étoit lui qui venoit à force ouverte pour enlever l'Etoile ; mais ayant regardé par la fenêtre, il apperçut, à la faveur de la clarté de la lune, un homme qui avoit les mains liées par derriere, ce qu'ayant dit fort bas à ses compagnons, qui étoient tous aussi-bien que lui en état de le bien recevoir ; Ragotin dit assez haut que c'étoit monsieur de la Rappiniere qui avoit pris quelque voleur, car il en étoit à la quête. Ils furent confirmés en cette opinion, quand ils ouïrent faire commandement à l'hôte d'ouvrir de par le roi. Mais pourquoi diable, dit la Rancune, ne l'a-t-il mené au Mans, ou à Beaumont-le-Vicomte, ou, au pis aller, à Fresnay ? car encore que ce fauxbourg soit du Maine, il

n'y a point de prisons ; il faut qu'il y ait là du mystere ! L'hôte fut contraint d'ouvrir à la Rappiniere, qui entra avec dix archers, lesquels menoient un homme attaché comme je vous viens de dire, & qui ne faisoit que rire, sur-tout quand il regardoit la Rappiniere, ce qu'il faisoit fixement, contre l'ordinaire des criminels ; & c'est la premiere raison pourquoi il ne le mena pas au Mans. Or, vous saurez que la Rappiniere ayant appris que l'on avoit fait plusieurs voleries, & pillé quelques maisons champêtres, il se mit en devoir de chercher les malfaicteurs. Comme lui & ses archers approchoient de la forêt de Persaine, ils virent un homme qui en sortoit ; mais quand il apperçut cette troupe d'hommes à cheval, il reprit le chemin du bois, ce qui fit juger à la Rappiniere que ce pouvoit en être un. Il piqua si fort & ses gens aussi, qu'ils attraperent cet homme, qui ne répondit qu'en termes confus aux interrogats que la Rappiniere lui fit, mais qui ne parut point de l'être ; au contraire il se mit à rire & à regarder fixement la Rappiniere, lequel tant plus il le considéroit,

tant plus il s'imaginoit de l'avoir vu autrefois, & il ne se trompoit pas ; mais du temps qu'ils s'étoient vus l'on portoit les cheveux courts & de grandes barbes, & cet homme-là avoit la chevelure fort longue & point de barbe, & d'ailleurs les habits différens ; tout cela lui en ôtoit la connoissance. Il le fit néanmoins attacher à un banc de la table de la cuisine, qui étoit à dossier à l'antique, & le laissa en la garde de deux archers, & s'en alla coucher après avoir fait un peu de collation. Le lendemain le Destin se leva le premier, & en passant par la cuisine il vit les archers endormis sur une méchante paillasse, & un homme attaché à un des bancs de la table, lequel lui fit signe de s'approcher, ce qu'il fit ; mais il fut fort étonné quand le prisonnier lui dit : Vous souvient-il quand vous fûtes attaqué à Paris sur le Pont-neuf, où vous fûtes volé, & principalement d'une boîte de portrait ? J'étois alors avec le sieur de la Rappiniere, qui étoit notre capitaine ; ce fut lui qui me fit avancer pour vous attaquer, vous savez tout ce qui se passa. J'ai appris que vous avez tout su de

Doguin à l'heure de ſa mort, & que la Rappiniere vous a rendu votre boîte. Vous avez une belle occaſion de vous venger de lui ; car s'il me mene au Mans, comme il ſera peut-être, j'y ſerai pendu ſans doute ; mais il ne tiendra qu'à vous qu'il ne ſoit de la danſe. Il ne faudra que joindre votre dépoſition à la mienne, & puis vous ſavez comme va la juſtice du Mans. Le Deſtin le quitta, & attendit que la Rappiniere fût levé. Ce fut pour lors qu'il témoigna bien qu'il n'étoit pas vindicatif ; car il l'avertit du deſſein du criminel, en lui diſant tout ce qu'il avoit dit de lui, & enſuite lui conſeilla de s'en retourner & de laiſſer ce miſérable. Il vouloit attendre que les comédiennes fuſſent levées pour leur donner le bon jour ; mais le Deſtin lui dit franchement que l'Etoile ne le pourroit pas voir, ſans s'emporter furieuſement contre lui avec juſtice. Il lui dit de plus, que ſi le vi-bailli d'Alençon (qui eſt le prévôt de ce bailliage-là) ſavoit tout ce manége, il le viendroit prendre. Il le crut, fit détacher le priſonnier, qu'il laiſſa en liberté, monta à cheval avec ſes archers, & s'en

alla ſans payer l'hôteſſe, (ce qui lui étoit aſſez ordinaire) & ſans remercier le Deſtin, tant il étoit troublé. Après ſon départ, le Deſtin appella Roquebrune, l'Olive & le décorateur, qu'il mena dans la ville, & allerent directement au grand jeu de paume, où ils trouverent ſix gentilshommes, qui jouoient partie. Il demanda le maître du tripot; & ceux qui étoient dans la galerie ayant connu que c'étoient des comédiens, dirent aux joueurs que c'étoient des comédiens, & qu'il y en avoit un qui avoit fort bonne mine. Les joueurs acheverent leur partie, & monterent dans une chambre pour ſe faire frotter, tandis que le Deſtin traitoit avec le maître du jeu de paume. Ces gentilshommes étant deſcendus à demi-vêtus, ſaluerent le Deſtin, & lui demanderent toutes les particularités de la troupe; de quel nombre de perſonnes elle étoit compoſée, s'il y avoit de bons acteurs, s'ils avoient de beaux habits, & ſi les femmes étoient belles? Le Deſtin répondit ſur tous ces chefs, enſuite de quoi ces gentilshommes lui offrirent ſervice, & prierent le maître de les accommoder; ajoutant

ajoutant que s'ils avoient patience qu'ils fuſſent tout-à-fait habillés, qu'ils boiroient enſemble ; ce que le Deſtin accepta pour faire des amis, en cas que Saldagne le cherchât encore ; car il en avoit toujours de l'appréhenſion. Cependant il convint du prix pour le louage du tripot ; & enſuite le décorateur alla chercher un menuiſier pour bâtir le théâtre, ſuivant le modele qu'il lui bailla ; & les joueurs étant habillés, le Deſtin s'approcha d'eux de ſi bonne grace, & avec ſa grand'mine, leur fit paroître tant d'eſprit, qu'ils conçurent de l'amitié pour lui. Ils lui demanderent où la troupe étoit logée ; & lui leur ayant répondu qu'elle étoit aux Chênes-verts en Montfort, ils lui dirent : Allons boire dans un qui ſera votre fait ; nous voulons vous aider à faire le marché. Ils y allerent, furent d'accord du prix pour trois chambres, & y déjeûnerent très-bien. Vous pouvez bien croire que leur entretien ne fut que de vers & de pieces de théâtre, enſuite de quoi ils firent grande amitié, & allerent avec lui voir les comédiennes, qui étoient ſur le point de dîner, ce qui

fut cauſe que ces gentilshommes ne demeurerent pas long-tems avec elles. Ils les entretinrent pourtant agréablement pendant le peu de tems qu'ils y furent ; ils leur offrirent ſervice & protection ; car c'étoient des principaux de la ville. Après le dîner l'on fit porter le bagage comique à la Coupe-d'or, qui étoit le logis que le Deſtin avoit retenu ; & quand le théâtre fut en état, ils commencerent à repréſenter. Nous les laiſſerons dans cet exercice, dans lequel ils firent tous voir qu'ils n'étoient pas apprentis, & retournerons voir ce que fait Saldagne depuis ſa chute,

CHAPITRE VI.

Mort de Saldagne.

VOUS avez vu dans le Chapitre XII de la seconde partie de ce roman, comme Saldagne étoit demeuré dans un lit, malade de sa chute, dans la maison du baron d'Acques, à l'appartement de Verville; & ses valets si ivres dans une hôtellerie d'un bourg distant de deux lieues de ladite maison, que celui de Verville eut bien de la peine à leur faire comprendre que la demoiselle s'étoit sauvée, & que l'autre homme, que son maître leur avoit donné, la suivoit avec l'autre cheval. Après qu'ils se furent bien frottés les yeux, & bâillé chacun trois ou quatre fois, & allongé les bras en s'étirant, ils se mirent en devoir de la chercher. Ce valet leur fit prendre un chemin, par lequel il savoit bien qu'ils ne la trouveroient pas, suivant l'ordre que son maître lui en avoit donné: ainsi ils roulerent trois jours, au bout des-

quels ils s'en retournerent trouver Saldagne, qui n'étoit pas encore guéri de ſa chute, ni même en état de quitter le lit, auquel ils dirent que la fille s'étoit ſauvée, mais que l'homme, que monſieur de Verville leur avoit baillé, la ſuivoit à cheval. Saldagne penſa enrager à la réception de cette nouvelle, & bien prit à ſes valets qu'il étoit au lit & attaché par une jambe; car s'il eût été debout, ou s'il eût pu ſe lever, ils n'euſſent pas ſeulement eſſuyé des paroles, comme ils firent, mais il les auroit roués de coups de bâton; car il peſta ſi furieuſement contre eux, leur diſant toutes les injures imaginables, & ſe mit ſi fort en colere, que ſon mal augmenta & la fievre le reprit; en ſorte que quand le chirurgien vint pour le panſer, il appréhenda que la gangrene ne ſe mît à ſa jambe, tant elle étoit enflammée; & même il y avoit quelque lividité, ce qui l'obligea d'aller trouver Verville, auquel il compta cet accident, lequel douta bien de ce qui l'avoit cauſé, & qui alla auſſi-tôt voir Saldagne, pour lui demander la cauſe de ſon altération, ce qu'il ſa-

voit assez : car il avoit été averti par son valet de tout le succès de l'affaire; & l'ayant appris de lui-même, il lui redoubla sa douleur, en lui disant que c'étoit lui qui avoit tramé cette piece, pour lui éviter la plus mauvaise affaire qui lui pût jamais arriver ; car, lui dit-il, vous voyez bien que personne n'a voulu retirer cette fille ; & je vous déclare que si j'ai souffert que ma femme, votre sœur, l'ait logée céans, ce n'a été qu'à dessein de la remettre entre les mains de son frere & de ses amis. Dites-moi un peu : que seriez-vous devenu si l'on avoit fait des informations contre vous pour un rapt, qui est un crime capital, & que l'on ne pardonne point? Vous croyez peut-être que la bassesse de sa naissance, & la profession qu'elle fait vous auroit excusé de cette licence : & en cela vous vous flattez ; car, apprenez qu'elle est fille de gentilhomme & de demoiselle, & qu'au bout vous n'y auriez pas trouvé votre compte ; & après tout, quand les moyens de la justice auroient manqué, sachez qu'elle a un frere qui s'en seroit vengé, car c'est un homme qui a du cœur, & vous

l'avez éprouvé en pluſieurs rencontres, ce qui vous devroit obliger à avoir de l'eſtime pour lui, plutôt que de le perſécuter comme vous faites. Il eſt tems de ceſſer ces vaines pourſuites, où vous pourriez à la fin ſuccomber; car vous ſavez bien que le déſeſpoir fait tout haſarder; il vaut donc mieux pour vous le laiſſer en paix. Ce diſcours, qui devoit obliger Saldagne à rentrer en lui-même, ne ſervit qu'à lui redoubler ſa rage, & à lui faire prendre d'étranges réſolutions, qu'il diſſimula en préſence de Verville, & qu'il tâcha depuis à exécuter. Il ſe dépêcha de guérir; & ſitôt qu'il fut en état de pouvoir monter à cheval, il prit congé de Verville, & à même tems il prit le chemin du Mans, où il croyoit de trouver la troupe: mais ayant appris qu'elle en étoit partie pour aller à Alençon, il ſe réſolut d'y aller. Il paſſa par Vivain, où il fit repaître ſes gens & trois coupe-jarrets qu'il avoit pris avec lui. Quand il entra au logis du Coq-hardi, où il mit pied à terre, il entendit une grande rumeur; c'étoient les marchands de toile, qui, étant allés au marché à Beaumont,

s'étoient apperçus du larcin que leur avoit fait la Rancune, & étoient revenus s'en plaindre à l'hôteſſe, qui, en criant bien fort, leur ſoutenoit qu'elle n'en étoit pas reſponſable, puiſqu'ils ne lui avoient pas baillé leurs balles à garder, mais les avoient fait porter dans leurs chambres; & les marchands répliquoient: cela eſt vrai, mais que diable avez-vous à faire d'y mettre coucher des bateleurs; car ſans doute c'eſt eux qui nous ont volés. Mais, repartit l'hôteſſe, trouvâtes-vous vos balles crevées ou les cordes défaites? Non, diſoient les marchands, & c'eſt ce qui nous étonne; car elles étoient nouées comme ſi nous-mêmes l'euſſions fait: ot, allez-vous promener, dit l'hôteſſe. Les marchands vouloient répliquer, quand Saldagne jura qu'il les battroit s'ils menoient plus de bruit. Ces pauvres marchands, voyant tant de gens, & de ſi mauvaiſe mine, furent contraints de faire ſilence, & attendirent leur départ, pour recommencer leur diſpute avec l'hôteſſe. Après que Saldagne, & ſes gens & ſes chevaux eurent repu, il prit la route d'Alençon, où il ar-

riva fort tard. Il ne dormit point de toute la nuit, qu'il employa à penser aux moyens de se venger sur le Destin, de l'affront qu'il lui avoit fait de lui avoir ravi sa proie ; & comme il étoit fort brutal, il ne prit que des résolutions brutales. Le lendemain il alla à la comédie avec ses compagnons ; qu'il fit passer devant ; & paya pour quatre : ils n'étoient connus de personne, ainsi il leur fut facile de passer pour étrangers ; pour lui, il entra le visage couvert de son manteau, & la tête enfoncée dans son chapeau, comme un homme qui ne veut pas être connu. Il s'assit & assista à la comédie, où il s'ennuya autant que les autres y eurent de satisfaction ; car tous admirerent l'Etoile, qui représenta ce jour-là la Cléopâtre de la pompeuse tragédie du grand Pompée, de l'inimitable Corneille. Quand elle fut finie, Saldagne & ses gens demeurerent dans le jeu de paume, résolus d'y attaquer le Destin. Mais cette troupe avoit si fort gagné les bonnes graces de toute la noblesse & de tous les honnêtes bourgeois d'Alençon, que ceux & celles qui la composoient, n'alloient point

au théâtre, ni ne s'en retournoient point à leur logis, qu'avec grand cortege. Ce jour-là une jeune dame, veuve, fort galante, qu'on appelloit madame de Villefleur, convia les comédiennes à ſouper, (ce que Saldagne put facilement entendre) : elles s'en excuſerent civilement ; mais voyant qu'elle perſiſtoit de ſi bonne grace à les en prier, elles lui promirent d'y aller. Enſuite elles ſe retirerent, mais très-bien accompagnées, & notamment de ces gentilshommes qui jouoient à la paume, quand le Deſtin vint pour louer le tripot, & d'un grand nombre d'autres ; ce qui rompit le mauvais deſſein de Saldagne, qui n'oſa éclater devant tant d'honnêtes gens, avec leſquels il n'eût pas trouvé ſon compte. Mais il s'aviſa de la plus inſigne méchanceté que l'on puiſſe imaginer, qui fut d'enlever l'Etoile, quand elle ſortiroit de chez madame de Villefleur, & de tuer tous ceux qui voudroient s'y oppoſer à la faveur de la nuit. Les trois comédiennes y allerent ſouper & paſſer la veillée. Or, comme je vous ai déja dit, cette dame étoit jeune & fort galante, ce qui attiroit

à ſa maiſon toute la belle compagnie, qui augmenta ce ſoir-là, à cauſe des comédiennes. Or, Saldagne s'étoit imaginé d'enlever l'Etoile avec autant de facilité que quand il l'avoit ravie, lorſque le valet du Deſtin la conduiſoit, ſuivant la maudite invention de la Rappiniere. Il prit donc un fort cheval, qu'il fit tenir par un de ſes laquais, lequel il poſta à la porte de la maiſon de ladite dame de Villefleur, qui étoit ſituée dans une petite rue proche du palais, croyant qu'il lui ſeroit facile de faire ſortir l'Etoile ſous quelque prétexte, & la monter promptement ſur le cheval, avec l'aide de ſes trois hommes, qui battoient l'eſtrade dans la grande place, pour la mener après où il lui plairoit. Enfin il ſe repaiſſoit de ces vaines chimeres, & tenoit déja la proie en imagination; mais il arriva qu'un homme d'égliſe (qui n'étoit pas de ceux qui font ſcrupule de tout, & bien ſouvent de rien; car il fréquentoit les honorables compagnies, & aimoit ſi fort la comédie, qu'il faiſoit connoiſſance avec tous les comédiens qui venoient à Alençon, & l'avoit

fait fort étroitement avec ceux de notre illuſtre troupe) alloit veiller ce ſoir-là chez madame de Villefleur : ayant apperçu un laquais (qu'il ne connoiſſoit point non plus que la livrée qu'il portoit) tenant un cheval par la bride ; & l'ayant enquis à qui il étoit, & ce qu'il faiſoit là, & ſi ſon maître étoit dans la maiſon ; & ayant trouvé beaucoup d'obſcurité en ſes réponſes, il monta à la ſalle où étoit la compagnie, à laquelle il raçonta ce qu'il avoit vu, & qu'il avoit ouï marcher des perſonnes à l'entrée de la petite rue. Le Deſtin qui avoit obſervé cet homme qui ſe cachoit le viſage de ſon manteau, & qui avoit toujours l'imagination frappée de Saldagne, ne douta point que ce ne fût lui ; pourtant il n'en avoit rien dit à perſonne : mais il avoit mené tous ſes compagnons chez madame de Villefleur, pour faire eſcorte aux demoiſelles qui y veilloient ; mais ayant appris de la bouche de l'eccléſiaſtique ce que vous venez d'ouïr, il fut confirmé dans la croyance que c'étoit Saldagne, qui vouloit haſarder un ſecond enlévement de ſa chere l'Etoile. L'on conſulta ce que l'on

devoit faire, & l'on conclut que l'on attendroit l'événement, & que ſi perſonne ne paroiſſoit devant l'heure de la retraite, l'on ſortiroit avec toute la précaution que l'on peut prendre en pareilles occaſions. Mais l'on ne demeura pas long-tems, qu'un homme inconnu entra, & demanda mademoiſelle de l'Etoile, à laquelle il dit qu'une demoiſelle de ſes amies lui vouloit dire un mot à la rue, & qu'elle la prioit de deſcendre pour un moment. L'on jugea alors que c'étoit par ce moyen que Saldagne vouloit réuſſir en ſon deſſein; ce qui obligea tous ceux de la compagnie à ſe mettre en état de le bien recevoir: l'on ne trouva pas bon qu'aucune des comédiennes deſcendît; mais l'on fit avancer une des femmes de chambre de madame de Villefleur, que Saldagne ſaiſit auſſi-tôt, croyant que ce fût l'Etoile. Mais il fut bien étonné quand il ſe trouva inveſti d'un grand nombre d'hommes armés; car il en étoit paſſé une partie par une porte qui eſt ſur la grande place, & les autres par la porte ordinaire; mais comme il n'avoit du jugement qu'autant qu'un brutal en peut avoir, & ſans

ſans conſidérer ſi ſes gens étoient joints à lui, il tira un coup de piſtolet, dont un des comédiens fut bleſſé légérement, mais qui fut ſuivi d'une demi-douzaine qu'on déchargea ſur lui. Ses gens, qui ouïrent le bruit, au lieu de s'approcher pour le ſecourir, firent comme font ordinairement ces canailles que l'on emploie pour aſſaſſiner quelqu'un, qui s'enfuient quand ils trouvent de la réſiſtance : autant en firent les compagnons de Saldagne, qui étoit tombé ; car il avoit un coup de piſtolet à la tête, & deux dans le corps. L'on apporta de la lumiere pour le regarder ; mais perſonne ne le connut que les comédiens & comédiennes, qui aſſurerent que c'étoit Saldagne : on le crut mort, quoiqu'il ne le fût pas ; ce qui fut cauſe que l'on aida à ſon laquais à le mettre de travers ſur ſon cheval. Il le mena à ſon logis, où on lui reconnut encore quelque ſigne de vie, ce qui obligea l'hôte à le faire panſer ; mais ce fut inutilement ; car il mourut le lendemain. Son corps fut porté en ſon pays, où il fut reçu par ſes ſœurs & leurs maris ; elles le pleurerent par contenance,

mais dans leur cœur elles furent très-aiſes de ſa mort. Et j'oſerois croire que madame de Saint-Far eût bien voulu que ſon brutal de mari eût eu un pareil ſort ; & il le devoit avoir à cauſe de la ſympathie ; pourtant je ne voudrois pas faire un jugement téméraire. La juſtice ſe mit en devoir de faire quelques formalités ; mais n'ayant trouvé perſonne, & perſonne ne ſe plaignant, d'ailleurs ceux qui pouvoient être ſoupçonnés étant des principaux gentilshommes de la ville, cela demeura dans le ſilence. Les comédiennes furent conduites à leur logis, où elles apprirent le lendemain la mort de Saldagne, dont elles ſe réjouirent fort, étant alors en aſſurance : car par-tout elles n'avoient que des amis, & par-tout ce ſeul ennemi ; car il les ſuivoit par-tout.

CHAPITRE VII.

Suite de l'Hiſtoire de la Caverne.

LE Deſtin avec l'Olive allerent le lendemain chez le prêtre que l'on appelloit monſieur le prieur de Saint-Louis, (qui eſt un titre, plutôt honorable que lucratif, d'une petite égliſe qui eſt ſituée dans une île, que fait la riviere de Sarthe entre les deux ponts d'Alençon) pour le remercier de ce que par ſon moyen ils avoient évité le plus grand malheur qui leur pût jamais arriver, & qui enſuite les avoit mis dans un parfait repos, puiſqu'ils n'avoient plus rien à craindre après la mort funeſte du miſérable Saldagne, qui continuoit toujours à les troubler. Vous ne devez pas vous étonner ſi les comédiens & comédiennes de cette troupe avoient reçu le bienfait d'un prêtre, puiſque vous avez pu voir dans les aventures comiques de cette illuſtre hiſtoire, les bons offices que trois ou quatre curés leur avoient ren-

dus, tant dans le logis où l'on ſe battoit la nuit, & quel ſoin de loger & garder Angélique après qu'elle fût retrouvée, & autres que vous avez pu remarquer, & que vous verrez encore à la ſuite. Ce prieur, qui n'avoit fait que ſimplement connoiſſance avec eux, fit alors une fort étroite amitié, en ſorte qu'ils ſe viſiterent depuis, & mangerent ſouvent enſemble. Or, un jour que monſieur de Saint-Louis étoit dans la chambre des comédiennes, (c'étoit un vendredi que l'on ne repréſentoit pas) le Deſtin & l'Etoile prierent la Caverne d'achever ſon hiſtoire; elle eut un peu de peine à s'y réſoudre: mais enfin elle touſſa trois ou quatre fois, & cracha bien autant, l'on dit qu'elle ſe moucha auſſi & ſe mit en état de parler, quand monſieur de Saint-Louis voulut ſortir, croyant qu'il y eût quelque ſecret myſtere qu'elle n'eût pas voulu que tout le monde eût entendu; mais il fut arrêté par tous ceux de la troupe, qui l'aſſurerent qu'ils ſeroient très-aiſes qu'il apprît leurs aventures; & j'oſe croire, dit l'Etoile, (qui avoit l'eſprit fort éclairé) que vous n'êtes pas venu juſqu'

l'âge où vous êtes ſans en avoir éprouvé quelques-unes ; car vous n'avez pas la mine d'avoir toujours porté la fourane. Ces paroles démonterent un peu le prieur, qui leur avoua franchement que ſes aventures ne rempliroient pas mal une partie de roman, au lieu des hiſtoires fabuleuſes que l'on y met le plus ſouvent. L'Etoile lui repartit, qu'elle jugeoit bien qu'elles étoient dignes d'être ouïes, & l'engagea à les raconter à la premiere requiſition qui lui en ſeroit faite ; ce qu'il promit fort agréablement. Alors la Caverne reprit ſon hiſtoire en cette ſorte : Le lévrier qui nous fit peur interrompit ce que vous allez apprendre. La propoſition que le baron de Sigognac fit faire à ma mere (par le bon curé) de l'épouſer, la rendit auſſi affligée que j'en étois joyeuſe, comme je vous ai déja dit ; & ce qui augmentoit ſon affliction, c'étoit de ne ſavoir par quel moyen ſortir de ſon château : de le faire ſeule, nous n'euſſions pu aller guere loin, qu'il ne nous eût fait ſuivre & reprendre, & enſuite peut-être maltraiter. D'ailleurs c'étoit haſarder à perdre nos nipes, qui étoit le ſeul moyen qui

nous restoit pour subsister ; mais le bonheur nous en fournit un tout-à-fait plausible. Ce baron, qui avoit toujours été un homme farouche & sans humanité, ayant passé de l'excès de l'insensibilité brutale à la plus belle de toutes les passions, qui est l'amour, qu'il n'avoit jamais ressentie ; ce fut avec tant de violence, qu'il en fut malade, & malade à la mort. Au commencement de sa maladie, ma mère s'entremit de le servir ; mais son mal augmentoit toutes les fois qu'elle approchoit de son lit : ce qu'elle ayant apperçu, (comme elle étoit femme d'esprit) elle dit à ses domestiques qu'elle & sa fille leur étoient plutôt des sujets d'empêchemens que nécessaires, & partant qu'elle les prioit de leur procurer des montures pour nous porter, & une charrette pour le bagage. Ils eurent un peu de peine à s'y résoudre ; mais le curé survenant, & ayant reconnu que monsieur le baron étoit en rêverie, se mit en devoir d'en chercher : enfin il trouva ce qui nous étoit nécessaire. Le lendemain nous fimes charger notre équipage ; &, après avoir pris congé des domestiques, & principa-

lement de cet obligeant curé, nous allâmes coucher à une petite ville de Périgord, dont je n'ai pas retenu le nom ; mais je sais bien que c'étoit celle où l'on alla querir un chirurgien pour panser ma mere, qui avoit été blessée quand les gens du baron de Sigognac nous prirent pour les Bohémiens. Nous descendîmes dans un logis, où l'on nous prit aussi-tôt pour ce que nous étions ; car une chambriere dit assez haut : Courage, l'on fera la comédie, puisque voici l'autre partie de la troupe arrivée ; ce qui nous fit connoître qu'il y avoit là déja quelque débris de caravane comique, dont nous fûmes très-aises, parce que nous pourrions faire troupe, & ainsi gagner notre vie. Nous ne nous trompâmes point ; car le lendemain, après que nous eûmes congédié la charrette & les chevaux, deux comédiens, qui avoient appris notre arrivée, nous vinrent voir, & nous apprirent qu'un de leurs compagnons avec sa femme les avoit quittés, & que si nous voulions nous joindre à eux, nous pourrions faire affaires. Ma mere, qui étoit encore fort belle, accepta l'offre qu'ils nous firent ; &

l'on fut d'accord qu'elle auroit les premiers rôles, & l'autre femme qui étoit restée les seconds, & moi je ferois ce que l'on voudroit ; car je n'avois pas plus de treize ou quatorze ans. Nous représentâmes environ quinze jours, cette ville-là n'étant pas capable de nous entretenir davantage de tems. D'ailleurs ma mere pressa d'en sortir, & de nous éloigner de ce pays-là, de crainte que ce baron étant guéri, ne nous cherchât & ne nous fît quelque insulte. Nous fîmes environ quarante lieues sans nous arrêter ; &, à la premiere ville où nous représentâmes, le maître de la troupe, que l'on appelloit Bellefleur, parla de mariage à ma mere ; mais elle le remercia, & le conjura en même tems de ne prendre pas la peine d'être son galant, parce qu'elle étoit déja avancée en âge, & qu'elle avoit résolu de ne se remarier jamais. Bellefleur ayant appris une si ferme résolution, ne lui parla plus depuis. Nous roulâmes trois ou quatre années avec succès ; je devins grande, & ma mere si valétudinaire, qu'elle ne pouvoit plus représenter ; comme j'avois exercé avec la satisfaction

des auditeurs & l'approbation de la troupe ; je fus subrogée en sa place. Bellefleur qui ne l'avoit pu avoir en mariage, me demanda à elle pour être sa femme ; mais elle ne lui répondit pas selon son desir : car elle eût bien voulu trouver quelque occasion pour se retirer à Marseille. Mais étant tombée malade à Troyes en Champagne, & appréhendant de me laisser seule, elle me communiqua le dessein de Bellefleur. La nécessité présente m'obligea de l'accepter ; d'ailleurs, c'étoit un fort honnête homme. Il est vrai qu'il eût pu être mon pere : ma mere eut donc la satisfaction de me voir mariée, & de mourir quelques jours après. J'en fus affligée autant qu'une fille le peut être ; mais comme le tems guérit tout, nous reprîmes notre exercice, & quelque tems après je devins grosse. Celui de mon accouchement étant venu, je mis au monde cette fille que vous voyez, Angélique, qui m'a tant coûté de larmes, & qui m'en fera bien verser, si je demeure encore quelque tems en ce monde. Comme elle alloit poursuivre, le Destin l'interrompit, lui disant, qu'elle ne pouvoit es-

péret à l'avenir que toute ſorte de ſatisfaction, puiſqu'un ſeigneur tel qu'étoit Léandre la vouloit pour femme. L'on dit en commun proverbe que *lupus in fabulâ* : excuſez ces trois mots de latin aſſez faciles à entendre ; auſſi comme la Caverne alloit achever ſon hiſtoire, Léandre entra & ſalua tous ceux de la compagnie. Il étoit vêtu de noir, & ſuivi de trois laquais auſſi vêtus de noir, ce qui donna aſſez à connoître que ſon pere étoit mort. Le prieur de Saint-Louis ſortit & s'en alla ; & je finis ici ce chapitre.

CHAPITRE VIII.

Fin de l'Hiſtoire de la Caverne.

APRÈS que Léandre eut fait toutes les cérémonies de ſon arrivée, le Deſtin lui dit qu'il le falloit conſoler de la mort de ſon pere, & le féliciter des grands biens qu'il lui avoit laiſſés. Léandre le remercia du premier, avouant que pour la mort de ſon pere il y avoit long-tems qu'il l'attendoit avec impatience. Toutefois, leur dit-il, il ne ſeroit pas ſéant que je paruſſe ſur le théâtre ſi-tôt & ſi près de mon pays natal; il faut donc, s'il vous plaît, que je demeure dans la troupe ſans repréſenter, juſqu'à ce que nous ſoyions éloignés d'ici. Cette propoſition fut approuvée de tous; enſuite de quoi l'Etoile lui dit: Monſieur, vous agréerez donc que je vous demande vos titres, & comme il vous plaît que nous vous appellions à préſent; ſur quoi Léandre lui répondit: Le titre de mon pere étoit le baron de Roche-

pierre, lequel je pourrois porter ; mais je ne veux point que l'on m'appelle autrement que Léandre, nom ſous lequel j'ai été ſi heureux que d'agréer à ma chere Angélique. C'eſt donc ce nom-là que je veux porter juſques à la mort, tant pour cette raiſon, que pour vous faire voir que je veux exécuter ponctuellement la réſolution que je pris à mon départ, & que je communiquai à tous ceux de la troupe. Enſuite de cette déclaration, les embraſſades redoublerent ; beaucoup de ſoupirs furent pouſſés, quelques larmes coulerent des plus beaux yeux, & tous approuverent la réſolution de Léandre, lequel s'étant approché d'Angélique, lui conta mille douceurs auxquelles elle répondit avec tant d'eſprit, que Léandre en fut d'autant plus confirmé en ſa réſolution. Je vous aurois volontiers fait le récit de leur entretien, & de la maniere qu'il ſe paſſa ; mais je ne ſuis pas amoureux comme ils étoient. Léandre leur dit de plus, qu'il avoit donné ordre à toutes ſes affaires, qu'il avoit mis des fermiers dans toutes ſes terres, & qu'il leur avoit fait avancer chacun ſix mois,

mois, ce qui pouvoit monter à ſix mille livres, qu'il avoit emporté afin que la troupe ne manquât de rien. A ce diſcours, grands remercîmens. Alors Ragotin, qui n'avoit point paru en tout ce que nous avons dit en ces deux derniers chapitres, s'avança pour dire que puiſque monſieur Léandre ne vouloit pas repréſenter en ce pays, qu'on pouvoit bien lui bailler ſes rôles, & qu'il s'en acquitteroit comme il faut. Mais Roquebrune, qui étoit ſon antipode, dit que cela lui appartenoit bien mieux qu'à un petit bout de flambeau. Cette épithete fit rire toute la compagnie; enſuite de quoi le Deſtin dit que l'on y aviſeroit; & qu'en attendant, la Caverne pourroit achever ſon hiſtoire, & qu'il ſeroit bon d'envoyer querir le prieur de Saint-Louis, afin qu'il en ouît la fin, comme il avoit fait la ſuite, & afin que plus facilement il nous débitât la ſienne. Mais la Caverne répondit qu'il n'étoit pas néceſſaire, parce qu'en deux mots elle auroit achevé. On lui donna audience, & elle continua ainſi.

Je ſuis demeurée au tems de mon accouchement d'Angélique. Je vous ai dit

auſſi que deux comédiens nous vinrent trouver pour nous perſuader de faire troupe avec eux ; mais je ne vous ai pas dit que c'étoit l'Olive, & un autre qui nous quitta depuis, en la place duquel nous reconnûmes notre poëte ; mais me voici au lieu de mes plus ſenſibles malheurs. Un jour que nous allions repréſenter la comédie du Menteur, de l'incomparable monſieur Corneille, dans une ville de Flandre où nous étions alors, un laquais d'une dame, qui avoit charge de garder ſa chaiſe, la quitta pour aller ivrogner, & auſſitôt une autre dame prit la place. Quand celle à qui elle appartenoit vint pour s'y aſſeoir, & la trouva priſe, elle dit civilement à celle qui l'occupoit, que c'étoit là ſa chaiſe, & qu'elle la prioit de la lui laiſſer. L'autre répondit que ſi cette chaiſe étoit ſienne, qu'elle la pourroit prendre ; mais qu'elle ne bougeroit pas de cette place-là. Les paroles augmenterent, & des paroles l'on en vint aux mains. Les dames ſe tiroient les unes les autres, ce qui auroit été peu ; mais les hommes s'en mêlerent, les parens de chaque parti en

formerent un chacun : l'on crioit, l'on ſe pouſſoit, & nous regardions le jeu par les ouvertures des tentes du théâtre. Mon mari, qui devoit faire le perſonnage de Dorante, avoit ſon épée au côté quand il en vit une vingtaine de tirées hors du fourreau : il ne marchanda point, il ſauta du théâtre eſt bas, & ſe jetta dans la mêlée, ayant auſſi l'épée à la main, tâchant d'apaiſer le tumulte, quand quelqu'un de l'une des parties, le prenant ſans doute pour être du contraire au ſien, lui porta un grand coup d'épée que mon mari ne put parer ; car s'il s'en fût apperçu, il lui eût bien baillé le change ; car il étoit fort adroit aux armes. Ce coup lui perça le cœur ; il tomba, & tout le monde s'enfuit. Je me jettai en bas du théâtre & m'approchai de mon mari, que je trouvai ſans vie. Angélique, qui pouvoit avoir alors treize ou quatorze ans, ſe joignit à moi, avec tous ceux de la troupe ; notre recours fut à verſer des larmes, mais inutilement. Je fis enterrer le corps de mon mari, après qu'il eut été viſité par la juſtice, qui me demanda ſi je voulois faire partie, à quoi je répondis

que je n'en avois pas le moyen. Nous fortîmes de la ville, & la néceſſité nous contraignit de repréſenter pour gagner notre vie, bien que notre troupe ne fût pas guere bonne, le principal acteur nous manquant. D'ailleurs j'étois ſi affligée, que je n'avois pas le courage d'étudier mes rôles ; mais Angélique qui ſe faiſoit grande, ſuppléa à mon défaut. Enfin, nous étions dans une ville de Hollande, où vous nous vîntes trouver, vous, monſieur le Deſtin, mademoiſelle votre ſœur & la Rancune. Vous vous offrîtes de repréſenter avec nous, & nous fûmes ravis de vous recevoir, & d'avoir le bonheur de votre compagnie. Le reſte de mes aventures a été commun entre nous, comme vous ne ſavez que trop, au moins depuis Tours, où notre portier tua un des fuſiliers de l'intendant, juſqu'en cette ville d'Alençon. La Caverne finit ainſi ſon hiſtoire en verſant beaucoup de larmes, ce que fit l'Etoile en l'embraſſant, & la conſolant du mieux qu'elle put de ſes malheurs, qui véritablement n'étoient pas médiocres. Mais elle lui dit qu'elle avoit ſujet de ſe conſoler, attendu

l'alliance de Léandre. La Caverne ſan glotoit ſi fort qu'elle ne put lui repartir, non plus que moi à continuer ce chapitre.

CHAPITRE IX.

La Rancune déſabuſe Ragotin ſur le ſujet de l'Etoile, & l'arrivée d'un carroſſe plein de nobleſſe, & autres aventures de Ragotin.

LA comédie alloit toujours avant, & l'on repréſentoit tous les jours avec grande ſatisfaction de l'auditoire, qui étoit toujours beau & fort nombreux; il n'y arrivoit aucun déſordre, parce que Ragotin tenoit ſon rang derriere la ſcene, lequel n'étoit pourtant pas content de ce qu'on ne lui donnoit point de rôle, & dont il grondoit ſouvent; mais on lui donnoit eſpérance que quand il ſeroit tems qu'on le feroit repréſenter: il s'en plaignoit preſque tous les jours à la Rancune, en qui il avoit une grande confiance, quoique ce fût le

plus méfiable de tous les hommes. Mais l'en preſſant une fois extraordinairement, la Rancune lui dit : Monſieur Ragotin, ne vous ennuyez pas encore ; car apprenez qu'il y a grande différence du barreau au théâtre ; ſi l'on n'y eſt bien hardi, l'on s'interrompt facilement ; & puis la déclamation des vers eſt plus difficile que vous ne penſez. Il faut obſerver la ponctuation des périodes, & ne faire pas paroître que ce ſoit de la poéſie, mais les prononcer comme ſi c'étoit de la proſe ; & il ne faut pas les chanter ni s'arrêter à la moitié, ni à la fin des vers, comme fait le vulgaire, ce qui a très-mauvaiſe grace ; & il y faut être bien aſſuré ; & en un mot il les faut animer par l'action. Croyez-moi donc, attendez encore quelque tems ; & pour vous accoutumer au théâtre, repréſentez ſous le maſque à la face, vous y pourrez faire le ſecond Zani ; nous avons un habit qui vous ſera fort propre (c'étoit celui d'un petit garçon qui faiſoit quelquefois ce perſonnage-là, & que l'on appeloit Godenot) il en faut parler à monſieur le Deſtin & à mademoiſelle de l'Etoile, ce

qu'ils fitent le jour même, & fut arrêté que le lendemain Ragotin feroit ce perſonnage-là. Il fut inſtruit par la Rancune (qui comme vous avez vu au premier tome de ce roman, s'enfarinoit à la face) de ce qu'il devoit dire. Le ſujet de celle qu'ils jouerent fut une intrigue amoureuſe que la Rancune démêloit en faveur du Deſtin. Comme il ſe préparoit à exécuter ce négoce, Ragotin parut ſur la ſcene, auquel la Rancune demanda en ces termes: Petit garçon; mon petit Godenot, où vas-tu ſi empreſſé? puis s'adreſſant à la compagnie (après lui avoir paſſé la main ſous le menton, & trouvé ſa barbe): Meſſieurs, j'avois toujours cru que ce que dit Ovide de la métamorphoſe des fourmis en Pygmées (auxquels les grues font la guerre) étoit une fable; mais à préſent je change de ſentiment: car ſans doute en voici un de la race, ou bien ce petit homme reſſuſcité, pour lequel l'on a fait (il y a environ ſept ou huit cents ans) une chanſon que je ſuis réſolu de vous dire: écoutez bien.

CHANSON.

Mon pere m'a donné mari.
Qu'eſt-ce que d'un homme ſi petit?
Il n'eſt pas plus grand qu'un fourmi.
Hé! qu'eſt-ce? qu'eſt-ce? qu'eſt-ce? qu'eſt-ce?
Qu'eſt-ce que d'un homme,
S'il n'eſt, s'il n'eſt homme?
Qu'eſt-ce que d'un homme ſi petit?

A chaque vers la Rancune tournoit & retournoit le pauvre Ragotin, & faiſoit des poſtures qui faiſoient bien rire la compagnie. L'on n'a pas mis le reſte de la chanſon, comme choſe ſuperflue à notre roman.

Après que la Rancune eut achevé ſa chanſon, il montra Ragotin, & dit, le voici reſſuſcité; & en diſant cela, il dénoua le cordon avec lequel ſon maſque étoit attaché, de ſorte qu'il parut à viſage découvert, non pas ſans rougir de honte & de colere tout enſemble. Il fit pourtant de néceſſité vertu; & pour ſe venger, il dit à la Rancune qu'il étoit un franc ignorant d'avoir terminé tous les vers de ſa chanſon

en *i*, comme *cribli*, *trouvi*, &c. & que c'étoit très-mal parler, qu'il falloit dire trouva ou trouvai. Mais la Rancune lui repartit : C'eſt vous, monſieur, qui êtes un grand ignorant pour un petit homme ; car vous n'avez pas compris ce que j'ai dit : que c'étoit une chanſon ſi vieille, que ſi l'on faiſoit un rôle de toutes les chanſons que l'on a faites en France depuis que l'on y a fait des chanſons, ma chanſon ſeroit en chef. D'ailleurs ne voyez-vous pas que c'eſt l'idiome de cette Province de Normandie, où cette chanſon a été faite ? & qui n'eſt pas ſi mal-à-propos, comme vous vous imaginez. Car, puiſque ſelon ce fameux Savoyard, monſieur de Rogula, qui a réformé la langue Françoiſe, l'on ne ſauroit donner de raiſon pourquoi l'on prononce certains termes, & qu'il n'y a que l'uſage qui les fait approuver, ceux du tems que l'on fit cette chanſon étoient en uſage ; & comme ce qui eſt plus ancien eſt toujours le meilleur, ma chanſon doit paſſer, puiſqu'elle eſt la plus ancienne. Je vous demande, monſieur Ragotin, pourquoi eſt-ce que puiſque l'on dit de

quelqu'un il monta à cheval, il entra en ſa maiſon ; que l'on ne dit pas *il deſcendit & il ſorta* : mais il deſcendit & il ſortit ? Il s'enſuit donc que l'on peut dire il entrit, & il montit ; & ainſi que tous les termes ſemblables. Or, puiſqu'il n'y a que l'uſage qui leur donne le cours, c'eſt auſſi l'uſage qui fait paſſer ma chanſon. Comme Ragotin vouloit repartir, le Deſtin entra ſur la ſcene, ſe plaignant de la longueur de ſon valet la Rancune, & l'ayant trouvé en différend avec Ragotin, il leur demanda le ſujet de leur diſpute, qu'il ne put jamais apprendre : car ils ſe mirent à parler tous à la fois, & ſi haut qu'il s'impatienta, & pouſſa Ragotin contre la Rancune, qui le lui renvoya de même, en telle ſorte qu'ils le balloterent long-tems d'un bout du théâtre à l'autre, juſques à ce que Ragotin tomba ſur les mains, & marcha ainſi juſqu'aux tentes du théâtre, ſous leſquelles il paſſa. Tous les auditeurs ſe leverent pour voir cette badinerie, & ſortirent de leurs places, proteſtant aux comédiens que cette ſaillie valoit mieux que leur farce, qu'auſſi-bien ils n'auroient pu

achever ; car les demoiſelles, & les autres acteurs qui regardoient par les ouvertures des tentes du théâtre, rioient ſi fort qu'il leur eût été impoſſible. Nonobſtant cette boutade, Ragotin perſécutoit ſans ceſſe la Rancune de le mettre aux bonnes graces de l'Etoile, & pour ce ſujet il lui donnoit ſouvent des repas, ce qui ne déplaiſoit pas à la Rancune, qui tenoit toujours le bec en l'eau au petit homme : mais comme il étoit frappé d'un même trait, il n'oſoit parler à cette belle, ni pour lui ni pour Ragotin, lequel le preſſa une fois ſi fort, qu'il fut obligé de lui dire : Monſieur Ragotin, cette Etoile eſt ſans doute de la nature de celles du ciel, que les aſtrologues appellent errantes ; car auſſi-tôt que je lui ouvre le diſcours de votre paſſion, elle me laiſſe ſans me répondre. Mais comment me répondroit-elle, puiſqu'elle ne m'écoute pas ? Mais je crois avoir découvert le ſujet qui la rend de ſi difficile abord. Ceci vous ſurprendra ſans doute ; mais il faut être préparé à tout événement. Ce monſieur le Deſtin, qu'elle appelle ſon frere, ne lui eſt rien moins que cela : je les ſurpris il y

à quelques jours ſe faiſant des careſſes fort éloignées d'un frere & d'une ſœur, ce qui m'a depuis fait conjecturer que c'étoit plutôt ſon galant : & je ſuis le plus trompé du monde, ſi quand Léandre & Angélique ſe marieront, ils n'en font pas de même. Sans cela elle ſeroit bien dégoûtée de mépriſer votre recherche, vous qui êtes un homme de qualité & de mérite, ſans compter la bonne mine. Je vous dis ceci, afin que vous tâchiez à chaſſer de votre cœur cette paſſion, puiſqu'elle ne peut ſervir qu'à vous tourmenter comme un damné. Le petit Poëte & Avocat fut ſi aſſommé de ce diſcours ; qu'il quitta la Rancune en branlant la tête, & en diſant ſept où huit fois à ſon ordinaire, ſerviteur, ſerviteur, &c. Enſuite Ragotin s'aviſa d'aller faire un voyage à Beaumont-le-Vicomte, petite ville diſtante d'environ cinq lieues d'Alençon, & où l'on tient un beau marché tous les lundis de chaque ſemaine ; il voulut choiſir ce jour-là pour y aller, ce qu'il fit ſavoir à tous ceux de la troupe, leur diſant que c'étoit pour retirer quelque ſomme d'argent qu'un des marchands

de

de cette ville-là lui devoit, ce que tous trouverent bon. Mais, lui dit la Rancune, comment penſez-vous faire, car votre cheval eſt encloué, il ne pourra pas vous porter? Il n'importe (dit Ragotin) j'en prendrai un de louage, & ſi je n'en puis trouver, j'irai bien à pied, il n'y a pas ſi loin; je profiterai de la compagnie de quelqu'un des marchands de cette ville, qui y vont preſque tous de la ſorte. Il en chercha un par-tout ſans en pouvoir trouver; ce qui l'obligea à demander à un marchand de toiles, voiſin de leur logis, s'il iroit lundi prochain au marché à Beaumont; & ayant appris que c'étoit ſa réſolution, il le pria d'agréer qu'il l'accompagnât, ce que le marchand accepta, à condition qu'ils partiroient auſſi-tôt que la lune ſeroit levée, qui étoit environ une heure après minuit, ce qui fut exécuté. Or, un peu devant qu'ils ſe miſſent en chemin, il étoit parti un pauvre cloutier, lequel avoit accoutumé de ſuivre les marchés pour débiter ſes clous, & des fers de cheval, quand il les avoit faits, & qu'il portoit ſur ſon dos dans une beſace. Ce clou-

tier étant en chemin, & n'entendant, ni ne voyant perſonne devant ni derriere lui, jugea qu'il étoit encore trop tôt pour partir. D'ailleurs une certaine frayeur le ſaiſit quand il penſa qu'il lui falloit paſſer tout proche des fourches patibulaires, où il y avoit alors un grand nombre de pendus; ce qui l'obligea à s'écarter un peu du chemin, & ſe coucher ſur une petite motte de terre, où étoit une haie, en attendant que quelqu'un paſſât, où il s'endormit. Quelque peu de tems après, le marchand & Ragotin paſſerent; ils alloient au petit pas & ne diſoient mot; car Ragotin rêvoit au diſcours que lui avoit fait la Rancune. Comme ils furent proche du gibet, Ragotin dit qu'il falloit compter les pendus; à quoi le marchand s'accorda par complaiſance. Ils avancerent juſques au milieu des piliers pour compter, & auſſi-tôt ils apperçurent qu'il en étoit tombé un qui étoit fort ſec. Ragotin, qui avoit toujours des penſées dignes de ſon bel eſprit, dit au marchand qu'il lui aidât à le relever, & qu'il le vouloit appuyer tout droit contre un des piliers, ce qu'ils firent facilement

avec un bâton; car, comme j'ai dit, il étoit roide & fort ſec; & après avoir vu qu'il y en avoit quatorze de pendus, ſans celui qu'ils avoient relevé, ils continuerent leur chemin. Ils n'avoient pas fait vingt pas, quand Ragotin arrêta le marchand pour lui dire qu'il falloit appeller ce mort, pour voir s'il voudroit venir avec eux, & ſe mit à crier bien fort: Holà ho, veux-tu venir avec nous? Le cloutier, qui ne dormoit pas ferme, ſe leva auſſi-tôt de ſon poſte, & en ſe levant cria auſſi bien fort: J'y vais, j'y vais, attendez-moi; & ſe mit à les ſuivre. Alors le marchand & Ragotin croyant que ce fût effectivement le pendu, ſe mirent à courir bien fort; & le cloutier ſe mit auſſi à courir en criant toujours plus fort, attendez-moi; & comme il couroit, les fers & les clous qu'il portoit faiſoient un grand bruit, ce qui redoubla la peur de Ragotin & du marchand; car ils crurent pour lors que c'étoit véritablement le mort qu'ils avoient relevé, ou l'ombre de quelque autre qui traînoit des chaînes (car le vulgaire croit qu'il n'apparoît jamais de ſpectre qui n'entraîne après

foi) ce qui les mit en état de ne plus fuir ; un tremblement les ayant saisis en telle sorte, que leurs jambes ne les pouvant plus soutenir, ils furent contraints de se coucher par terre où le cloutier les trouva, & qui fit déloger la peur de leur cœur par un bon jour qu'il leur donna, ajoutant qu'ils l'avoient bien fait courir ; ils eurent de la peine à se rassurer ; mais après avoir reconnu le cloutier, ils se leverent & continuerent heureusement leur chemin jusques à Beaumont, où Ragotin fit ce qu'il y avoit à faire ; & le lendemain s'en retourna à Alençon. Il trouva tous ceux de la troupe qui sortoient de table, auxquels il raconta son aventure, qui les pensa faire mourir de rire : les demoiselles en faisoient de si grands éclats qu'on les entendoit de l'autre bout de la rue, & qui furent interrompus par l'arrivée d'un carosse rempli de noblesse campagnarde. C'étoit un gentilhomme qu'on appelloit monsieur de la Fresnaye. Il marioit sa fille unique, & il venoit prier les comédiens de représenter chez lui le jour de ses noces. Cette fille, qui n'étoit pas des plus spirituelles

du monde, leur dit qu'elle desiroit que l'on jouât la Sylvie de Mairet. Les comédiennes se contraignirent beaucoup pour ne pas rire, & lui dirent qu'il falloit donc leur en procurer une, car ils ne l'avoient plus. La demoiselle répondit qu'elle leur en bailleroit une, ajoutant qu'elle avoit toutes les pastorales, celles de Racan, la belle Pêcheuse, le contraire en Amour, Ploncidon, le Mercier, & un grand nombre d'autres dont je n'ai pas retenu les titres. Car, disoit-elle, cela est propre à ceux qui comme nous demeurent dans des maisons aux champs; & d'ailleurs les habits ne coûtent guere; il ne se faut point mettre en peine d'en avoir des somptueux, comme quand il faut représenter la mort de Pompée, le Cinna, Héraclius, ou la Rodogune. Et puis les vers des pastorales ne sont pas si empoulés comme ceux des poëtes graves, & ce genre pastoral est plus conforme à la simplicité de nos premiers parens, qui n'étoient habillés que de feuilles de figuier, même après leur péché. Son pere & sa mere écoutoient ce discours avec admiration, s'imaginant que

les plus excellens orateurs du royaume n'auroient ſu débiter de ſi riches penſées, ni en termes ſi relevés. Les comédiens demanderent du tems pour ſe préparer, & on leur donna huit jours. La compagnie s'en alla après avoir dîné, quand le prieur de Saint-Louis entra. L'Etoile lui dit qu'il avoit bien fait de venir, car il avoit ôté la peine à l'Olive de l'aller querir, pour s'acquitter de ſa promeſſe, à quoi il ne lui falloit guere de perſuaſion, puiſqu'il venoit pour ce ſujet. Les comédiennes s'aſſirent ſur un lit, & les comédiens dans des chaiſes. L'on ferma la porte, avec commandement au portier de dire qu'il n'y avoit perſonne, s'il fût ſurvenu quelqu'un. L'on fit ſilence, & le prieur débita comme vous allez voir au ſuivant chapitre, ſi vous prenez la peine de lire.

CHAPITRE X.

Hiſtoire du Prieur de Saint-Louis, & l'arrivée de monſieur de Verville.

LE commencement de cette hiſtoire ne peut vous être qu'ennuyeux, puiſqu'il eſt généalogique ; mais cet exorde eſt, ce me ſemble, néceſſaire pour une plus parfaite intelligence de ce que vous y entendrez. Je ne veux point déguiſer ma condition, puiſque je ſuis dans ma patrie ; peut-être qu'ailleurs j'aurois pu paſſer pour autre que je ne ſuis ; bien que je ne l'aie jamais fait, j'ai toujours été fort ſincere en ce point-là. Je ſuis donc natif de cette ville : les femmes de mes deux grand-peres étoient demoiſelles, & il y avoit du de à leur ſurnom. Mais comme vous ſavez que les fils aînés emportent preſque tout le bien, & qu'il en reſte fort peu pour les autres garçons & pour les filles (ſuivant l'ordre du coutumier de cette Province,) on les loge comme l'on peut, ou en les

mettant en l'ordre ecclésiastique ou religieux, ou en les mariant à des personnes de moindre condition, pourvu qu'ils soient honnêtes gens, & qu'ils aient du bien suivant le proverbe qui court en ce pays, plus de profit & moins d'honneur; proverbe qui depuis long-tems a passé les limites de cette province, & s'est répandu par-tout le Royaume. Aussi mes grand-meres furent mariées à des marchands, l'un de draps de laine, & l'autre de toiles. Le pere de mon pere avoit quatre fils dont mon pere n'étoit pas l'aîné. Celui de ma mere avoit deux fils & deux filles, dont elle en étoit une. Elle fut mariée au second fils de ce marchand drapier, lequel avoit quitté le commerce pour s'adonner à la chicane, ce qui est cause que je n'ai pas eu tant de bien que j'eusse pu avoir. Mon pere avoit beaucoup gagné au commerce, & avoit épousé en premieres noces une femme fort riche, qui mourut sans enfans. Il étoit déja fort avancé en âge quand il épousa ma mere, qui consentit à ce mariage plutôt par obéissance que par inclination; aussi il y avoit plutôt de l'aversion de son côté que de l'au-

mour, ce qui fut ſans doute la cauſe qu'ils demeurerent treize ans mariés, & quaſi hors d'eſpérance d'avoir des enfans ; mais enfin ma mere devint enceinte. Quand le terme fut venu de produire ſon fruit, ce fut avec une peine extrême, car elle demeura quatre jours au mal de l'enfantement ; à la fin, elle accoucha de moi ſur le ſoir du quatrieme jour. Mon pere qui avoit été occupé pendant ce tems-là à faire condamner un homme à être pendu (parce qu'il avoit tué un ſien frere) & quatorze faux témoins au fouet, fut ravi de joie quand les femmes qu'il avoit laiſſées dans ſa maiſon pour ſecourir ma mere, le féliciterent de la naiſſance de ſon fils. Il les régala du mieux qu'il put, & en enivra quelques-unes auxquelles il fit boire du vin blanc en guiſe de cidre-poiré ; lui-même me l'a raconté pluſieurs fois. Je fus baptiſé deux jours après ma naiſſance : le nom que l'on m'impoſa ne fait rien à mon hiſtoire. J'eus pour parrain un ſeigneur de place fort riche, dont mon pere étoit voiſin, lequel ayant appris de madame ſa femme la groſſeſſe de ma mere, après un

ſi long-tems de mariage, comme j'ai dit, il lui demanda ſon fruit pour le préſenter au baptême, ce qui lui fut accordé fort agréablement. Comme ma mere n'avoit que moi, elle m'éleva avec grand ſoin, & un peu trop délicatement pour un enfant de ma condition; quand je fus un peu grand, je fis paroître que je ne ſerois pas ſot, ce qui me fit aimer de tous ceux de qui j'étois connu, & principalement de mon parrain, lequel n'avoit qu'une fille unique mariée à un gentilhomme, parent de ma mere. Elle avoit deux fils, un plus âgé d'un an que moi, & l'autre moins âgé d'un an, mais qui étoient auſſi brutaux que je faiſois paroître d'eſprit, ce qui obligeoit mon parrain à m'envoyer querir quand il avoit quelque illuſtre compagnie; car c'étoit un homme ſplendide, & qui traitoit tous les princes & grands ſeigneurs qui paſſoient par cette ville. Il me faiſoit chanter, danſer & caqueter pour les divertir, & j'étois toujours aſſez bien vêtu pour avoir entrée par-tout. J'aurois fait fortune avec lui, ſi la mort ne l'eût ravi trop tôt, à un voyage qu'il fit à Paris. Je ne reſſentis

point alors cette mort comme j'ai fait depuis. Ma mere me fit étudier & je profitois beaucoup ; mais quand elle apperçut que j'avois de l'inclination à être d'égliſe, elle me retira du college, & me jeta dans le monde, où je penſai me perdre, nonobſtant les vœux qu'elle avoit faits à Dieu de lui conſacrer le fruit qu'elle produiroit, s'il lui accordoit la priere qu'elle lui faiſoit de lui en donner. Elle étoit tout au contraire des autres meres, qui ôtent à leurs enfans le moyen de ſe débaucher ; car elle me bailloit (tous les dimanches & fêtes) de l'argent pour jouer & aller au cabaret. Néanmoins, comme j'avois le naturel bon, je ne faiſois point d'excès, & tout ſe terminoit à me réjouir avec mes voiſins. J'avois fait grande amitié avec un jeune garçon âgé de quelques années plus que moi, fils d'un officier de la reine, mere du roi Louis XIII, de glorieuſe mémoire, lequel avoit auſſi deux filles. Il faiſoit ſa réſidence dans une maiſon ſituée dans ce beau parc, lequel (comme vous pouvez ſavoir) a été autrefois le lieu des délices des anciens ducs d'Alen-

çon. Cette maiſon lui avoit été donnée avec un grand enclos, par la reine, ſa maîtreſſe, qui jouiſſoit alors en apanage de ce duché. Nous paſſions agréablement le tems dans ce parc, mais comme des enfans, ſans penſer à ce qui arriva depuis. Cet officier de la reine, que l'on appelloit monſieur du Freſne, avoit un frere auſſi officier dans la maiſon du roi, lequel lui demanda ſon fils, ce que du Freſne n'oſa refuſer. Devant que de partir pour la cour, il me vint dire adieu; & j'avoue que ce fut la premiere douleur que je reſſentis en ma vie. Nous pleurâmes bien fort en nous ſéparant; mais je pleurai bien davantage, quand trois mois après ſon départ, ſa mere m'apprit la nouvelle de ſa mort. Je reſſentis cette affliction autant que j'en étois capable: & je m'en allai le pleurer avec ſes ſœurs, qui en étoient ſenſiblement touchées. Mais comme le tems modere tout, quand ce triſte ſouvenir fut un peu paſſé, mademoiſelle du Freſne vint un jour prier ma mere d'agréer que j'allaſſe donner quelques exemples d'écriture à ſa jeune fille, que l'on appelloit

mademoiſelle

mademoiſelle du Lis, pour la diſcerner d'avec ſon aînée, qui portoit le nom de la maiſon, d'autant, lui dit-elle, que l'écrivain qui l'enſeignoit s'en eſt allé; ajoutant qu'il y en avoit beaucoup d'autres, mais qu'ils ne vouloient pas aller montrer en ville, & que ſa fille n'étoit pas de condition à rouler les écoles. Elle s'excuſa fort de cette liberté; mais elle dit qu'avec les amis l'on en uſe facilement. Elle ajouta que cela pourroit terminer à quelque choſe de plus important, ſous-entendant notre mariage, qu'elles conclurent depuis ſecrétement entr'elles. Ma mere ne m'eut pas plus tôt propoſé cet emploi, que l'après dînée j'y allai, reſſentant déja quelque ſecrete cauſe qui me faiſoit agir, ſans y faire pourtant guere de réflexion. Mais je n'eus pas demeuré huit jours en la pratique de cet exercice, que la du Lis, qui étoit la plus jolie des deux filles, ſe rendit fort familiere avec moi, & ſouvent par raillerie m'appelloit mon petit maître. Ce fut pour lors que je commençai à reſſentir quelque choſe dans mon cœur, qu'il avoit ignoré juſques alors; & il en fut de même de la du

Lis. Nous étions inſéparables, & nous n'avions point de plus grande ſatisfaction que quand l'on nous laiſſoit ſeuls ; ce qui arrivoit aſſez ſouvent. Ce commerce dura environ ſix mois, ſans que nous nous parlaſſions de ce qui nous poſſédoit ; mais nos yeux en diſoient aſſez. Je voulus un jour eſſayer à faire des vers à ſa louange, pour voir ſi elle les recevroit agréablement ; mais comme je n'en avois point encore compoſé, je ne pus pas y réuſſir. Je commençois à lire les bons romans & les bons poëtes, ayant laiſſé les Meluſines, Robert le diable, les quatre fils Aimon, la belle Maguelonne, Jean de Paris, &c. qui ſont les romans des enfans. Or, en liſant les œuvres de Marot, j'y trouvai un triolet qui convenoit merveilleuſement bien à mon deſſein. Je le tranſcrivis mot à mot : voici comme il y avoit.

Votre bouche petite & belle
Eſt ſi agréable entretien,
Qui par fois ſon maître m'appelle,
Et l'alliance j'on retiens.
Car ce m'eſt honneur & grand bien ;
Mais, quand vous me prîtes pour maître,
Que ne diſiez-vous auſſi - bien
Votre maîtreſſe je veux être.

Je lui donnai ces vers, qu'elle lut avec joie, comme je connus ſur ſon viſage. Après quoi elle les mit dans ſon ſein, d'où ils tomberent un moment après, & ils furent relevés par ſa ſœur aînée, ſans qu'elle s'en apperçût, & dont elle fut avertie par un petit laquais. Elle les lui demanda, & voyant qu'elle faiſoit quelque difficulté de les lui rendre, elle ſe mit furieuſement en colere, & s'en plaignit à ſa mere, qui commanda à ſa fille de les lui bailler, ce qu'elle fit. Ce procédé me donna de bonnes eſpérances, quoique ma condition me rebutât: or, pendant que nous paſſions ainſi agréablement le tems, mon pere & ma mere, qui étoient fort avancés en âge, délibérerent de me marier, & ils m'en firent un jour la propoſition. Ma mere découvrit à mon pere le projet qu'elle avoit fait avec mademoiſelle du Freſne, comme je vous ai dit; mais comme c'étoit un homme fort intéreſſé, il lui répondit que cette fille-là étoit d'une condition trop relevée pour moi, & d'ailleurs qu'elle avoit trop peu de bien, nonobſtant quoi elle voudroit trop trancher de la dame. Comme j'étois fils

unique, & que mon pere étoit trop riche ſelon ſa condition, & ſemblablement un mien oncle qui n'avoit point d'enfant, & duquel il n'y avoit que moi qui en pût être héritier, ſelon la coutume de Normandie, pluſieurs familles me regardoient comme un objet digne de leur alliance, & même l'on me fit porter trois ou quatre enfans au baptême avec des filles des meilleures maiſons de notre voiſinage, qui eſt ordinairement par où l'on commence pour réuſſir aux mariages : mais je n'avois dans la penſée que ma chere du Lis. J'en étois néanmoins ſi perſécuté de tous mes parens, que je pris réſolution de m'en aller à la guerre, quoique je n'euſſe que ſeize ou dix-ſept ans. L'on fit des levées en cette ville pour aller en Danemarck ſous la conduite de monſieur le comte de Montgommeri. Je me fis enrôler ſecrétement avec trois cadets mes voiſins, & nous partîmes de même en fort bon équipage ; mon pere & ma mere en furent fort affligés, & ma mere en penſa mourir de douleur : je ne pus ſavoir alors quel effet ce départ inopiné fit ſur l'eſprit de la du Lis,

car je ne lui en dis rien du tout ; mais je l'ai ſu depuis par elle-même. Nous nous embarquâmes au Havre-de-Grace, & voguâmes aſſez heureuſement juſques à ce que nous fuſſions près du Sund ; mais alors il ſe leva la plus furieuſe tempête que l'on ait jamais vue ſur la mer Océane : nos vaiſſeaux furent jettés par la tourmente en divers endroits, & celui de M. de Montgommeri, dans lequel j'étois, vint aborder heureuſement à l'embouchure de la Tamiſe, par laquelle nous montâmes, à l'aide du reflux, juſques à Londres, capitale d'Angleterre, où nous ſéjournâmes environ ſix ſemaines, pendant lequel tems j'eus le loiſir de voir une partie des raretés de cette ſuperbe ville, & l'illuſtre cour de ſon roi, qui étoit alors Charles Stuard, premier du nom. M. de Montgommeri s'en retourna dans ſa maiſon de Pontorſon en baſſe Normandie, où je ne voulus pas le ſuivre ; je le ſuppliai de me permettre de prendre la route de Paris, ce qu'il fit. Je m'embarquai dans un vaiſſeau qui alloit à Rouen, où j'arrivai heureuſement ; & de-là je me mis ſur un bateau

qui me remonta jusques à Paris, où je trouvai un mien parent fort proche, qui étoit ciergier du roi. Je le priai que par son moyen je pusse entrer au régiment des Gardes. Il s'y employa, & fut mon répondant; car en ce tems-là il en falloit avoir pour y être reçu, ce que je fus en la compagnie de monsieur de la Rauderie. Mon parent me bailla de quoi me remettre en équipage, car en ce voyage de mer j'avois gâté mes habits, & de l'argent; ce qui me faisoit parler avec une trentaine de cadets de grande maison, qui portoient tous le mousquet aussi-bien que moi. En ce tems-là, les princes & grands seigneurs de France se soulevèrent contre le roi, & même monseigneur le duc d'Orléans son frere; mais sa majesté, par l'adresse ordinaire du grand cardinal de Richelieu, rompit leurs mauvais dessseins; ce qui obligea sa majesté de faire un voyage en Bretagne avec une puissante armée. Nous arrivâmes à Nantes, où l'on fit la premiere exécution des rebelles sur la personne du comte de Chalais, qui y eut la tête tranchée; ce qui donna de la

terreur à tous les autres, qui moyennerent leur paix avec le roi, lequel s'en retourna à Paris. Il paſſa par la ville du Mans, où mon pere me vint trouver, tout vieux qu'il étoit; car il avoit été averti par mon couſin, ce ciergier du roi, que j'étois au régiment des Gardes : il me demanda à mon capitaine, lequel lui accorda mon congé. Nous nous en revînmes en cette ville, où mes parens réſolurent que pour m'arrêter, il me falloit lier avec une femme. Celle d'un chirurgien, voiſin d'une mienne couſine germaine, fit venir pendant le carême, ſous prétexte d'ouïr les prédications, la fille d'un lieutenant de bailli, d'un bourg diſtant de trois lieues d'ici : ma couſine me vint querir à notre maiſon pour me la faire voir; mais après une heure de converſation que j'eus avec elle dans la maiſon de madite couſine, où elle étoit venue, elle ſe retira; & alors l'on me dit que c'étoit une maîtreſſe pour moi, à quoi je répondis froidement qu'elle ne m'agréoit pas. Ce n'eſt pas qu'elle ne fût aſſez belle & riche; mais toutes les beautés me ſembloient laides en compa-

raiſon de ma chere du Lis, qui ſeule occupoit toutes mes penſées. J'avois un oncle, frere de ma mere, homme de juſtice, & que je craignois beaucoup, lequel s'en vint un ſoir à notre maiſon, & après m'avoir fort bravé ſur le mépris que j'avois témoigné faire de cette fille, me dit qu'il falloit me réſoudre à l'aller voir chez elle aux prochaines fêtes de Pâques, & qu'il y avoit des perſonnes qui valoient plus que moi, qui ſe tiendroient bien honorées de cette alliance. Je ne répondis ni oui ni non; mais les fêtes ſuivantes il fallut y aller avec ma couſine cette chirurgienne, & un ſien fils. Nous fûmes agréablement reçus, & l'on nous régala trois jours durant. L'on nous mena auſſi à toutes les métairies de ce lieutenant, dans toutes leſquelles il y avoit feſtin. Nous fûmes auſſi à un gros bourg, diſtant d'une lieue de cette maiſon, voir le curé du lieu, qui étoit frere de la mere de cette fille, lequel nous fit un fort gracieux accueil. Enfin nous nous en retournâmes comme nous étions venus, c'eſt-à-dire, pour ce qui me regardoit, auſſi peu amoureux que devant. Il fut pourtant

réſolu que dans une quinzaine de jours l'on parleroit à fond de ce mariage : le terme étant expiré, j'y retournai avec trois de mes couſins germains, deux avocats & un procureur en ce préſidial ; mais par bonheur l'on ne conclut rien, & l'affaire fut remiſe aux fêtes de mai prochaines. Mais le proverbe eſt bien véritable, que l'homme propoſe, & Dieu diſpoſe ; car ma mere tomba malade quelques jours devant leſdites fêtes, & mon pere quatre jours après : l'une & l'autre maladie terminerent par la mort. Celle de ma mere arriva un mardi, & celle de mon pere le jeudi de la même ſemaine ; & je fus auſſi fort malade : mais je me levai pour aller voir cet oncle ſévere, qui étoit auſſi fort malade, & qui mourut quinze jours après. A quelque tems de-là, l'on me reparla de cette fille du lieutenant que j'étois allé voir ; mais je n'y voulus pas entendre ; car je n'avois plus de parens qui euſſent droit de me commander. D'ailleurs mon cœur étoit toujours dans ce parc où je me promenois ordinairement, mais bien plus ſouvent en imagination. Un matin que je ne

croyois pas qu'il y eût encore perſonne de levé dans la maiſon du ſieur du Freſne, je paſſai devant, & je fus bien étonné quand j'ouïs la du Lis, qui chantoit ſur un balcon cette vieille chanſon qui a pour repriſe : *Que n'eſt-il auprès de moi, celui que mon cœur aime !* ce qui m'obligea à m'approcher d'elle, & à lui faire une profonde révérence, que j'accompagnai de telles ou ſemblables paroles. Je ſouhaiterois de tout mon cœur, mademoiſelle, que vous euſſiez la ſatisfaction que vous deſirez, & je voudrois y pouvoir contribuer ; ce ſeroit avec la même paſſion que j'ai toujours été votre très-humble ſerviteur. Elle me rendit bien mon ſalut ; mais elle ne me répondit pas, & continuant à chanter, elle changea la repriſe de la chanſon en ces paroles : *Le voici auprès de moi, celui que mon cœur aime.* Je ne demeurai pas court ; car je m'étois un peu ouvert à la guerre & à la cour ; & quoique le procédé fût capable de me démonter, je lui dis : j'aurai ſujet de le croire, ſi vous me faites ouvrir la porte. A même tems elle appella le petit laquais dont j'ai déja parlé, auquel elle

commanda de me l'ouvrir, ce qu'il fit. J'entrai, & je fus reçu avec tous les témoignages de bienveillance du pere, de la mere & de la ſœur aînée, mais encore plus de la du Lis. La mere me demanda pourquoi j'étois ſi ſauvage, & que je ne les viſitois pas ſi ſouvent que j'avois accoutumé; qu'il ne falloit pas que le deuil de mes parens m'en empêchât, & qu'il falloit ſe divertir comme auparavant; &, en un mot, que je ſerois toujours le bien venu dans leur maiſon. Ma réponſe ne fut que pour faire paroître mon peu de mérite, en diſant quelque peu de paroles auſſi mal rangées que celles que je vous débite. Mais enfin tout ſe termina à un déjeûner de laitage, qui eſt en ce pays un grand régal, comme vous ſavez, & qui n'eſt pas déſagréable, répondit l'Etoile; mais pourſuivez. Quand je pris congé pour ſortir, la mere me demanda ſi je ne m'incommoderois point d'accompagner elle & ſes filles chez un vieux gentilhomme leur parent, qui demeuroit à deux lieues d'ici; je lui répondis qu'elle me faiſoit tort de me le demander, & qu'un commandement abſolu m'eût été

plus agréable. Le voyage fut conclu au lendemain. La mere monta un petit mulet qui étoit dans la maiſon. La fille aînée monta le cheval de ſon pere; & je portai en croupe, ſur le mien qui étoit fort, ma chere du Lis : je vous laiſſe à penſer quel fut notre entretien le long du chemin ; car pour moi je ne m'en ſouviens plus. Tout ce que je vous puis dire, c'eſt que nous nous ſéparâmes la du Lis & moi fort amoureux. Depuis ce tems-là, mes viſites furent fort fréquentes, ce qui dura tout le long de l'été & de l'automne ; de vous dire tout ce qui ſe paſſa, je vous ſerois trop ennuyeux. Seulement vous dirai-je que nous nous dérobions ſouvent de la compagnie, & nous allions demeurer ſeuls à l'ombrage de ce bois de haute futaie, & toujours ſur le bord de la belle petite riviere qui paſſe au milieu, où nous avions la ſatisfaction d'ouïr le ramage des oiſeaux, qu'ils accordoient au doux murmure de l'eau, parmi lequel nous mêlions mille douceurs que nous nous diſions, & nous nous faiſions enſuite autant d'innocentes careſſes. Ce fut-là où nous prîmes réſolution de nous bien

divertir

divertir le carnaval prochain. Un jour que j'étois occupé à faire faire du cidre à un preſſoir du fauxbourg de la Barre, qui eſt tout joignant le parc, la du Lis m'y vint trouver; à ſon abord, je connus qu'elle avoit quelque choſe ſur le cœur, en quoi je ne me trompois pas; car, après qu'elle m'eût un peu raillé ſur l'équipage où j'étois, elle me tira à part, & me dit que le gentilhomme, dont la fille étoit chez M. de Planche-Panette ſon beau-frere, en avoit amené un autre qu'il prétendoit lui faire donner pour mari, & qu'ils étoient à la maiſon, dont elle s'étoit dérobée pour m'en avertir. Ce n'eſt pas, ajouta-t-elle, que je favoriſe jamais ſa recherche, & que je conſente à quoi que ce ſoit; mais j'aimerois mieux que tu trouvaſſes quelque moyen de le renvoyer, que s'il venoit de moi. Je lui dis alors, va-t-en, & fais bonne mine pour ne rien altérer; mais ſache qu'il ne ſera pas ici demain à midi. Elle s'en alla plus joyeuſe, attendant l'événement. Cependant je quittai tout, & abandonnai mon cidre à la diſcrétion des valets, & m'en allai à ma maiſon, où je

pris du linge & un autre habit, & m'en allai chercher mes camarades. Car vous devez ſavoir que nous étions une quinzaine de jeunes hommes qui avions tous chacun notre maîtreſſe, & tellement unis, que qui en avoit offenſé un, offenſoit tous les autres; & nous étions tous réſolus que ſi quelque étranger venoit pour nous les ravir, de les mettre en état de n'y réuſſir jamais. Je leur propoſai ce que vous venez d'ouïr, & auſſi-tôt tous conclurent qu'il falloit aller trouver ce galant, qui étoit un gentilhomme de la plus petite nobleſſe du bas Maine, & l'obliger à s'en retourner comme il étoit venu. Nous allâmes donc à ſon logis, où il ſoupoit avec l'autre gentilhomme ſon conducteur; nous ne marchandâmes point à lui dire qu'il ſe pouvoit bien retirer & qu'il n'y avoit rien à gagner pour lui en ce pays. Alors le conducteur repartit que nous ne ſavions pas leur deſſein, & que quand nous le ſaurions, nous n'y aurions aucun intérêt. Alors je m'avançai; & mettant la main ſur la garde de mon épée, je lui dis: ſi ai bien moi, j'y en ai; & ſi vous ne le quittez,

je vous mettrai en état de n'en faire plus. L'un d'eux repartit que la partie n'étoit pas égale, & que ſi j'étois ſeul je ne parlerois pas ainſi. Alors je lui dis : vous êtes deux, & je ſors avec celui-ci, en prenant un de mes camarades, ſuivez-nous : ils s'en mirent en devoir ; mais l'hôte & un ſien fils les en empêcherent, & leur firent connoître que le meilleur pour eux étoit de ſe retirer, & qu'il ne faiſoit pas bon de ſe frotter avec nous. Ils profiterent de l'avis, & l'on n'en oüit plus parler depuis. Le lendemain j'allai voir la du Lis, à laquelle je racontai l'action que j'avois faite, dont elle fut très-contente, & m'en remercia en des termes fort obligeans. L'hiver approchoit, les veillées étoient fort longues, & nous les paſſions à jouer à des petits jeux d'eſprit, ce qui étant ſouvent réiteré ennuya ; ce qui me fit réſoudre à lui donner le bal ; j'en conférai avec elle, & elle s'y accorda. J'en demandai la permiſſion à monſieur du Freſne ſon pere, & il me la donna. Le dimanche ſuivant nous dansâmes, & continuâmes pluſieurs fois ; mais il y avoit une ſi grande foule de

monde, que la du Lis-me conſeilla de ne faire plus danſer, mais de penſer à quelque autre divertiſſement. Il fut donc réſolu d'étudier une comédie, ce qui fut exécuté. L'Etoile l'interrompit, en lui diſant : Puiſque vous en êtes à la comédie, dites-moi ſi cette hiſtoire eſt encore guere longue ? car il ſe fait tard, & l'heure du ſouper approche. Ah ! dit le Prieur, il y en a encore deux fois autant pour le moins. L'on jugea donc qu'il la falloit remettre à une autre fois pour donner du tems aux acteurs d'étudier leurs rôles ; & quand ce n'eût pas été pour ces raiſons, il eût fallu ceſſer à cauſe de l'arrivée de monſieur de Verville, qui entra dans la chambre facilement ; car le portier s'étoit endormi. Sa venue ſurprit bien fort toute la compagnie. Il fit de grandes careſſes à tous les comédiens & comédiennes, & principalement au Deſtin, qu'il embraſſa à diverſes repriſes, & leur dit le ſujet de ſon voyage, comme vous verrez au chapitre ſuivant, qui eſt fort court.

CHAPITRE XI.

Réſolution des mariages du Deſtin avec l'Etoile, & de Léandre avec Angélique.

LE prieur de Saint-Louis voulut prendre congé ; mais le Deſtin l'arrêta, lui diſant que dans peu de tems il faudroit ſouper, & qu'il tiendroit compagnie à M. de Verville, qu'il prit de leur faire l'honneur de ſouper avec eux. L'on demanda à l'hôteſſe ſi elle avoit quelque choſe d'extraordinaire ; elle dit que oui. L'on mit du linge blanc, & l'on ſervit quelque tems après. L'on fit bonne chere, l'on but à la ſanté de pluſieurs perſonnes, & l'on parla beaucoup. Après le deſſert, le Deſtin demanda à Verville le ſujet de ſon voyage en ces quartiers ; & lui répondit que ce n'étoit pas la mort de ſon beau-frere Saldagne, que ſes ſœurs ne plaignoient guere non plus que lui ; mais qu'ayant un affaire d'importance à Rennes en Bretagne,

il s'étoit détourné exprès pour avoir le bien de les voir, dont il fut grandement remercié ; enſuite il fut informé du mauvais deſſein de Saldagne & du ſuccès, & enfin de tout ce que vous avez vu au ſixieme chapitre. Verville plia les épaules, en diſant qu'il avoit trouvé ce qu'il cherchoit avec trop de ſoin. Après ſouper Verville fit connoiſſance avec le prieur, duquel tous ceux de la troupe dirent beaucoup de bien, & après avoir un peu veillé, il ſe retira. Alors Vervilletira le Deſtin à part, & lui demanda pourquoi Léandre étoit vêtu du noir, & pourquoi tant de laquais vêtus de même ? Il lui en apprit le ſujet, & le deſſein qu'il avoit fait d'épouſer Angélique. Et vous, dit Verville, quand vous marierez-vous ? Il eſt ce me ſemble tems de faire connoître au monde qui vous êtes ; ce qui ne ſe peut que par un mariage ; ajoutant que s'il n'étoit preſſé, qu'il demeureroit pour aſſiſter à l'un & à l'autre. Le Deſtin dit qu'il falloit ſavoir le ſentiment de l'Etoile ; ils l'appellerent & lui propoſerent le mariage, à quoi elle répondit qu'elle ſuivroit toujours le ſentis

ment de ſes amis. Enfin, il fut conclu que quand Verville auroit mis fin aux affaires qu'il avoit à Rennes, qui ſeroit dans une quinzaine de jours au plus tard, qu'il repaſſeroit par Alençon, & que l'on exécuteroit la propoſition. Il en fut autant conclu, entre eux & la Caverne, pour Léandre & Angélique. Verville donna le bon ſoir à la compagnie, & ſe retira à ſon logis. Le lendemain il partit pour la Bretagne, & il arriva à Rennes, où il alla voir M. de la Garouſſiere, lequel, après les complimens accoutumés, lui dit qu'il y avoit dans la ville une troupe de comédiens, l'un deſquels avoit beaucoup de traits du viſage de la Caverne, ce qui l'obligea d'aller le lendemain à la comédie, où ayant vu le perſonnage, il fut tout perſuadé que c'étoit ſon parent (je dis de la Caverne.) Après la comédie il l'aborda, & s'enquit de lui d'où il étoit, s'il y avoit long-tems qu'il étoit dans la troupe, & par quels moyens il y étoit venu. Il répondit ſur tous les chefs, en ſorte qu'il fut facile à Verville de connoître qu'il étoit frere de la Caverne, qu'il s'étoit

perdu quand ſon pere fut tué en Périgord par le page du baron de Sigognac, ce qu'il avoua franchement, en ajoutant qu'il n'avoit jamais pu ſavoir ce que ſa ſœur étoit devenue. Lors Verville lui apprit qu'elle étoit dans une troupe de comédiens qui étoit à Alençon, qu'elle avoit eu beaucoup de diſgraces; mais qu'elle avoit ſujet d'en être conſolée, parce qu'elle avoit une très-belle fille, qu'un Seigneur de douze mille livres de rente étoit ſur le point d'épouſer, & qu'il faiſoit la comédie avec eux, & qu'à ſon retour il aſſiſteroit au mariage, & qu'il ne tiendroit qu'à lui de s'y trouver pour réjouir ſa ſœur, qui étoit fort en peine de lui, n'en ayant eu aucunes nouvelles depuis ſa fuite. Non-ſeulement le comédien accepta cette offre; mais il ſupplia inſtamment monſieur de Verville de ſouffrir qu'il l'accompagnât, ce qu'il agréa. Cependant il mit ordre à ſes affaires que nous lui laiſſerons négocier, & retournerons à Alençon. Le prieur de S. Louis alla le même jour que partit Verville, trouver les comédiens & comédiennes, pour leur dire que monſeigneur

l'évêque de Sées l'avoit envoyé querir pour lui communiquer quelque affaire d'importance, & qu'il étoit bien marri de ne ſe pouvoir acquitter de ſa promeſſe, mais qu'il n'y avoit rien de perdu. Que pendant qu'il ſeroit à Sées, ils iroient à la Freſnaye repréſenter Sylvie aux noces de la fille du Seigneur du lieu, & qu'à leur retour & du ſien, il acheveroit ce qu'il avoit commencé. Il s'en alla, & les comédiens ſe diſpoſerent à partir.

CHAPITRE XII.

Ce qui arriva au voyage de la Freſnaye. Autre diſgrace de Ragotin.

LA veille de la noce, l'on envoya un caroſſe & des chevaux de ſelle aux comédiens. Les comédiennes s'y placerent dedans, avec le Deſtin, Léandre & l'Olive; les autres monterent les chevaux, & Ragotin le ſien qu'il avoit encore, pour n'avoir pu le vendre, & qui étoit guéri de ſon enclouure. Il voulut perſuader à

l'Etoile ou à Angélique de ſe mettre en croupe derriere lui, diſant qu'elles ſeroient plus à leur aiſe que dans le caroſſe qui ébranle toutes les perſonnes; mais ni l'une ni l'autre n'en voulurent rien faire. Pour aller d'Alençon à la Freſnaye, il faut paſſer une partie de la forêt de Perſaine qui eſt au pays du Maine. Ils n'eurent pas fait mille pas dans cette forêt, que Ragotin, qui alloit devant, cria au cocher d'arrêter, parce, dit-il, qu'il voyoit une troupe d'hommes à cheval. L'on ne trouva pas bon d'arrêter, mais de ſe tenir chacun ſur ſes gardes. Quand ils furent près de ces cavaliers, Ragotin dit que c'étoit la Rappiniere avec ſes archers. L'Etoile pâlit; mais le Deſtin, qui s'en apperçut, l'aſſura, en lui diſant qu'il n'oſeroit leur faire inſulte en la préſence de ſes archers, & des domeſtiques de monſieur de la Freſnaye, & ſi près de ſa maiſon. La Rappiniere connut bien que c'étoit la troupe comique; auſſi il s'approcha du caroſſe avec ſon effronterie ordinaire, & ſalua les comédiennes, auxquelles il fit d'aſſez mauvais complimens: à quoi elles répondirent

avec une froideur capable de démonter un moins effronté que ce lévrier de bourreau, lequel leur dit qu'il cherchoit des brigands qui avoient volé des marchands du côté de Balon, & qu'on lui avoit dit qu'ils avoient pris cette route. Comme il entretenoit la compagnie, le cheval d'un de ſes archers, qui étoit fougueux, ſaute ſur le col du cheval de Ragotin, auquel il fit ſi grand'peur qu'il recula, & enfonça dans une touffe d'arbres, dont il y en avoit quelques-uns dont les branches étoient ſéches, l'une deſquelles ſe trouva ſous le pourpoint de Ragotin, & qui lui piqua le dos, en ſorte qu'il y demeura pendu; car voulant ſe dégager de parmi ces arbres, il avoit donné des deux talons à ſon cheval qui avoit paſſé, & l'avoit laiſſé ainſi en l'air, criant comme un petit fou qu'il étoit: je ſuis mort, l'on m'a donné un coup d'épée dans les reins. L'on rioit ſi fort de le voir en cette poſture, que l'on ne ſongeoit à rien moins qu'à le ſecourir. L'on crioit bien aux laquais de le dépendre; mais ils s'enfuyoient d'un autre côté en riant. Cependant ſon cheval gagnoit toujours pays,

ſans ſe laiſſer prendre. Enfin après avoir bien ri, le cocher, qui étoit un grand & fort garçon, deſcendit de deſſus ſon ſiege, & s'approcha de Ragotin, le ſouleva & le dépendit. On le viſita, & on lui fit accroire qu'il étoit fort bleſſé; mais qu'on ne pouvoit le panſer qu'on ne fût au village, où il y avoit un fort bon chirurgien: en attendant on lui appliqua quelques feuilles fraîches pour le ſoulager. On le plaça dans le caroſſe, dont l'Olive ſortit, tandis que les laquais paſſerent au travers du bois pour gagner le devant du cheval, qui ne vouloit pas ſe laiſſer prendre, & qui fut pourtant pris, & l'Olive monta deſſus. La Rappiniere continua ſon chemin, & la troupe arriva au château, d'où l'on envoya querir le chirurgien, auquel on donna le mot. Il fit ſemblant de ſonder la plaie imãginaire de Ragotin, que l'on avoit fait mettre dans le lit; il le panſa de même qu'il l'avoit ſondé, après lui avoir dit que ſon coup étoit favorable, & que, deux doigts plus à côté, il n'y avoit plus de Ragotin. Il lui ordonna le régime ordinaire, & le laiſſa repoſer. Ce petit bout d'homme

avoit

avoit l'imagination ſi frappée de tout ce qu'on lui avoit dit, qu'il crut toujours d'être fort bleſſé. Il ne ſe leva point pour voir le bal qui fut tenu le ſoir après ſouper; car l'on avoit fait venir la grande bande de violons du Mans, celle d'Alençon étant à une autre noce à Argentan. L'on danſa à la mode du pays, & les comédiens & comédiennes danſerent à la mode de la cour. Le Deſtin & l'Etoile danſerent la ſarabande avec l'admiration de toute la compagnie, qui étoit compoſée de la nobleſſe campagnarde, & des plus gros manans du village. Le lendemain l'on joua la paſtorale que l'épouſée avoit demandée. Ragotin s'y fit porter en chaiſe avec ſon bonnet de nuit; enſuite l'on fit bonne chere, & le lendemain, après avoir bien déjeûné, l'on paya & remercia la troupe. Le caroſſe & les chevaux furent prêts, & l'on tâcha à déſabuſer Ragotin de ſa prétendue bleſſure; mais on ne lui put jamais perſuader le contraire; car il diſoit toujours qu'il ſentoit bien ſon mal. On le mit dans le caroſſe, & toute la troupe arriva heureuſement à Alençon.

Le lendemain on ne repréſenta point ; car les comédiennes ſe voulurent repoſer. Cependant le prieur de Saint-Louis étoit de retour de ſon voyage de Sées. Il alla voir la troupe, & l'Etoile lui dit qu'il ne trouveroit point d'occaſion plus favorable pour achever ſon hiſtoire ; il ne s'en fit point prier, & il pourſuivit comme vous allez voir au ſuivant chapitre.

CHAPITRE XIII.

Suite & fin de l'Hiſtoire du Prieur de Saint-Louis.

SI le commencement de cette hiſtoire (où vous n'avez vu que de la joie & des contentemens) vous a été ennuyeux, ce que vous allez ouïr le ſera bien davantage, puiſque vous n'y verrez que des revers de la fortune, des douleurs & des déſeſpoirs, qui ſuivront les plaiſirs & les ſatisfactions où vous me verrez encore, mais pour fort peu de tems. Pour donc reprendre au même lieu où je finis le récit; après que mes camarades & moi eûmes appris nos rôles, & exercé pluſieurs fois, un jour de dimanche au ſoir nous repréſentâmes notre piece dans la maiſon du ſieur du Freſne, ce qui fit un grand bruit dans le voiſinage: quoique nous euſſions pris tous les ſoins de faire tenir les portes du parc bien fermées, nous fûmes accablés de tant de monde,

qui avoit passé le château, ou escaladé les murailles, que nous eûmes toutes les peines imaginables à gagner le théâtre que nous avions fait dresser dans une salle de médiocre grandeur ; aussi il resta les deux tiers du monde dehors ; pour obliger ces gens-là à se retirer, nous leur fimes promesse que le dimanche suivant, nous la représenterions dans la ville, & dans une plus grande salle. Nous fimes passablement bien pour des apprentis, excepté un de nos acteurs qui faisoit le personnage du secrétaire du roi Darius ; (la mort de ce monarque étoit le sujet de notre piece) car il n'avoit que huit vers à dire, ce qu'il faisoit assez bien entre nous : mais quand il fallut représenter tout à bon, il le fallut pousser sur la scene par force, & ainsi il fut obligé de parler, mais si mal, que nous eûmes beaucoup de peine à faire cesser les éclats de rire. La tragédie étant finie, je commençai le bal avec la du Lis, & qui dura jusques à minuit. Nous prîmes goût à cet exercice, & sans en rien dire à personne, nous étudiâmes une autre piece. Cependant je ne désistois

point de mes visites ordinaires. Or, un jour que nous étions assis auprès du feu, il arriva un jeune homme auquel l'on y fit prendre place; après un quart-d'heure d'entretien, il sortit de sa poche une boîte, dans laquelle il y avoit un portrait de cire en relief, très-bien fait, qu'il dit être celui de sa maîtresse. Après que toutes les demoiselles l'eurent vu, & dit qu'elle étoit fort belle, je le pris à mon tour; &, en le considérant avec attention, je m'imaginai qu'il ressembloit à la du Lis, & que ce galant-là avoit quelque pensée pour elle. Je ne marchandai point à jetter cette boîte dans le feu, où la petite statue s'y fondit bientôt; car quand il se mit en devoir de l'en tirer, je l'arrêtai, & le menaçai de le jetter par la fenêtre. Monsieur du Fresne, qui m'aimoit autant alors comme il m'a haï depuis, jura qu'il lui feroit sauter l'escalier, ce qui obligea ce malheureux à sortir confusément. Je le suivis sans que personne de la compagnie m'en pût empêcher, & je lui dis que s'il avoit quelque chose sur le cœur, que nous avions chacun une épée, & que nous

étions en beau lieu pour ſe ſatisfaire ; mais il n'en eut pas le courage. Or, le dimanche ſuivant nous jouâmes la même tragédie que nous avions déja repréſentée, mais dans la ſalle d'un de nos voiſins, qui étoit aſſez grande, & par ce moyen nous eûmes quinze jours pour étudier l'autre piece. Je m'aviſai de l'accompagner de quelques entrées de ballet, & je fis choix de ſix de mes camarades qui danſoient le mieux, & je fis le ſeptieme. Le ſujet du ballet étoit des bergers & des bergeres ſoumis à l'Amour ; car à la premiere entrée paroiſſoit un Cupidon, & aux autres des bergers & des bergeres, tous vêtus de blanc, & leurs habits tout parſemés de nœuds de petit ruban bleu, qui étoit la couleur de la du Lis, & que j'ai auſſi toujours portée depuis ; il eſt vrai que j'y ai ajouté depuis la feüille morte, pour les raiſons que je vous dirai à la fin de cette hiſtoire. Ces bergers & bergeres faiſoient deux à deux chacun une entrée ; & quand ils paroiſſoient tous enſemble, ils formoient les lettres du nom de la du Lis, & l'Amour décochoit une fleche à

chaque berger, & jettoit des flammes de feu aux bergeres, & tous, en ſigne de ſoumiſſion, fléchiſſoient le genou. J'avois compoſé quelques vers ſur le ſujet du ballet, que nous récitâmes; mais la longueur du tems me les a fait oublier, & quand je m'en ſouviendrois encore, je n'aurois garde de vous les dire; car je ſuis aſſuré qu'ils ne vous agréeroient pas, à préſent que la poéſie françoiſe eſt au plus haut degré où elle puiſſe monter. Comme nous avions tenu la choſe ſecrete, il nous fut facile de n'avoir que de nos amis particuliers, qui inſenſiblement, & ſans que l'on s'en apperçût, entrerent dans le parc, où nous repréſentâmes à notre aiſe les Amours d'Angélique & de Sacripant, roi de Circaſſie, ſujet tiré de l'Arioſte: enſuite nous danſâmes notre ballet. Je voulus commencer le bal à l'ordinaire; mais monſieur du Freſne ne le voulut pas permettre, diſant que nous étions aſſez fatigués de la comédie & du ballet. Il nous donna congé, & nous nous retirâmes; nous réſolûmes de rendre cette comédie publique, & la re-

préſenter dans la ville : ce que nous fîmes le dimanche gras, dans la ſalle de mon parrain, & en plein jour. La du Lis me dit que ſi je commençois le bal, que ce fût avec une fille de notre voiſinage, qui étoit vêtue de taffetas bleu, tout de même qu'elle ; ce que je fis. Mais il s'éleva un murmure ſourd dans la compagnie, & il y en eut qui dirent aſſez haut, il ſe trompe, il ſe manque, ce qui excita le rire à la du Lis & à moi ; de quoi la fille s'étant apperçue, me dit : ces gens ont raiſon, car vous avez pris l'une pour l'autre ; je lui répondis ſuccinctement : pardonnez-moi, je ſais fort bien ce que je fais. Le ſoir je me maſquai avec trois de mes camarades, & je portois le flambeau, croyant que par ce moyen je ne ſerois pas connu, & nous allâmes dans le parc. Quand nous fûmes entrés dans la maiſon, la du Lis regarda attentivement les trois maſques, & ayant reconnu que je n'y étois pas, elle s'approcha de moi à la porte, où je m'étois arrêté avec le flambeau, & me prenant par la main, me dit ces obligeantes paroles : Déguiſe-toi de toutes les

façons que tu pourras t'imaginer, je te connoîtrai toujours facilement. Après avoir éteint le flambeau, je m'approchai de la table, ſur laquelle nous posâmes nos boîtes de dragées, & jettâmes les dés. La du Lis me demanda à qui j'en voulois, & je lui fis ſigne que c'étoit à elle. Elle me répliqua, qu'eſt-ce que je voulois qu'elle mît au jeu ? & je lui montrai un nœud de ruban, que l'on appelle à préſent galant, & un bracelet de corail qu'elle avoit au bras gauche. Sa mere ne vouloit pas qu'elle le haſardât ; mais elle éclata de rire, en diſant qu'elle n'appréhendoit pas de me le laiſſer. Nous jouâmes, & je gagnai ; & je lui fis un préſent de mes dragées. Autant en firent mes compagnons avec la fille aînée, & d'autres demoiſelles qui y étoient venues paſſer la veillée ; après quoi nous prîmes congé. Mais comme nous allions ſortir, la du Lis s'approcha de moi, & mit la main aux cordons qui tenoient mon maſque attaché, qu'elle dénoua promptement, en diſant, eſt-ce ainſi que l'on fait de s'en aller ſi vîte ? Je fus un peu honteux ; mais pourtant bien aiſe d'a-

voir un ſi beau prétexte de l'entretenir. Les autres ſe démaſquerent auſſi, & nous paſsâmes la veillée fort agréablement. Le dernier ſoir du carnaval, je lui donnai le bal avec la petite bande de violons, la grande étant employée pour la nobleſſe. Pendant le carême, il fallut faire treve de divertiſſement pour vaquer à la piété; & je vous puis aſſurer que nous ne manquions pas un ſermon ſa du Lis & moi. Nous paſſions les autres heures du jour en viſites continuelles, & en promenades, ou à ouïr chanter les filles de la ville ſur le derriere du château, où il y a un excellent écho, où elles provoquoient cette nymphe imaginaire à leur répondre. Les fêtes de Pâques approchoient, quand un jour mademoiſelle du Freſne la fille me dit en riant: Nous meneras-tu à Saint-Pater? C'eſt une petite paroiſſe qui eſt à un quart de lieue du fauxbourg de Montfort, où l'on va en dévotion le lundi de Pâques après-dîner; c'eſt-là auſſi où l'on voit tous les galans & galantes: je lui répondis qu'il ne tiendroit qu'à elles. Le jour venu, comme je me diſpoſois pour les aller prendre,

au ſortir de ma maiſon, je rençontrai un mien voiſin, jeune homme fort riche, lequel me demanda où j'allois ſi empreſſé; je lui dis que j'allois au parc querir les demoiſelles du Freſne pour les accompagner à Saint-Pater. Alors il me répondit que je pouvois bien rentrer; car il ſavoit de bonne part, que leur mere avoit dit qu'elle ne vouloit pas que ſes filles y allaſſent avec moi. Ce diſcours m'aſſomma ſi fort, que je ne pus lui rien répliquer; mais je rentrai dans ma maiſon, où étant je me mis à penſer d'où pouvoit venir un ſi prompt changement. Après y avoir bien rêvé, je n'en trouvai autre ſujet que mon peu de mérite & ma condition. Pourtant je ne pus m'empêcher de déclamer contre leur procédé, de m'avoir ſouffert tandis que je les avois diverties par des bals, ballets, comédies & ſérénades: car je leur en donnois ſouvent, en toutes leſquelles choſes j'avois fait de grandes dépenſes, & qu'à préſent l'on me rebutoit. La colere où j'étois me fit réſoudre d'aller à l'aſſemblée avec quelques-uns de mes voiſins; ce que je fis. Cependant l'on m'ar-

tendoit au parc ; & quand le tems fut passé que je devois m'y rendre, la du Lis & sa sœur, avec quelques autres demoiselles du voisinage, y allerent. Après avoir fait leur dévotion dans l'église, elles se placerent sur la muraille du cimetiere, au devant d'un ormeau qui leur donnoit de l'ombrage. Je passai devant elles, mais d'assez loin, & la du Fresne me fit signe d'approcher ; & je fis semblant de ne le pas voir. Ceux qui étoient avec moi m'en avertirent, & je feignis de ne l'entendre pas, & passai outre, leur disant : allons faire collation au logis des Quatre-Vents, ce que nous fimes. Je ne fus pas plus tôt retourné chez moi, qu'une femme veuve, qui étoit notre confidente, me vint trouver, & me demanda fort brusquement quel sujet m'avoit obligé de fuir l'honneur d'accompagner les demoiselles du Fresne à Saint-Pater ? que la du Lis en étoit outrée de colere au dernier point ; & ajouta que je pensasse à réparer cette faute. Je fus fort surpris de ce discours ; & après lui avoir fait le récit de ce que je vous viens de dire, je l'accompagnai à la porte du

du parc où elles étoient. Je la laiſſai faire mes excuſes ; car j'étois ſi troublé, que je n'aurois pu leur dire que de mauvaiſes raiſons. Alors la mere, s'adreſſant à moi, me dit que je ne devois pas être ſi crédule, que c'étoit quelqu'un qui vouloit troubler notre contentement, & que je fuſſe aſſuré que je ſerois toujours le bien venu dans leur maiſon, où nous allâmes. J'eus l'honneur de donner la main à la du Lis, qui m'aſſura qu'elle avoit eu bien de l'inquiétude, ſur-tout quand j'avois feint de ne pas voir le ſigne que ſa ſœur m'avoit fait. Je lui demandai pardon, & lui fis de mauvaiſes excuſes, tant j'étois tranſporté d'amour & de colere. Je me voulois venger de ce jeune homme ; mais elle me commanda de n'en pas parler ſeulement, ajoutant que je devois être content d'expérimenter le contraire de ce qu'il m'avoit dit. Je lui obéis, comme je fis toujours depuis. Nous paſſions le tems le plus doucement qu'on puiſſe imaginer, & nous éprouvions par de véritables effets, ce que l'on dit que le mouvement des yeux eſt le langage des amans ; car nous l'avions

ſi familier, que nous nous faiſions entendre tout ce que nous voulions. Un dimanche au ſoir, au ſortir de vêpres, nous nous dîmes avec ce langage muet, qu'il falloit aller après ſouper nous promener ſur la riviere, & n'avoir que telles perſonnes que nous déſignâmes. J'envoyai auſſi-tôt retenir un bateau à l'heure dite; je me tranſportai avec ceux qui devoient être de la promenade, à la porte du parc, où les demoiſelles nous attendoient; mais trois jeunes hommes, qui n'étoient pas de notre cabale, s'arrêterent avec elles. Elles firent tout ce qu'elles purent pour s'en défaire; mais eux s'en étant apperçus, ils s'opiniâtrerent à demeurer: ce qui fut cauſe que quand nous abordâmes la porte du parc, nous paſsâmes outre ſans nous y arrêter, & nous nous contentâmes de leur faire ſigne de nous ſuivre, & nous les allâmes attendre au bateau. Mais quand nous apperçûmes ces fâcheux avec elles, nous avançâmes ſur l'eau, & allâmes aborder à un autre lieu proche d'une des portes de la ville, où nous rencontrâmes le ſieur du Freſne, lequel me demanda où j'avois

laiſſé ſes filles. Je ne penſai pas bien à ce que je lui devois répondre ; mais lui dis franchement que je n'avois pas eu l'honneur de les voir ce ſoir-là. Après nous avoir donné le bon ſoir, il prit le chemin du parc, à la porte duquel il trouva ſes filles, auxquelles il demanda d'où elles venoient, & avec qui ? La du Lis lui répondit, nous venons de nous promener avec un tel, & me nomma. Alors ſon pere lui accompagna un vous en avez menti d'un ſoufflet, ajoutant que ſi j'euſſe été avec elles, quand même il auroit été plus tard, il ne s'en fût pas mis en peine. Le lendemain cette veuve, dont je vous ai déja parlé, me vint trouver pour me dire ce qui s'étoit paſſé le ſoir précédent, & que la du Lis en étoit fort en colere ; non pas tant du ſoufflet, comme de ce que je ne l'avois pas attendue, parce qu'au bateau, ſon intention étoit de ſe défaire adroitement de ces fâcheux. Je m'excuſai du mieux que je pus, & je paſſai quatre fois ſans l'aller voir. Mais un jour qu'elle & ſa ſœur, & quelques demoiſelles, étoient aſſiſes ſur un banc de boutique,

TAYLOR OXFORD

dans la rue la plus prochaine de la porte de la ville, par laquelle j'allois sortir pour aller au fauxbourg, je passai devant elles en levant un peu le chapeau ; mais sans les regarder ni leur rien dire. Les autres demoiselles leur demanderent ce que vouloit dire ce procédé, qui paroissoit incivil. La du Lis ne répondit rien ; mais sa sœur aînée dit qu'elle en ignoroit la cause, & qu'il la falloit savoir de lui-même ; & pour ne le pas manquer, allons, dit-elle, nous poster un peu plus près de la porte au-delà de cette petite rue, par où il ne nous pourroit éviter : ce qu'elles firent. Comme je repassois devant elles, cette bonne sœur se leva de place, & me prit par mon manteau, en me disant : Depuis quand, monsieur le glorieux, fuyez-vous l'honneur de voir votre maîtresse ? & à même tems me fit asseoir auprès d'elle. Mais quand je la voulus caresser, & lui dire quelques douceurs, elle fut toujours muette, & me rebuta furieusement. Je demeurai-là quelque peu de tems bien entrepris, après quoi je les accompagnai jusques à la porte du parc, d'où je me re-

rai ; réſolu de n'y aller plus. Je demeurai donc encore quelques jours ſans y aller, & qui me furent autant de ſiecles ; mais un matin j'eus une rencontre de mademoiſelle du Freſne la mere, laquelle m'arrêta, & me demanda pourquoi l'on ne me voyoit plus ? Je lui répondis que c'étoit la mauvaiſe humeur de ſa cadette ; elle me répliqua qu'elle vouloit faire notre accord, & que je l'allaſſe attendre à la maiſon. J'en mourois d'impatience, & je fus ravi de cette ouverture. J'y allai donc ; & comme je montois à la chambre, la du Lis, qui m'avoit apperçu, en deſcendit ſi bruſquement, que je ne la pus jamais arrêter. J'y entrai & je trouvai ſa ſœur, qui ſe mit à ſourire, à laquelle je dis le procédé de ſa cadette ; & elle m'aſſura que tout cela n'étoit que feinte, & qu'elle avoit regardé plus de cent fois par la fenêtre pour voir ſi je paroîtrois, & qu'elle en témoignoit une grande inquiétude, qu'elle étoit ſans doute dans le jardin, où je pouvois aller. Je deſcendis l'eſcalier, & m'approchai de la porte du jardin, que je trouvai fermée par dedans ; je la priai

plusieurs fois de l'ouvrir, ce qu'elle ne voulut point faire. Sa sœur, qui l'entendoit du haut de l'escalier, descendit, & me la vint ouvrir ; car elle en savoit le secret. J'entrai, & la du Lis se mit à fuir ; mais je la poursuivis si bien, que je la pris par une des manches de son corps de jupe, & je l'assis sur un siege de gazon, où je me mis aussi. Je lui fis mes excuses du mieux qu'il me fut possible ; mais elle me parut toujours plus sévere. Enfin, après plusieurs contestations, je lui dis que ma passion ne souffroit point de médiocrité, & qu'elle me porteroit à quelque désespoir, de quoi elle se repentiroit après ; ce qui ne la rendit pas plus exorable. Alors je tirai mon épée du fourreau, & la lui présentai, la suppliant de me la plonger dans le corps, lui disant qu'il m'étoit impossible de vivre privé de l'honneur de ses bonnes graces ; elle se leva pour s'enfuir, en me répondant qu'elle n'avoit jamais tué personne, & que, quand elle en auroit quelque pensée, elle ne commenceroit pas par moi. Je l'arrêtai, en la suppliant de me permettre de l'exécuter moi-même ; &

elle me répondit froidement qu'elle ne m'en empêcheroit pas. Alors j'appuyai la pointe de mon épée contre ma poitrine, & me mis en posture pour me jetter dessus ; ce qui la fit pâlir, & à même tems elle donna un coup de pied contre la garde de l'épée, qu'elle fit tomber à terre, m'assurant que cette action l'avoit beaucoup troublée, & me disant que je ne lui fisse plus voir de tels spectacles. Je lui répliquai : je vous obéirai pourvu que vous ne me soyiez plus si cruelle ; ce qu'elle me promit. Ensuite nous nous caressâmes si amoureusement, que j'eusse bien souhaité d'avoir tous les jours une querelle avec elle, pour l'appointer avec tant de douceur. Comme nous étions dans ces transports, sa mere entra dans le jardin, & nous dit qu'elle seroit bien venue plus tôt ; mais qu'elle avoit bien jugé que nous n'avions pas besoin de son entremise pour nous accorder.

Or, un jour que nous nous promenions dans une des allées du parc, le sieur du Fresne, sa femme, la du Lis & moi, qui allions après eux, & qui ne pensions qu'à

nous entretenir, cette bonne mere ſe tourna vers nous, & nous dit qu'elle plaidoit bien notre cauſe. Elle le put dire ſans que ſon mari l'entendît, car il étoit fort ſourd; nous la remerciâmes plutôt d'action que de parole. Un peu de tems après, monſieur du Freſne me tira à part, & me découvrit le deſſein que lui & ſa femme avoient formé de me donner leur plus jeune fille en mariage, devant qu'il partît pour aller en cour ſervir ſon quartier, & qu'il ne falloit plus faire de dépenſe en ſérénade ni autrement pour ce ſujet. Je ne lui fis que des remercîmens confus; car j'étois ſi tranſporté de joie d'un bonheur ſi inopiné, & qui faiſoit le comble de ma félicité, que je ne ſavois ce que je diſois. Il me ſouvient bien que je lui dis, que je n'euſſe pas été ſi téméraire que de la lui demander, attendu mon peu de mérite & l'inégalité des conditions; à quoi il me répondit, que pour du mérite, il en avoit aſſez reconnu en moi, & que pour la condition, j'avois de quoi ſuppléer à ce défaut, ſous-entendant du bien. Je ne ſais ce que je lui répliquai; mais je ſais bien qu'il me

convia à ſouper ; après quoi il fut conclu que le dimanche ſuivant nous aſſemblerions nos parens pour faire les fiançailles. Il me dit auſſi quelle dot il pouvoit donner à ſa fille ; mais à cela je répondis que je ne lui demandois que ſa perſonne, & que j'avois aſſez de bien pour elle & pour moi. J'étois le plus content homme du monde, & la du Lis auſſi contente ; ce que nous connûmes dans la converſation que nous eûmes ce ſoir-là, & qui fut la plus agréable que l'on puiſſe s'imaginer. Mais ce plaiſir ne dura guere ; car l'avant veille du jour que nous devions fiancer, nous étions la du Lis & moi aſſis ſur l'herbe, quand nous apperçûmes de loin un conſeiller du préſidial, proche parent du ſieur du Freſne, lequel lui venoit rendre viſite. Nous en conçûmes une même penſée elle & moi, & nous nous en affligeâmes, ſans ſavoir au vrai ce que nous appréhendions, ce que l'événement ne nous fit que trop connoître ; car le lendemain, comme j'allois prendre l'heure de l'aſſemblée, je fus furieuſement ſurpris quand je trouvai à la porte de la baſſe-cour la du

Lis qui pleuroit. Je lui dis quelque choſe, & elle ne me répondit rien. J'entrai plus avant, & je trouvai ſa ſœur au même état. Je lui demandai que vouloient dire tant de pleurs ; & elle me répondit, en redoublant ſes ſanglots, que je ne le ſaurois que trop. Je montois à la chambre quand la mere en ſortoit, laquelle paſſa ſans me rien dire ; car les larmes, les ſanglots & les ſoupirs la ſuffoquoient ſi fort, que tout ce qu'elle put faire, ce fut de me regarder pitoyablement, & dire : ah, pauvre garçon ! Je ne comprenois rien en un ſi prompt changement ; mais mon cœur me préſageoit tous les malheurs que j'ai reſſentis depuis. Je me réſolus d'en apprendre le ſujet, & je montai à la chambre, où je trouvai monſieur du Freſne aſſis dans une chaiſe, lequel me dit fort bruſquement qu'il avoit changé d'avis, & qu'il ne vouloit pas marier ſa cadette devant ſon aînée ; que quand il la marieroit, ce ne ſeroit qu'après le retour de ſon voyage de la cour. Je lui répondis ſur ces deux chefs. Au premier, que ſa fille aînée n'avoit aucune répugnance que ſa ſœur

fût mariée la premiere, pourvu que ce fût avec moi, parce qu'elle m'avoit toujours aimé comme un frere; que pour un autre elle s'y ſeroit oppoſée: (je vous puis aſſurer qu'elle m'en avoit fait la proteſtation pluſieurs fois). Et ſur le ſecond, que j'attendrois auſſi-bien dix ans, que les trois mois qu'il ſeroit à la cour; mais il me dit tout net que je ne penſaſſe plus au mariage de ſa fille. Ce diſcours ſi ſurprenant, & prononcé du ton que je vous viens de dire, me jetta dans un ſi horrible déſeſpoir, que je ſortis ſans lui répliquer, & ſans rien dire aux demoiſelles, qui ne me purent rien dire auſſi. Je m'en allai à ma maiſon, réſolu de me donner la mort; mais comme je tirois mon épée à deſſein de me la plonger dans le corps, cette veuve confidente entra chez moi, & empêcha l'exécution de ce mortel deſſein, en me diſant de la part de la du Lis, que je ne m'affligeaſſe point, qu'il falloit avoir patience, & qu'en pareilles affaires il arrivoit toujours du trouble; mais que j'avois un grand avantage d'avoir ſa mere & ſa ſœur aînée pour moi, & elle plus que tous, qui

étoit la principale partie. Qu'elles avoient réſolu que quand ſon pere ſeroit parti, qui ſeroit dans huit ou dix jours, que je pourrois continuer mes viſites, & que le tems étoit un grand opérateur. Ce diſcours étoit fort obligeant; mais je n'en pus point être conſolé: auſſi je m'abandonnai à la plus noire mélancolie que l'on puiſſe imaginer, & qui me jetta enfin dans un ſi furieux déſeſpoir, que je me réſolus de conſulter les démons. Quelques jours devant le départ de monſieur du Freſne, je m'en allai à demi-lieue de cette ville, dans un lieu où il y a un bois taillis de fort grande étendue, dans lequel la croyance du vulgaire eſt qu'il y habite des mauvais eſprits, d'autant que ç'a été autrefois la demeure de certaines fées, qui étoient ſans doute de fameuſes magiciennes; je m'enfonce dans le bois, appellant & invoquant ces eſprits, & les ſuppliant de me ſecourir en l'extrême affliction où j'étois: mais après avoir bien crié, je ne vis ni n'ouïs que des oiſeaux, qui, par leur ramage, ſembloient me témoigner qu'ils étoient touchés de mes malheurs. Je retournai

roufnai à ma maiſon, où je me mis au lit, atteint d'une ſi violente frénéſie, que l'on ne croyoit pas que j'en puſſe réchapper; car j'en fus juſques à perdre la parole. La du Lis fut malade en même tems, & de la même maniere que moi, ce qui m'a obligé depuis de croire à la ſympathie; car comme nos maladies procédoient d'une même cauſe, elles produiſoient auſſi en nous de ſemblables effets: ce que nous apprenions par le médecin & apothicaire, qui étoient les mêmes qui nous ſervoient; pour les chirurgiens, nous avions chacun le nôtre en particulier. Je guéris un peu plus tôt qu'elle, & je m'en allai, ou, pour mieux dire, je me traînai à ſa maiſon, où je la trouvai dans le lit, (ſon pere étoit parti pour la cour): ſa joie ne fut pas médiocre, comme la ſuite me le fit connoître; car, après avoir demeuré environ une heure avec elle, il me ſembla qu'elle n'avoit plus de mal, ce qui m'obligea à la preſſer de ſe lever; ce qu'elle fit pour me ſatisfaire. Mais ſi-tôt qu'elle fut hors du lit, elle évanouit entre mes bras. Je fus bien marri de l'en avoir preſſée,

car nous eûmes beaucoup de peine à la remettre ; quand elle fut revenue de ſon évanouiſſement, nous la remîmes dans le lit, où je la laiſſai pour lui donner moyen de repoſer, ce qu'elle n'eût peut-être pas fait en ma préſence. Nous guérîmes entiérement, & nous paſsâmes agréablement le tems, tout celui que ſon pere demeura à la cour. Mais quand il fut revenu, il fut averti par quelques ennemis ſecrets, que j'avois toujours fréquenté dans ſa maiſon, & pratiqué familiérement ſa fille, à laquelle il fit de rigoureuſes défenſes de me voir, & ſe fâcha fort contre ſa femme & ſa fille aînée, de ce qu'elles avoient favoriſé nos entrevues ; ce que j'appris par notre confidente, enſemble la réſolution qu'elles avoient priſe de me voir toujours, & par quels moyens. Le premier fut, que je prenois garde quand cet injuſte pere venoit à la ville ; car auſſi-tôt j'allois dans ſa maiſon, où je demeurois juſques à ſon retour, que nous connoiſſions facilement à ſa maniere de frapper à la porte, & auſſitôt je me cachois derriere une piece de tapiſſerie ; & quand il entroit, un valet

ou une ſervante, ou quelquefois une de ſes filles lui ôtoit ſon manteau, & je ſortois facilement ſans qu'il le pût ouïr; car, comme je vous ai déja dit, il étoit fort ſourd, & en ſortant la du Lis m'accompagnoit toujours juſques à la porte de la baſſe-cour. Ce moyen fut découvert, & nous eûmes recours au jardin de notre confidente, dans lequel je me rendois par un autre de nos voiſins, ce qui dura aſſez: mais à la fin il fut encore découvert. Nous nous ſervîmes enſuite des égliſes, tantôt l'une, tantôt l'autre, ce qui fut encore connu; tellement que nous n'avions plus que le haſard, quand nous pouvions nous rencontrer dans quelques-unes des allées du parc; mais il fallut uſer de grande précaution. Un jour que j'y avois demeuré aſſez long-tems avec la du Lis, (car nous nous étions entretenus à fond de nos communs malheurs, & avions pris de fortes réſolutions de les ſurmonter) je la voulus accompagner juſques à la porte de la baſſe-cour, où étant, nous apperçûmes de loin ſon pere qui venoit de la ville, & tout droit à nous; de fuir il n'y avoit lieu, car

il nous avoit vus. Elle me dit alors de faire quelque invention pour nous excuſer ; mais je lui répondis qu'elle avoit l'eſprit plus préſent & plus ſubtil que moi, & qu'elle y pensât. Cependant il arriva ; & , comme il commençoit à ſe fâcher, elle lui dit que j'avois appris qu'il avoit apporté des bagues & autres joailleries, car il employoit ſes gages en orfévererie, pour y faire quelque profit, étant auſſi avare qu'il étoit ſourd, & que je venois pour voir s'il voudroit m'accommoder de quelques-unes, pour donner à une fille du Mans à laquelle je me mariois. Il le crut facilement ; nous montâmes, & il me montra ſes bagues : j'en choiſis deux, un petit diamant & une roſe d'opale. Nous fûmes d'accord du prix, que je lui payai à l'heure même. Cet expédient me facilita la continuation de mes viſites ; mais quand il vit que je ne me hâtois point d'aller au Mans il en parla à ſa jeune fille, comme ſe doutant de quelque fourbe ; & elle me conſeilla d'y faire un voyage, ce que je fis. Cette ville-là eſt une des plus agréables du royaume, & où il y a du plus beau

monde, & du mieux civiliſé, & où les filles y ſont les plus acortes & les plus ſpirituelles, comme vous ſavez fort bien ; auſſi je fis en peu de tems de grandes connoiſſances. J'étois logé au logis des Chênes verts, où étoit auſſi logé un opérateur, qui débitoit ſes drogues en public ſur le théâtre, en attendant l'iſſue d'un projet qu'il avoit fait de dreſſer une troupe de comédiens. Il avoit déja avec lui des perſonnes de qualité, entr'autres, le fils d'un comte, que je ne nomme pas par diſcrétion, un jeune avocat du Mans qui avoit déja été en troupe, ſans compter un ſien frere, & un autre vieux comédien qui s'enfarinoit à la farce ; & il attendoit une jeune fille de la ville de Laval, qui lui avoit promis de ſe dérober de la maiſon de ſon pere, & de le venir trouver. Je fis connoiſſance avec lui ; & un jour, faute de meilleur entretien, je lui fis ſuccinctement le récit de mes malheurs : enſuite de quoi il me perſuada de prendre parti dans ſa troupe, & que ce ſeroit le moyen de me faire oublier mes diſgraces. J'y conſentis volontiers, & ſi la fille fût venue, j'aurois certainement

ſuivi ; mais les parens en furent avertis, ils prirent garde à elle, ce qui fut la cauſe que le deſſein ne réuſſit pas : ce qui m'obligea à m'en revenir. Mais l'amour me fournit une invention pour pratiquer encore la du Lis ſans ſoupçon, qui fut de mener avec moi cet avocat dont je vous viens de parler, & un autre jeune homme de ma connoiſſance, auxquels je découvris mon deſſein, & qui furent ravis de me ſervir en cette occaſion. Ils parurent en cette ville, ſous le titre, l'un de frere, & l'autre de couſin germain d'une maîtreſſe imaginaire. Je les menai chez le ſieur du Freſne, que j'avois prié de me traiter de parent ; ce qu'il fit. Il ne manqua pas auſſi à leur dire mille biens de moi, les aſſurant qu'ils ne pouvoient pas mieux loger leur parente, & enſuite nous donna à ſouper. L'on but à la ſanté de ma maîtreſſe, & la du Lis en fit raiſon. Après qu'ils eurent demeuré cinq ou ſix jours en cette ville, ils s'en retournerent au Mans ; j'avois toujours libre accès chez le ſieur du Freſne, lequel me diſoit ſans ceſſe que je tardois trop à aller au Mans achever mon

mariage, ce qui me fit appréhender que la feinte ne fût à la fin découverte, & qu'il ne me chaſsât encore une fois honteuſement de ſa maiſon : ce qui me fit prendre la plus cruelle réſolution qu'un homme déſeſpéré puiſſe jamais avoir, qui fut de tuer la du Lis, de peur qu'un autre n'en fût poſſeſſeur. Je m'armai d'un poignard, & l'allai trouver, la priant de venir avec moi faire une promenade, ce qu'elle m'accorda. Je la menai inſenſiblement dans un lieu fort écarté des allées du parc, où il y avoit des brouſſailles. Ce fut là où je lui découvris le cruel deſſein que le déſeſpoir de la poſſéder m'avoit fait concevoir, tirant à même tems le poignard de ma poche. Elle me regarda ſi tendrement, & me dit tant de douceurs, qu'elle acccompagna de proteſtations de conſtance & de belles promeſſes, qu'il lui fut facile de me déſarmer. Elle ſaiſit mon poignard, que je ne pus retenir, & le jetta au travers des brouſſailles, & me dit qu'elle s'en vouloit aller, & qu'elle ne ſe trouveroit plus ſeule avec moi. Elle me vouloit dire que je n'avois pas ſujet d'en uſer ainſi,

quand je l'interrompis, pour la prier de se trouver le lendemain chez notre confidente, où je me rendrois, & que là nous prendrions les dernieres résolutions. Nous nous y rencontrâmes à l'heure dite. Je la saluai, & nous pleurâmes nos communes miseres; &, après de longs discours, elle me conseilla d'aller à Paris, me protestant qu'elle ne consentiroit jamais à aucun mariage; & quand je demeurerois dix ans, qu'elle m'attendroit: je lui fis des promesses réciproques, que j'ai mieux tenues qu'elle n'a fait. Comme je voulois prendre congé d'elle, ce qui ne fut pas sans verser beaucoup de larmes, elle fut d'avis que sa mere & sa sœur fussent de la confidence; cette veuve les alla querir, & je demeurai seul avec la du Lis. Ce fut alors que nous nous ouvrîmes nos cœurs, mieux que nous n'avions jamais fait; & elle en vint jusques à me dire que si je la voulois enlever, qu'elle y consentiroit volontiers, & me suivroit par-tout; & que si l'on venoit après nous, & que l'on nous attrapât, elle feindroit d'être enceinte; mais mon amour étoit si pur, que je ne

voulus jamais mettre ſon honneur en compromis, laiſſant l'événement à la conduite du ſort. Sa mere & ſa ſœur arriverent, & nous leur déclarâmes nos réſolutions, ce qui fit redoubler les pleurs & les embraſſemens. Enfin je pris congé d'elles pour aller à Paris. Devant que de partir, j'écrivis une lettre à la du Lis, des termes de laquelle je ne me ſaurois ſouvenir : mais vous pouvez bien vous imaginer que j'y avois mis tout ce que je m'étois figuré de tendre pour leur donner de la compaſſion. Auſſi notre confidente, qui porta la lettre, m'aſſura qu'après la lecture de cette lettre, la mere & les deux filles avoient été ſi affligées de douleur, que la du Lis n'avoit pas eu le courage de me faire réponſe. J'ai ſupprimé beaucoup d'aventures qui nous arriverent pendant le cours de nos amours (pour n'abuſer pas de votre patience :) comme les jalouſies que la du Lis conçut contre moi pour une demoiſelle ſa couſine germaine, qui l'étoit venue voir, & qui demeura trois mois dans la maiſon : la même choſe pour la fille de ce gentilhomme qui avoit amené ce galant

que je fis en aller ; non plus que pluſieurs querelles que j'eus à démêler, & des combats en des rencontres de nuit, où je fus bleſſé par deux fois au bras & à la cuiſſe. Je finis donc ici la digreſſion pour vous dire que je partis pour Paris, où j'arrivai heureuſement, & où je demeurai environ une année. Mais ne pouvant pas y ſubſiſter comme je faiſois en cette ville, tant à cauſe de la cherté des vivres, que pour avoir fort diminué mes biens à la recherche de la du Lis, pour laquelle j'avois fait de grandes dépenſes, comme vous avez pu apprendre de ce que je vous ai dit ; je me mis en condition en qualité de ſecrétaire d'un ſecrétaire de la chambre du roi, lequel avoit épouſé la veuve d'un autre ſecrétaire auſſi du roi. Je n'y eus pas demeuré huit jours, que cette dame uſa avec moi d'une familiarité extraordinaire, à laquelle je ne fis point pour lors de réflexion ; mais elle continua ſi ouvertement, que quelques-uns des domeſtiques s'en apperçurent, comme vous allez voir. Un jour qu'elle m'avoit donné une commiſſion pour faire dans la ville, elle me dit de prendre le

caroſſe, dans lequel je montai ſeul, & je dis au cocher de me mener par le marais du Temple, tandis que ſon mari alloit par la ville à cheval, ſuivi d'un ſeul laquais; car elle lui avoit perſuadé qu'il feroit mieux ſes affaires de la ſorte, que de traîner un caroſſe qui eſt toujours embarraſſant. Quand je fus dans une longue rue où il n'y avoit que des portes cocheres, & par conſéquent l'on n'y voyoit guere de monde, le cocher arrêta le caroſſe & en deſcendit. Je lui criai pourquoi il arrêtoit: il s'approcha de la portiere, & me pria de l'écouter, ce que je fis. Alors il me demanda ſi je n'avois point pris garde au procédé de madame ſur mon ſujet; à quoi je lui répondis que non, & qu'eſt-ce qu'il vouloit dire. Il me répondit alors, que je ne connoiſſois pas ma fortune, & qu'il y avoit beaucoup de perſonnes à Paris qui euſſent bien voulu en avoir une ſemblable. Je ne raiſonnai guere avec lui; mais je lui commandai de remonter ſur ſon ſiége & me conduire à la rue S. Honoré. Je ne laiſſai pas de rêver profondément à ce qu'il m'avoit dit; & quand je fus de retour à la maiſon, j'ob-

ſervai plus exactement les actions de cette dame, dont quelques-unes me confirmerent en la croyance de ce que m'avoit dit le cocher. Un jour que j'avois acheté de la toile & de la dentelle pour des collets, que j'avois baillés à faire à ſes filles de ſervice, comme elles y travailloient, elle leur demanda pour qui étoient ces collets? elles répondirent que c'étoit pour moi, & alors elle leur dit qu'elles les achevaſſent, mais que pour la dentelle elle la vouloit mettre. Un jour qu'elle l'attachoit, j'entrai dans ſa chambre, & elle me dit qu'elle travailloit pour moi, dont je fus ſi confus, que je ne fis que des remerciemens de même. Mais un matin que j'écrivois dans ma chambre, qui n'étoit pas éloignée de la ſienne, elle me fit appeller par un laquais; & quand j'en approchai, j'entendis qu'elle crioit furieuſement contre ſa demoiſelle ſuivante & contre ſa femme de chambre. Elle diſoit: ces chiennes, ces vilaines ne ſauroient rien faire adroit; ſortez de ma chambre. Comme elles en ſortoient, j'y entrai, & elle continua à déclamer contre elles, & me dit de fermer la porte & de

lui

lui aider à s'habiller, & auſſi-tôt elle me dit de prendre ſa chemiſe qui étoit ſur la toilette, & de la lui donner, & à même tems elle dépouilla celle qu'elle avoit, & s'expoſa à ma vue toute nue, dont j'eus une ſi grande honte, que je lui dis que je ferois encore plus mal que ſes filles, qu'elle devoit faire revenir, à quoi elle fut obligée par l'arrivée de ſon mari. Je ne doutai donc plus de ſon intention; mais comme j'étois jeune & timide, j'appréhendai quelque ſiniſtre accident; car, quoiqu'elle fût déja avancée en âge, elle avoit pourtant encore de beaux reſtes, ce qui me fit réſoudre à demander mon congé, ce que je fis un ſoir après que l'on eut ſervi le ſouper. Alors, ſans me rien répondre, ſon mari ſe retira à ſa chambre, & elle tourna ſa chaiſe du côté du feu, diſant au maître d'hôtel de remporter la viande. Je deſcendit pour ſouper avec lui: comme nous étions à table, une ſienne niece âgée d'environ douze ans deſcendit, & s'adreſſant à moi, me dit que madame ſa tante l'envoyoit pour ſavoir ſi j'avois bien le courage de ſouper, elle ne ſoupant point?

je ne me souviens pas bien de ce que je lui répondis ; mais je sais bien que la dame se mit au lit, & qu'elle fut extrêmement malade. Le lendemain de grand matin elle me fit appeller pour donner ordre d'avoir des médecins ; comme j'approchai de son lit, elle me donna la main, & me dit ouvertement que j'étois la cause de son mal, ce qui fit redoubler mon appréhension ; en sorte que le même jour je me mis dans des troupes qu'on faisoit à Paris pour le duc de Mantoue, & je partis sans en rien dire à personne. Notre capitaine ne vint pas avec nous, laissant la conduite de sa compagnie à son lieutenant, qui étoit un franc voleur aussi-bien que les deux sergens ; car ils hâloient presque tous les logemens, & nous faisoient souffrir ; aussi ils furent pris par le prévôt de Troyes en Champagne, lequel les y fit pendre, excepté l'un des sergens qui se trouva frere d'un des valets de chambre de monseigneur le duc d'Orléans, lequel le sauva. Nous demeurâmes sans chef, & les soldats, d'un commun accord, firent élection de ma personne pour commander la compagnie

qui étoit composée de quatre-vingts soldats. J'en pris la conduite avec autant d'autorité que si j'eusse été le capitaine en chef. Je passai en revue, & tirai la montre, que je distribuai, aussi-bien que les armes que je pris à Sainte-Reine en Bourgogne. Enfin nous filâmes jusques à Embrun en Dauphiné, où notre capitaine nous vint trouver, dans l'appréhension qu'il n'y avoit pas un soldat à sa compagnie. Mais quand il apprit ce qui s'étoit passé, & que je lui en fis paroître soixante-huit (car j'en avois perdu douze dans la marche) il me caressa fort, & me donna son drapeau & sa table. L'armée qui étoit la plus belle qui fut jamais sortie de France, eut le mauvais succès que vous avez pu savoir, ce qui arriva par la mauvaise intelligence des généraux. Après son débris, je m'arrêtai à Grenoble pour laisser passer la fureur des paysans de Bourgogne & de Champagne, qui tuoient tous les fugitifs, & le massacre en fut si grand, que la peste se mit si furieusement dans ces deux provinces, qu'elle s'épandit par tout le royaume. Après que j'eus demeuré quelque tems à Grenoble,

où je fis de grandes connoiſſances, je réſolus de me retirer dans cette ville, ma patrie. Mais en paſſant par des lieux écartés du grand chemin, pour la raiſon que j'ai dit, j'arrivai à un petit bourg appellé Saint-Patrice, où le fils puîné de la dame du lieu, qui étoit veuve, faiſoit une compagnie de fantaſſins, pour le ſiege de Montauban: Je me mis avec lui, & il reconnut quelque choſe ſur mon viſage qui n'étoit pas rebutant: après m'avoir demandé d'où j'étois, & que je lui eus dit franchement la vérité, il me pria de prendre le ſoin de conduire un ſien frere, jeune garçon, chevalier de Malthe, auquel il avoit donné ſon enſeigne, ce que j'acceptai volontiers. Nous partîmes pour aller à Noves en Provence, qui étoit le lieu d'aſſemblée du régiment; mais nous n'y eûmes pas demeuré trois jours, que le maître-d'hôtel de ce capitaine le vola & s'enfuit Il donna ordre qu'il fût ſuivi, mais en vain: ce fut alors qu'il me pria de prendre les clefs de ſes coffres, que je ne gardai guere, car il fut député du corps du régiment pour aller trouver le grand cardinal de Riche-

lieu, lequel conduiſoit l'armée pour le ſiége de Montauban, & autres villes rebelles de Guyenne & Languedoc. Il me mena avec lui, & nous trouvâmes ſon éminence dans la ville d'Albi : nous la ſuivîmes juſqu'à cette ville rebelle, qui ne le fut plus à l'arrivée de ce grand homme ; car elle ſe rendit, comme vous avez pû ſavoir. Nous eûmes pendant ce voyage un grand nombre d'aventures que je ne vous dis point, pour ne vous être point ennuyeux, ce que j'ai peut-être déja trop été. Alors l'Etoile lui dit, que ce ſeroit les priver d'un agréable divertiſſement ; s'il ne continuoit juſques à la fin. Je pourſuivis donc ainſi : je fis de grandes connoiſſances dans la maiſon de cet illuſtre cardinal, & principalement avec les pages, dont il y en avoit dix-huit de Normandie, & qui me faiſoient de grandes careſſes, auſſi-bien que les autres domeſtiques de ſa maiſon. Quand la ville fut rendue, notre régiment fut licencié, & nous nous en revînmes à Saint-Patrice. La dame du lieu avoit un procès contre ſon fils aîné, & ſe préparoit pour aller le pourſuivre à Gre-

noble. Quand nous arrivâmes, je fus prié de l'accompagner, à quoi j'eus un peu de répugnance, car je voulois me retirer, comme je vous ai dit ; mais je me laissai gagner, dont je ne me repentis pas ; car quand nous fûmes arrivés à Grenoble, où je sollicitai fortement le procès, le roi Louis XIII, de glorieuse mémoire, y passa pour aller en Italie, & j'eus l'honneur de voir à sa suite les plus grands seigneurs de ce pays, & entr'autres le gouverneur de cette ville, lequel connoissoit fort monsieur de Saint-Patrice, auquel il me recommanda ; & après m'avoir offert de l'argent, lui dit qui j'étois, ce qui l'obligea à faire plus d'estime de moi qu'il n'avoit pas fait, bien que je n'eusse pas sujet de me plaindre. Je vis encore cinq jeunes hommes de cette ville, qui étoient au régiment des gardes, trois desquels étoient gentilshommes, & auxquels j'avois l'honneur d'appartenir ; je les traitai du mieux qu'il me fut possible, & à la maison & au cabaret. Un jour que nous venions de déjeûner d'un logis du fauxbourg de Saint-Laurent, qui est au-delà du pont, nous

nous arrêtâmes dessus pour voir passer des bateaux ; alors un d'eux me dit qu'il s'étonnoit fort que je ne leur demandasse point de nouvelles de la du Lis ; je leur dis que je n'avois osé, de peur de trop apprendre ; ils me repartirent que j'avois bien fait, & que je devois l'oublier, puisqu'elle ne m'avoit pas tenu parole : je pensai mourir à cette nouvelle, mais enfin il fallut tout savoir ; ils m'apprirent donc qu'aussi-tôt que l'on eut appris mon départ pour l'Italie, qu'on l'avoit mariée à un jeune homme qu'ils me nommerent, & qui étoit celui de tous ceux qui y pouvoient prétendre, pour qui j'avois le plus d'aversion. Alors j'éclatai, & dis contre elle tout ce que la colere me suggéra. Je l'appellai tygresse, félonne, perfide, traîtresse ; qu'elle n'eût pas osé se marier me sachant si près, étant bien assurée que je la serois allé poignarder avec son mari jusques dans son lit. Après, je sortis de ma poche une bourse d'argent & de soie bleue à petit point, qu'elle m'avoit donnée, dans laquelle je conservois le bracelet & le ruban que je lui avois gagné : je mis

une pierre dedans & la jetai avec violence dans la riviere, en disant : Ainsi se puisse effacer de ma mémoire, celle à qui ont appartenu ces choses, de même qu'elles s'enfuiront au gré des ondes. Ces messieurs furent étonnés de mon procédé, & me protesterent qu'ils étoient bien marris de me l'avoir dit, mais qu'ils croyoient que je l'eusse su d'ailleurs. Ils ajouterent, pour me consoler, qu'elle avoit été forcée à se marier, & qu'elle avoit bien fait paroître l'aversion qu'elle avoit pour son mari ; car elle n'avoit fait que languir depuis son mariage, & étoit morte quelque tems après. Ce discours redoubla mon déplaisir, & il me donna à même tems quelque espece de consolation. Je pris congé de ces messieurs, & me retirai à la maison, mais si changé, que mademoiselle de Saint-Patrice, fille de cette bonne dame, s'en apperçut. Elle me demanda ce que j'avois, à quoi je ne répondis rien ; mais elle me pressa si fort, que je lui dis succinctement mes aventures, & la nouvelle que je venois d'apprendre : elle fut touchée de ma douleur, comme je le con-

nus par les larmes qu'elle verſa. Elle le fit ſavoir à ſa mere & à ſes freres, qui me témoignerent de participer à mes déplaiſirs ; mais qu'il falloit ſe conſoler, & prendre patience. Le procès de la mere & du fils termina par un accord, & nous nous en retournâmes. Ce fut alors que je commençai à penſer à une retraite. La maiſon où j'étois étoit aſſez puiſſante pour me faire trouver de bons partis, & l'on m'en propoſa pluſieurs, mais je ne pus jamais me réſoudre au mariage : je repris le premier deſſein que j'avois eu autrefois de me rendre capucin, & j'en demandai l'habit ; mais il y ſurvint tant d'obſtacles, dont la déduction ne vous ſeroit qu'ennuyeuſe, que je ceſſai cette pourſuite. En ce tems-là le roi commanda l'arriere-ban de la nobleſſe du Dauphiné, pour aller à Caſal. Monſieur de Saint-Patrice me pria de faire encore ce voyage-là avec lui, ce que je ne pus honorablement refuſer. Nous partîmes, & nous y arrivâmes ; vous ſavez ce qu'il en réuſſit. Le ſiége fut levé, la ville rendue, & la paix faite par l'entremiſe de Mazarin. Ce fut le premier degré

par où il monta au cardinalat, & à cette prodigieuſe fortune qu'il a eue enſuite du gouvernement de la France. Nous nous en retournâmes à Saint-Patrice, où je perſiſtai toujours à me rendre religieux ; mais la divine providence en diſpoſoit autrement. Un jour, monſieur de Saint-Patrice me dit, voyant ma réſolution, qu'il me conſeilloit de me faire prêtre ſéculier ; mais j'appréhendai de n'avoir pas aſſez de capacité, & il me repartit, qu'il y en avoit de moindre : je m'y réſolus, & je pris les ordres ſur un patrimoine que madame ſa mere me donna, de cent livres de rente, qu'elle m'aſſigna ſur le plus liquide de ſon revenu. Je dis ma premiere meſſe dans l'égliſe de la paroiſſe ; & ladite dame en uſa comme ſi j'euſſe été ſon propre enfant ; car elle traita ſplendidement une trentaine de prêtres qui s'y trouverent, & pluſieurs gentilshommes du voiſinage. J'étois dans une maiſon trop puiſſante pour manquer de bénéfices : auſſi ſix mois après j'eus un prieuré aſſez conſidérable, avec deux autres petits bénéfices. Quelques années après j'eus un gros

prieuré & une fort bonne cure, car j'avois pris grande peine à étudier, & je m'étois rendu jusqu'au point de monter en chaire avec succès, & devant les beaux auditoires, & en présence même de prélats. Je ménageai mes revenus, & amassai une notable somme d'argent, avec laquelle je me retirai dans cette ville où vous me voyez maintenant, ravi du bonheur de la connoissance d'une si charmante compagnie, & d'avoir été assez heureux de lui rendre quelque petit service. L'Etoile prit la parole, disant : mais le plus grand que vous saurîez jamais nous avoir rendu. Elle vouloit continuer, quand Ragotin se leva pour dire qu'il vouloit faire une comédie de cette histoire, & qu'il n'y auroit rien de plus beau que la décoration du théâtre, un beau parc avec son grand bois, & une riviere pour le sujet des nuans, des combats, & une premiere messe. Tout le monde se mit à rire, & Roquebrune, qui le contrarioit toujours, lui dit : Vous n'y entendez rien, vous ne sauriez mettre cette piece dans les regles, d'autant qu'il faudroit changer la scene, & demeurer

trois ou quatre ans deſſus. Alors le prieur leur dit : Meſſieurs, ne diſputez point pour ce ſujet, j'y ai donné ordre il y a long-tems. Vous ſavez que monſieur du Hardi n'a jamais obſervé cette rigide regle des vingt quatre, non plus que quelqu'un de nos poëtes modernes, comme l'auteur de Saint-Euſtache, &c. Et monſieur Corneille ne s'y ſeroit pas attaché, ſans la cenſure que monſieur Scudery voulut faire du Cid ; auſſi tous les honnêtes gens appellent ces manquemens de belles fautes. J'en ai donc compoſé une comédie que j'ai intitulée, *la Fidélité conſervée, après l'Eſpérance perdue ;* & depuis j'ai pris pour deviſe un arbre dépouillé de ſa parure verte, & où il ne reſte que quelques feuilles mortes (qui eſt la raiſon pourquoi j'ai ajouté cette couleur à la bleue) avec un petit chien barbet au pied, & ces paroles pour ame de la deviſe : *Privé d'eſpoir, je ſuis fidele.* Cette piece roule les théâtres il y a fort long-tems. Le titre en eſt auſſi à propos que vos couleurs & votre deviſe, dit l'Etoile ; car votre maîtreſſe vous a trompé, & vous lui avez toujours gardé

la

là fidélité, n'en ayant point voulu épouser d'autre. La conversation finit par l'arrivée de monsieur de Verville & de monsieur de la Garouffiere. Et je finis aussi ce chapitre qui, sans doute, a été bien ennuyeux, tant pour sa longueur que pour son sujet.

CHAPITRE XIV.

Retour de Verville accompagné de M. de la Garouffiere. Mariages des Comédiens & Comédiennes, & autres aventures de Ragotin.

TOUS ceux de la troupe furent étonnés de voir monsieur de la Garouffiere : pour Verville, il étoit attendu avec impatience, principalement de ceux & celles qui se devoient marier. Ils lui demanderent quelles bonnes affaires il avoit en cette ville ? Et il leur répondit qu'il n'en avoit aucunes ; mais que monsieur de Verville lui ayant communiqué quelque chose d'importance,

il avoit été ravi de trouver une occaſion ſi favorable pour les revoir encore une fois, & leur offrit la continuation de ſes ſervices. Verville lui fit ſigne qu'il n'en falloit parler qu'en ſecret, & pour lui en rompre les diſcours, il lui préſenta le prieur de Saint-Louis, avec lequel il avoit fait grande amitié, lui diſant que c'étoit un fort galant homme. Alors l'Etoile leur dit qu'il venoit d'achever une hiſtoire auſſi agréable que l'on en pût ouïr. Ces deux meſſieurs témoignerent avoir du regret de n'être venus plus tôt pour avoir eu la ſatisfaction de l'entendre. Alors Verville paſſa dans une autre chambre, où le Deſtin le ſuivit; & après y avoir demeuré quelques momens, ils appellerent l'Etoile & Angélique, & enſuite Léandre & la Caverne, que monſieur de la Garouffiere ſuivit. Quand ils furent aſſemblés, Verville leur dit qu'étant à Rennes, il avoit communiqué au ſieur de la Garouffiere le deſſein qu'ils avoient fait de ſe marier, & qu'il devoit repaſſer par Alençon, pour être de la noce, & qu'il avoit témoigné vouloir être de la partie. Il en fut très-

humblement remercié, & on lui témoigna de même l'obligation qu'on lui avoit d'avoir voulu prendre cette peine. Mais à propos, dit monsieur de Verville, il faudroit faire monter cet honnête homme qui est en bas, ce que l'on fit. Quand il fut entré, la Caverne le regarda fixément; & la force du sang fit un si merveilleux effet en elle, qu'elle s'attendrit, & pleura sans en savoir la cause. On lui demanda si elle connoissoit cet homme-là? & elle répondit qu'elle ne croyoit pas l'avoir jamais vu. On lui dit de le regarder avec attention, ce qu'elle fit; & pour lors elle trouva sur son visage tant de traits du sien, qu'elle s'écria: Seroit-ce point mon frere? Alors il s'approcha d'elle & l'embrassa, l'assurant que c'étoit lui-même que le malheur avoit éloigné si long-tems de sa présence. Il salua sa niece & tous ceux de la compagnie, & assista à la conférence secrete, où il fut conclu que l'on célébreroit les deux mariages; savoir, du Destin avec l'Etoile, & de Léandre avec Angélique.

Toute la difficulté consistoit à savoir quel prêtre les épouseroit; alors le prieur

de Saint-Louis (que l'on avoit auſſi appellé à la conférence) leur dit qu'il ſe chargeoit de cela, & qu'il en parleroit aux curés des deux paroiſſes de la ville, & à celui du fauxbourg de Montfort; que s'ils en faiſoient quelque difficulté, il retourneroit à Sées, & qu'il en obtiendroit la permiſſion du ſeigneur évêque; que s'il ne vouloit pas lui accorder, il iroit trouver monſeigneur l'évêque du Mans, de qui il avoit l'honneur d'être connu, d'autant que ſa petite égliſe étoit de ſa juriſdiction, & qu'il ne croyoit pas d'en être refuſé. Il fut donc prié de prendre ce ſoin là. Cependant l'on fit ſecrétement venir un notaire, & l'on paſſa les contrats de mariage. Je ne vous en dis point les clauſes; car cette particularité n'eſt pas venue à ma connoiſſance, ouï bien qu'ils ſe marierent. Meſſieurs de Verville, de la Garouſſiere & de Saint-Louis furent les témoins. Ce dernier alla parler aux curés; mais aucun d'eux ne voulut les épouſer, alléguant beaucoup de raiſons que le prieur ne put ſurmonter, parce qu'il n'en étoit peut-être pas capable; ce qui le fit réſoudre d'aller

à Sées. Il prit le cheval de Léandre, & un de ſes laquais, & alla trouver le ſeigneur évêque, lequel répugna un peu à lui accorder ſa requête; mais le prieur lui remontra que ces gens-là n'étoient véritablement de nulle paroiſſe : car ils étoient aujourd'hui dans un lieu, & demain dans un autre; que pourtant l'on ne pouvoit pas les mettre au rang des vagabonds & gens ſans aveu (ce qui étoit la plus forte raiſon ſur laquelle les curés avoient fondé leur refus) car ils avoient bonne permiſſion du roi, & avoient leur ménage, & par conſéquent étoient cenſés ſujets des évêques dans le dioceſe deſquels ils ſe trouvoient lors de leur réſidence en quelque ville; que ceux pour qui il demandoit la diſpenſe étoient dans celle d'Alençon, où il avoit juriſdiction, tant ſur eux, que ſur les autres habitans; & que partant il les pouvoit diſpenſer, comme il l'en ſupplioit très-humblement, parce que d'ailleurs ils étoient fort honnêtes gens. L'évêque donna les mains & pouvoir au prieur de les épouſer en quelle égliſe qu'il voudroit : il vouloit appeller ſon ſecrétaire pour faire

la diſpenſe en forme ; mais le prieur lui dit qu'un mot de ſa main ſuffiſoit ; ce que le bon ſeigneur fit auſſi agréablement, qu'il lui donna à ſouper. Le lendemain il s'en retourna à Alençon, où il trouva les fiancés qui préparoient tout ce qui étoit néceſſaire pour les noces. Les autres comédiens (qui n'avoient point été du ſecret) ne ſavoient que penſer de tant d'appareil, & Ragotin en étoit le plus en peine. Ce qui les obligeoit à tenir la choſe ainſi ſecrette, n'étoit que ce que vous avez appris du Deſtin ; car pour Léandre & Angélique, cela étoit connu de tous, & auſſi la crainte de ne réuſſir pas à la diſpenſe : mais quand ils en furent aſſurés, l'on rendit la choſe publique, & l'on récita les contrats de mariage devant tous, & l'on prit jour pour épouſer. Ce fut un furieux coup de foudre pour le pauvre Ragotin, auquel la Rancune dit tout bas : « Ne vous l'avois-je pas » bien dit ? je m'en étois toujours défié. » Le pauvre petit homme entra en la plus profonde mélancolie que l'on puiſſe imaginer, laquelle le précipita dans un furieux déſeſpoir, comme vous apprendrez au der-

nier chapitre de ce roman. Il devint si troublé, que passant devant la grande église de Notre-Dame, un jour de fête que l'on carillonnoit, il tomba dans l'erreur de la plupart des gens du vulgaire, qui croyent que les cloches disent tout ce qu'ils s'imaginent. Il s'arrêta pour les écouter, & il se persuada facilement qu'elles disoient : *Ragotin, ce matin, a tant bu de pots de vin, qu'il branle, qu'il branle.* Il entra en une si furieuse colere contre le campanier, qu'il cria tout haut : Tu as menti, je n'ai pas bu aujourd'hui extraordinairement. Je ne me serois pas fâché si tu leur faisois dire : *le matin de Destin a ravi à Ragotin, l'Etoile, l'Etoile ;* car j'aurois eu la consolation de voir les choses inanimées témoigner avoir du ressentiment de ma douleur ; mais de m'appeller ivrogne ? ah ! tu la payeras : & aussi-tôt il enfonça son chapeau, & entra dans l'église par une des portes où il y a un degré en vis, par lequel il monta à l'orgue. Quand il vit que cette montée n'alloit pas au clocher, il la suivit jusques au plus haut, où il trouva une porte fort basse, par laquelle il entra, & suivit sous le toit des

chapelles ; ſous lequel il faut que ceux qui y paſſent ſe baiſſent ; mais lui y trouve un plancher fort élévé. Il chemina juſques au bout, où il trouva une porte qui va au clocher, où il monta. Quand il fut au lieu où les cloches ſont pendues, il trouva le campanier qui carillonnoit toujours, & qui ne regardoit point derriere lui. Alors il ſe mit à lui crier des injures, l'appellant inſolent, impertinent, ſot, brutal, marouſle, &c. mais le bruit des cloches l'empêchoit de l'entendre. Ragotin s'imagina qu'il le mépriſoit, ce qui le fit impatienter, & s'approcher de lui, & à même tems lui bailler un grand coup de poing ſur le dos. Le campanier ſe ſentant frappé, ſe tourna, & voyant Ragotin, lui dit : Eh ! petit eſcargot, que diable t'a mené ici pour me frapper ? Ragotin ſe met en devoir de lui en dire le ſujet, & de lui faire ſes plaintes : mais le campanier, qui n'entendoit point de raillerie, ſans le vouloir écouter, le prit par un bras, & à même tems lui bailla un coup de pied au cul, qui le fit culbuter le long d'un petit degré de bois, juſques ſur le plancher,

d'où l'on ſonne les cloches à branle. Il tomba ſi rudement, la tête la premiere, qu'il donna du viſage contre une des boîtes par où l'on paſſe les cordes, & ſe mit tout en ſang. Il peſta comme un petit démon, & deſcendit promptement; il paſſa au travers de l'égliſe, d'où il alla trouver le lieutenant-criminel, pour ſe plaindre à lui de l'excès que le campanier avoit commis en ſa perſonne. Ce magiſtrat, le voyant ainſi ſanglant, crut facilement ce qu'il diſoit: mais après en avoir appris le ſujet, il ne put s'empêcher de rire, & connut bien que le petit homme avoit le cerveau mal timbré. Pourtant, pour le contenter, il lui dit qu'il feroit juſtice, & envoya un laquais dire au campanier qu'il le vînt trouver: quand il fut venu, il lui demanda pourquoi il faiſoit injurier cet honnête homme par ſes cloches? à quoi il lui répondit qu'il ne le connoiſſoit point, & qu'il carillonnoit à ſon ordinaire: *Orléans, Baugency, Notre-Dame de Clery, Vendôme, Vendôme:* mais qu'ayant été frappé de lui, & injurié, il l'avoit pouſſé; & qu'ayant rencontré le haut de l'eſcalier,

il en étoit tombé. Le lieutenant-criminel lui dit : Une autre fois, ſoyez plus aviſé ; & à Ragotin, ſoyez plus ſage, & ne croyez pas votre imagination touchant le ſon des cloches. Ragotin s'en retourna à la maiſon, où il ne ſe vanta pas de ſon accident ; mais les comédiens voyant ſon viſage écorché en trois ou quatre endroits, lui en demanderent la raiſon, ce qu'il ne voulut pas dire, mais ils l'apprirent par la voix commune ; car cette diſgrace avoit éclaté, & dont ils rirent bien fort, auſſi-bien que meſſieurs de Verville & de la Garouffiere. Le jour des épouſailles des comédiennes étant venu, le prieur de Saint-Louis leur dit qu'il avoit fait le choix de ſon égliſe pour les épouſer. Ils y allerent à petit bruit, & il bénit les mariages, après avoir fait une très-belle exhortation aux mariés, leſquels ſe retirerent à leur logis, où ils dînerent ; après quoi l'on demanda à quoi l'on paſſeroit le tems juſqu'au ſouper. La comédie, les ballets & les bals leur étoient ſi ordinaires, que l'on trouva bon de faire le récit de quelque hiſtoire. Verville dit qu'il n'en ſavoit point.

Si Ragotin n'eût pas été dans ſa noire mélancolie, il ſe fût ſans doute offert à en débiter quelqu'une; mais il étoit muet. L'on dit à la Rancune de raconter celle du poëte Roquebrune, puiſqu'il l'avoit promis quand l'occaſion s'en préſenteroit, & qu'il n'en pourroit jamais trouver de plus belle, la compagnie étant beaucoup plus illuſtre que quand il la vouloit commencer: mais il répondit qu'il avoit quelque choſe dans l'eſprit qui le troubloit, & que quand il l'auroit aſſez libre, qu'il ne vouloit pas rendre ce mauvais office au poëte; de faire ſon éloge, dans lequel il faudroit comprendre ſa maiſon, & qu'il étoit trop de ſes amis pour débiter une juſte ſatyre. Roquebrune penſa troubler la fête; mais le reſpect qu'il eut pour les étrangers qui étoient dans la compagnie, calma tout cet orage; enſuite de quoi monſieur de la Garouſſiere dit qu'il ſavoit beaucoup d'aventures, dont il avoit été témoin oculaire: on le pria d'en faire le récit, ce qu'il fit, comme vous verrez au chapitre ſuivant.

CHAPITRE XV.

Hiſtoire des deux Jalouſes.

LES diviſions qui mirent la maîtreſſe ville du monde au rang des plus malheureuſes, furent une ſemence qui s'épandit par tout l'univers, & en un tems où les hommes ne doivent avoir qu'une ame, comme au berceau de l'égliſe, puiſqu'ils avoient l'honneur d'être les membres de ce ſacré corps; mais elles ne laiſſerent pas d'éclore celles des Guelphes & des Gibelins, & quelques années après celles des Capelets & des Monteſches. Ces diviſions, qui ne devoient point ſortir de l'Italie, où elles avoient eu leur origine, ne laiſſerent pas de ſe dilater par tout le monde, & notre France n'en a pas été exempte: & il me ſemble même que c'eſt dans ſon ſein où la pomme de diſcorde a plus fait éclater ſes funeſtes effets; ce qu'elle fait encore à préſent, car il n'y a ville, bourg, ni village où il n'y ait di-

vers

vers partis, d'où il arrive tous les jours de ſiniſtres accidens. Mon pere qui étoit conſeiller au parlement de Rennes, & qui m'avoit deſtiné pour être, comme je ſuis, ſon ſucceſſeur, me mit au college pour m'en rendre capable : mais comme j'étois dans ma patrie, il s'apperçut que je ne profitois pas, ce qui le fit réſoudre à m'envoyer à la Fleche, où eſt, comme vous ſavez, le plus fameux college que les jéſuites aient dans ce royaume de France ; ce fut dans cette petite ville-là où arriva ce que je vous vais apprendre, & au même tems que j'y faiſois mes études.

Il y avoit deux gentilshommes, qui étoient les plus qualifiés de la ville, déja avancés en âge, ſans être pourtant mariés, comme il arrive ſouvent aux perſonnes de condition, ce que l'on dit en proverbe ; entre qui nous veut, & que nous ne voulons pas, nous demeurons ſans nous marier : à la fin, tous deux ſe marierent. L'un qu'on appelloit monſieur de Fonsblanche, prit une fille de Châteaudun, laquelle étoit de fort petite nobleſſe, mais fort riche. L'autre, qu'on appelloit monſieur du Lac,

épouſa une demoiſelle de la ville de Chartres, qui n'étoit pas riche, mais qui étoit très-belle, & d'une ſi illuſtre maiſon, qu'elle appartenoit à des ducs & pairs, & à des maréchaux de France. Ces deux gentilshommes, qui pouvoient partager la ville, furent toujours de fort bonne intelligence; mais elle ne dura guere après leurs mariages; car leurs deux femmes commencerent à ſe regarder d'un œil jaloux; l'une ſe tenant fiere de ſon extraction, & l'autre de ſes grands biens. Madame de Fonsblanche n'étoit pas belle de viſage, mais elle avoit grand'mine, bonne grace, & étoit fort propre; elle avoit beaucoup d'eſprit, & étoit fort obligeante. Madame du Lac étoit très-belle, comme j'ai dit, mais ſans grace; elle avoit de l'eſprit infiniment, mais ſi mal tourné, que c'étoit une artificieuſe & dangereuſe perſonne. Ces deux dames étoient de l'humeur de la plupart des femmes de ce tems, qui ne croiroient pas être du grand monde, ſi elles n'avoient chacune une douzaine de galans; auſſi elles faiſoient tous leurs efforts, & employoient tous leurs

ſoins pour faire des conquêtes, à quoi la du Lac réuſſiſſoit beaucoup mieux que la Fonsblanche ; car elle tenoit ſous ſon empire toute la jeuneſſe de la ville & du voiſinage, s'entend des perſonnes très-qualifiées, car elle n'en ſouffroit point d'autres : mais cette affectation cauſa de murmures ſourds, qui éclaterent enfin ouvertement en médiſance, ſans que pour cela elle diſcontinuât de ſa maniere d'agir ; au contraire, il ſemble que ce lui fut un ſujet pour prendre plus de ſoins à faire des nouveaux galans. La Fonsblanche n'étoit pas du tout ſi ſoigneuſe d'en avertir, & elle en avoit pourtant quelques-uns, qu'elle retenoit avec adreſſe, entre leſquels étoit un jeune gentilhomme très-bien fait, dont l'eſprit correſpondoit au ſien, & qui étoit un des braves du tems. Celui-là en étoit le plus favori : auſſi ſon aſſiduité cauſa des ſoupçons, & la médiſance éclata hautement. Ce fut-là la ſource de la rupture entre ces deux dames ; car auparavant elles ſe viſitoient civilement : mais, comme j'ai dit, toujours avec une jalouſe envie. La du Lac commença à médire ou

vertement de la Fonsblanche, fit épier ſes actions, & fit mille pieces artificieuſes pour la perdre de réputation ; notamment ſur le ſujet de ce gentilhomme, que l'on appelloit monſieur du Val-Rocher, ce qui vint aux oreilles de la Fonsblanche, qui ne demeura pas muette ; car elle diſoit par raillerie, que ſi elle avoit des galans, ce n'étoit pas à douzaine comme la du Lac, qui faiſoit toujours de nouvelles impoſtures. L'autre, en ſe défendant, lui bailloit le change, ſi bien qu'elles vivoient comme deux démons : quelques perſonnes charitables eſſayerent à les mettre d'accord, mais ce fut inutilement ; car elles ne les purent jamais obliger à ſe voir. La du Lac, qui ne penſoit à autre choſe qu'à cauſer du déplaiſir à la Fonsblanche, crut que le plus ſenſible qu'elle pourroit lui faire reſſentir, ce ſeroit de lui ôter le plus favori de ſes galans, ce du Val-Rocher. Elle fit dire à monſieur de Fonsblanche, par des gens qui lui étoient affidés, que quand il étoit hors de ſa maiſon, (ce qui arrivoit ſouvent, car il étoit continuellement à la chaſſe, ou en viſite chez des

gentilshommes voisins de la ville) que du Val-Rocher couchoit avec sa femme, & que des gens dignes de foi l'avoient vu sortir de son lit, où elle étoit. Monsieur de Fonsblanche, qui n'en avoit jamais eu aucun soupçon, fit quelque réflexion à ce discours, & ensuite fit connoître à sa femme qu'elle l'obligeroit, si elle faisoit cesser les visites de du Val-Rocher. Elle répliqua tant de choses, & le paya de si fortes raisons, qu'il ne s'y opiniâtra pas, la laissant dans la liberté d'agir comme auparavant. La du Lac, voyant que cette invention n'avoit pas eu l'effet qu'elle desiroit, trouva moyen de parler à du Val-Rocher. Elle étoit belle & accorte, qui sont deux fortes machines pour gagner la forteresse d'un cœur le mieux muni; aussi encore qu'il eût de grands attachemens à la Fonsblanche, la du Lac rompit tous ces liens, & lui donna des chaînes bien plus fortes, ce qui causa une sensible douleur à la Fonsblanche (sur-tout quand elle apprit que du Val-Rocher parloit d'elle en des termes fort insolens) laquelle augmenta par la mort de son mari, qui arriva quelques

mois après ; elle en porta le deuil fort auſterement : mais la jalouſie la ſurmonta, & fut la plus forte : il n'y avoit que quinze jours que l'on avoit enterré ſon mari, qu'elle pratiqua une entrevue ſecrete avec du Val-Rocher. Je n'ai pas ſu quel fut leur entretien, mais l'événement le fit aſſez connoître, car une douzaine de jours après, leur mariage fut publié, quoiqu'ils l'euſſent contracté fort ſecrétement ; & ainſi dans moins d'un mois elle eut deux maris, l'un qui mourut en l'eſpace de ce tems-là, & l'autre vivant. Voilà ce me ſemble le plus violent effet de jalouſie qu'on puiſſe imaginer ; car elle oublia la bienſéance du veuvage, & ne ſe ſoucia pas de tous les inſolens diſcours que du Val-Rocher avoit fait d'elle à la perſuaſion de la du Lac ; ce qui juſtifie aſſez ce que l'on dit, qu'une femme haſarde tout quand il s'agit de ſe venger : mais vous le verrez encore mieux par ce que je vais vous dire. La du Lac penſa enrager quand elle apprit cette nouvelle ; mais elle diſſimula ſon reſſentiment tant qu'elle put, & qu'elle fut pourtant ſur le point de faire éclater,

ayant fait deſſein de le faire aſſaſſiner en un voyage qu'il devoit faire en Bretagne, dont il fut averti par des perſonnes à qui elle s'en étoit découverte, ce qui l'obligea à ſe bien précautionner : d'ailleurs elle conſidéra que ce ſeroit mettre ſes plus chers amis en grand hazard, ce qui la fit penſer à un moyen le plus étrange que la jalouſie puiſſe ſuſciter, qui fut de brouiller ſon mari avec du Val-Rocher, par ſes pernicieux artifices : auſſi ils ſe querellerent furieuſement pluſieurs fois, & en furent juſqu'au point de ſe battre en duel, à quoi la du Lac pouſſa ſon mari, (qui n'étoit pas des plus adroits du monde), jugeant bien qu'il ne dureroit guere à du Val-Rocher, lequel, comme j'ai dit, étoit un des braves du tems, ſe figurant qu'après la mort de ſon mari, elle le pourroit encore ôter à la Fonsblanche, de laquelle elle ſe pourroit facilement défaire, ou par poiſon, ou par le mauvais traitement qu'elle lui feroit donner : mais il en arriva tout autrement qu'elle n'avoit projetté; car du Val-Rocher, ſe fiant à ſon adreſſe, mépriſa du Lac, (qui au commencement ſe

tenoit ſur la défenſive), ne croyant pas qu'il osât lui porter, & ainſi il ſe négligeoit, en ſorte que du Lac, le voyant un peu hors de garde, lui porta ſi juſtement, qu'il lui mit ſon épée au travers du corps, & le laiſſa ſans vie, & s'en alla à ſa maiſon, où il trouva ſa femme, à laquelle il raconta l'action, dont elle fut bien étonnée, & marrie tout enſemble de cet événement ſi inopiné. Il s'enfuit ſecrétement, & s'en alla dans la maiſon d'un des parens de ſa femme, leſquels, comme j'ai dit, étoient des grands & puiſſans ſeigneurs, qui travaillerent à obtenir ſa grace du roi. La Fonsblanche fut fort étonnée quand on lui annonça la mort de ſon mari, & qu'on lui dit qu'il ne falloit pas s'amuſer à verſer d'inutiles larmes; mais qu'il falloit le faire enterrer ſecrétement pour éviter que la juſtice n'y mît pas la main: ce qui fut fait, & ainſi elle fut veuve en moins de ſix ſemaines. Cependant du Lac eut ſa grace, qui fut entérinée au parlement de Paris, nonobſtant toutes les oppoſitions de la veuve du mort, qui vouloit faire paſſer l'action pour un aſſaſſinat; ce qui la fit ré-

ſoudre à la plus étrange réſolution qui puiſſe jamais entrer dans l'eſprit d'une femme irritée. Elle s'arma d'un poignard ; & paſſant une fois pardevant du Lac, qui ſe promenoit à la place avec quelques-uns de ſes amis, elle l'attaqua ſi furieuſement & ſi inopinément, qu'elle lui ôta le moyen de ſe mettre en défenſe, & lui donna à même tems deux coups de poignard dans le corps, dont il mourut trois jours après. Sa femme la fit pourſuivre & mettre en priſon : on lui fit ſon procès, & la plupart des juges opinerent à la mort, à quoi elle fut condamnée ; mais l'exécution en fut retardée, car elle déclara qu'elle étoit groſſe ; & ce qui eſt à remarquer, c'eſt qu'elle ne ſavoit duquel de ſes deux maris. Elle demeura donc priſonniere : mais comme c'étoit une perſonne fort délicate, l'air renfermé & puant de la conciergerie, avec les autres incommodités que l'on y ſouffre, lui cauſerent une maladie & ſa délivrance avant le terme, & enſuite ſa mort ; néanmoins le fruit eut baptême, & après avoir vécu quelques heures, il mourut auſſi. La du Lac fut touchée de Dieu ;

elle rentra en soi-même, fit réflexion sur tant de funestes accidens dont elle étoit cause; mit ordre aux affaires de sa maison, & entra dans un monastere de religieuses réformées de l'ordre de Saint Benoît, au lieu d'Almenesche, au diocese de Sées. Elle voulut s'éloigner de sa patrie pour vivre avec plus de quiétude, & faire plus facilement pénitence de tant de maux qu'elle avoit causés. Elle est encore dans ce monastere, où elle vit dans une grande austérité, si elle n'est morte depuis quelques mois. Les comédiens & comédiennes écoutoient encore, quoique monsieur de la Garouffiere ne dît plus mot, quand Roquebrune s'avança pour dire à son ordinaire, que c'étoit-là un beau sujet pour un poëme grave, & qu'il en vouloit composer une excellente tragédie, qu'il mettroit facilement dans les regles d'un poëme dramatique. L'on ne répondit pas à sa proposition: mais tous admirerent le caprice des femmes, quand elles sont frappées de jalousie, & comme elles se portent aux dernieres extrémités. Ensuite de quoi l'on disputa si c'étoit une passion: mais les savans

conclurent que c'étoit la deſtruction de la plus belle de toutes les paſſions, qui eſt l'amour. Il y avoit encore beaucoup de tems juſqu'au ſouper, & tous trouverent bon d'aller faire une promenade dans le parc, où étant, ils s'aſſirent ſur l'herbe. Lors le Deſtin dit qu'il n'y avoit rien de plus agréable que le récit des hiſtoires. Léandre (qui n'avoit point entré dans la belle converſation depuis qu'il étoit dans la troupe; y ayant toujours paru en qualité de valet) prit la parole diſant, que puiſque l'on avoit fini par le caprice des femmes, ſi la compagnie agréoît qu'il fît le récit de ceux d'une fille, qui ne demeuroit pas loin d'une de ſes maiſons. Il en fut prié de tous; & après avoir touſſé cinq ou ſix fois, il débita comme vous allez voir.

CHAPITRE XVI.

Hiſtoire de la capricieuſe Amante.

IL y avoit dans une petite ville de Bretagne, qu'on appelle Vitray, un vieux gentilhomme, lequel avoit long-tems demeuré marié avec une très-vertueuſe demoiſelle, ſans avoir des enfans. Entre pluſieurs domeſtiques qui le ſervoient, étoient un maître d'hôtel & une gouvernante, par les mains deſquels paſſoit tout le revenu de la maiſon. Ces deux perſonnages, qui faiſoient comme font la plupart des valets & ſervantes (c'eſt-à-dire l'amour) ſe promirent mariage, & tirerent ſi bien chacun de ſon côté, que le bon vieux gentilhomme & ſa femme moururent fort incommodés, & les deux domeſtiques vécurent fort riches & mariés. Quelques années après il arriva une ſi mauvaiſe affaire à ce maître-d'hôtel, qu'il fut obligé de s'enfuir, & pour être en aſſurance, d'entrer dans une compagnie de cavalerie, &

& de laiſſer ſa femme ſeule & ſans enfans, laquelle ayant attendu environ deux ans, ſans avoir aucunes de ſes nouvelles, elle fit courir le bruit de ſa mort, & en porta le deuil. Quand il fut un peu paſſé, elle fut recherchée en mariage de pluſieurs perſonnes, entre leſquelles ſe préſenta un riche marchand, lequel l'épouſa; & au bout de l'année elle accoucha d'une fille, laquelle pouvoit avoir quatre ans, quand le premier mari de ſa mere arriva à la maiſon. De vous dire quels furent les plus étonnés des deux maris, ou de la femme, c'eſt ce que l'on ne peut ſavoir: mais comme la mauvaiſe affaire du premier ſubſiſtoit toujours, ce qui l'obligeoit à ſe tenir caché, & d'ailleurs voyant une fille de l'autre mari, il ſe contenta de quelque ſomme d'argent qu'on lui donna, & céda librement ſa femme au ſecond mari, ſans lui donner aucun trouble. Il eſt vrai qu'il venoit de tems en tems, & toujours fort ſecrétement, querir de quoi ſubſiſter, ce qu'on ne lui refuſoit point. Cependant la fille (que l'on appelloit Marguerite) ſe faiſoit grande, & avoit plus de bonne

grace que de beauté, & de l'eſprit aſſez pour une perſonne de ſa condition. Mais comme vous ſavez que le bien eſt depuis long-tems ce que l'on conſidere le plus en fait de mariage, elle ne manquoit pas de galans, entre leſquels étoit le fils d'un riche marchand, qui ne vivoit pas comme tel, mais en demi-gentilhomme; car il fréquentoit les plus honorables compagnies, où il ne manquoit pas de trouver ſa Marguerite, qui y étoit reçue à cauſe de ſa richeſſe. Ce jeune homme (que l'on appelloit le ſieur de Saint-Germain) avoit bonne mine, & tant de cœur, qu'il étoit ſouvent employé en des duels, qui en ce tems-là étoient fort fréquens. Il danſoit de fort bonne grace, & jouoit dans les grandes compagnies, & étoit toujours bien vêtu. Dans tant de rencontres qu'il eut avec cette fille, il ne manqua pas à lui offrir ſes ſervices, & à lui témoigner ſa paſſion, & le deſir qu'il avoit de la rechercher en mariage, à quoi elle ne répugna point, & même lui permit de la voir chez elle, ce qu'il fit avec l'agrément de ſon pere & de ſa mere, qui favoriſoient

ſa recherche de tout leur pouvoir ; mais au tems qu'il ſe diſpoſoit pour la leur demander en mariage, il ne le voulut pas faire ſans ſon conſentement, croyant qu'elle n'y apporteroit aucun obſtacle ; mais il fut fort étonné quand elle le rebuta ſi furieuſement de parole & d'action, qu'il s'en alla le plus confus homme du monde. Il laiſſa paſſer quelques jours ſans la voir, croyant de pouvoir étouffer cette paſſion ; mais elle avoit pris de trop profondes racines, ce qui l'obligea à retourner la voir. Il ne fut pas plutôt entré dans la maiſon, qu'elle en ſortit, & alla ſe mettre en une compagnie de filles du voiſinage, où il la ſuivit, après avoir fait ſes plaintes au pere & à la mere, du mauvais traitement que lui faiſoit leur fille, ſans lui en avoir donné aucun ſujet, de quoi ils témoignerent être marris, & lui promirent de la rendre plus ſociable : mais comme elle étoit fille unique, ils n'oſerent lui contredire, ni la preſſer ſur cette matiere-là, ſe contentans de lui remontrer doucement le tort qu'elle avoit de traiter ce jeune homme avec tant de rigueur, après avoir témoigné de l'ai-

mer : à tout cela elle ne leur répondoit rien, & continuoit dans ſa mauvaiſe humeur ; car quand il vouloit approcher d'elle, elle changeoit de place, & il la ſuivoit, mais elle le fuyoit toujours ; en ſorte qu'un jour il fut obligé pour l'arrêter, de la prendre par la manche de ſon corps de juppe, dont elle cria, lui diſant qu'il avoit froiſſé ſes bouts de manche, & que s'il y retournoit, qu'elle lui donneroit un ſoufflet, & qu'il feroit beaucoup mieux de la laiſſer. Enfin, plus il s'empreſſoit pour l'accoſter, plus elle faiſoit de diligence pour le fuir ; & quand on alloit à la promenade, elle aimoit mieux aller ſeule que de lui donner la main. Si elle étoit dans un bal, & qu'il la voulût prendre pour la faire danſer, elle lui faiſoit affront, diſant qu'elle ſe trouvoit mal, & à même tems elle danſoit avec un autre. Elle en vint juſques à lui ſuſciter des querelles ; & elle fut cauſe que par quatre fois il ſe porta ſur le pré, d'où il ſortit toujours glorieuſement ; ce qui la faiſoit enrager, au moins en apparence. Tous ces mauvais traitemens n'étoient que jeter de l'huile ſur la braiſe ;

car il en étoit toujours plus transporté, & ne relâchoit point du tout de ses visites. Un jour il crut que sa persévérance l'avoit un peu adoucie ; car elle se laissa approcher de lui, & écouta attentivement les plaintes qu'il lui fit de son injuste procédé, en telles ou semblables paroles : Pourquoi fuyez-vous celui qui ne sauroit vivre sans vous ? Si je n'ai pas assez de mérite pour être souffert de vous, au moins considérez l'excès de mon amour, & la patience que j'ai à endurer toutes les indignités dont vous usez envers moi, qui ne respire qu'à vous faire paroître à quel point je suis à vous : eh bien, lui répondit-elle, vous ne me le sauriez mieux persuader qu'en vous éloignant de moi ; & parce que vous ne le pourriez pas faire si vous demeuriez en cette ville, s'il est vrai, comme vous dites, que j'aie quelque pouvoir sur vous, je vous ordonne de prendre parti dans les troupes qu'on leve : quand vous aurez fait quelques campagnes, peut-être me trouverez-vous plus flexible à vos desirs. Ce peu d'espérance que je vous donne vous y doit obliger, sinon perdez-la tout-à-fait. Alors

elle tira une bague de ſon doigt, la lui préſenta, en lui diſant, gardez cette bague qui vous fera ſouvenir de moi, & je vous défends de me venir dire adieu; en un mot ne me voyez plus. Elle ſouffrit qu'il la ſaluât d'un baiſer, & le laiſſa, paſſant dans une autre chambre dont elle ferma la porte. Ce miſérable amant prit congé du pere & de la mere, qui ne purent contenir leurs larmes, & qui l'aſſurerent de lui être toujours favorables pour ce qu'il ſouhaitoit. Le lendemain il ſe mit dans une compagnie de cavalerie, qu'on levoit pour le ſiege de la Rochelle. Comme elle lui avoit défendu de la plus voir, il n'oſa pas l'entreprendre : mais la nuit devant le jour de ſon départ, il lui donna des ſérénades, à la fin deſquelles il chanta cette complainte, qu'il accorda aux triſtes & doux accens de ſon luth, en cette ſorte.

Iris, maîtreſſe inexorable,
Sans amour, & ſans amitié,
Hélas ! n'aurois-tu point pitié
D'un ſi fidele Amant que tu rends miſérable ?
Seras-tu toujours inflexible?
Ton cœur ſera-t-il de rocher ?
Ne le pourrai-je point toucher ?
Ne ſera-t-il jamais à mon amour ſenſible ?

Je t'obéis, fille cruelle !
Je te dis le dernier adieu ;
Jamais dedans ce triſte lieu
Tu ne verras de moi que mon cœur trop fidele :
Lorſque mon corps ſera ſans ame,
Quelque mien ami l'ouvrira,
Et mon cœur il en ſortira
Pour t'en faire un préſent, où tu verras ma flamme.

Cette capricieuſe fille s'étoit levée, & avoit ouvert le volet d'une fenêtre, n'ayant laiſſé que la vitre, au travers de laquelle elle ſe fit ouïr, faiſant un ſi grand éclat de rire, que cela acheva de déſeſpérer le pauvre Saint-Germain, lequel voulut dire quelque choſe ; mais elle referma le volet, en diſant tout haut, tenez votre promeſſe pour votre profit, ce qui l'obligea à ſe retirer. Il partit quelques jours après avec la compagnie qui ſe rendit au camp de la Rochelle, là où comme vous avez pu ſavoir, le ſiege fut fort opiniâtré, le roi à l'attaquer, & les aſſiégés à ſe défendre : mais enfin il fallut ſe rendre à la diſcrétion d'un monarque, auquel les vents & les élémens rendoient obéiſſance. Après que la ville fut rendue, on licencia plu-

ſieurs troupes, du nombre deſquelles fut la compagnie où étoit Saint-Germain, lequel s'en retourna à Vitray, où il ne fut pas plutôt, qu'il alla voir ſa rigoureuſe Marguerite, laquelle ſouffrit d'en être ſaluée: mais ce nefut que pour lui dire que ſon retour étoit bien prompt, & qu'elle n'étoit pas encore diſpoſée à le ſouffrir, & qu'elle le prioit de ne la point voir. Il lui répondit ces triſtes paroles: Il faut avouer que vous êtes une dangereuſe perſonne, & que vous ne deſirez que la mort du plus fidele amant qui ſoit au monde; car vous m'avez par quatre fois procuré des moyens d'éprouver ſa rigueur, quoique glorieuſement, mais qui eût pourtant été pour moi très-funeſte. Je la ſuis allé chercher là où des plus malheureux que moi l'ont fatalement trouvée, ſans que je l'aie jamais pu rencontrer: mais puiſque vous la deſirez avec tant d'ardeur, je la chercherai en tant de lieux, qu'à la fin elle ſera obligée de me ſatisfaire pour vous contenter: mais peut-être ne pourrez-vous pas vous empêcher de vous repentir de me l'avoir cauſée; car elle ſera d'un genre ſi étrange, que vous

en ſerez touchée de pitié. Adieu donc, la plus cruelle qui ſoit dans l'Univers. Il ſe leva & la vouloit laiſſer, quand elle l'arrêta pour lui dire qu'elle ne ſouhaitoit du tout point ſa mort, & que ſi elle lui avoit procuré des combats, ce n'avoit été que pour avoir des preuves certaines de ſa valeur, & afin qu'il fût plus digne de la poſſéder : mais qu'elle n'étoit pas encore en état de ſouffrir ſa recherche, que peut-être le tems la pourroit adoucir, & elle le laiſſa ſans lui en dire davantage. Ce peu d'eſpérance l'obligea à uſer d'un moyen qui penſa tout gâter, qui fut de lui donner de la jalouſie. Il raiſonnoit en lui-même, que puiſqu'elle avoit encore quelque bonne volonté pour lui, elle ne manqueroit pas d'en prendre s'il lui en donnoit le ſujet. Il avoit un camarade qui avoit une maîtreſſe, dont il étoit autant chéri que lui étoit maltraité de la ſienne. Il le pria de ſouffrir qu'il accoſtât cette bonne maîtreſſe, & que lui pratiquât la ſienne, pour voir quelle mine elle tiendroit. Son camarade ne voulut pas lui accorder, ſans en avoir averti ſa maîtreſſe,

laquelle y consentit. La premiere conversation qu'ils eurent ensemble, (car ces deux filles n'étoient guere l'une sans l'autre), ces deux amans firent échange, car Saint-Germain approcha de la maîtresse de son camarade, lequel accosta cette fiere Marguerite, laquelle le souffrit fort agréablement. Mais quand elle vit que les autres rioient, elle s'imagina que ce changement étoit concerté, de quoi elle entra en de si furieux transports, qu'elle dit tout ce qu'une amante irritée peut dire en cas pareil.

Elle fut outrée à tel point, qu'elle laissa la compagnie en versant beaucoup de larmes. Ce qui fit que cette obligeante maîtresse alla auprès d'elle, & lui remontra le tort qu'elle avoit d'en user de la sorte; qu'elle ne pouvoit espérer plus de bonheur que la recherche d'un si honnête homme, & si passionné pour elle, & que sa politique étoit tout-à-fait extraordinaire & inusitée entre deux amans; qu'elle pouvoit bien voir de quelle maniere elle en usoit avec le sien, qu'elle appréhendoit si fort de le désobliger, qu'elle ne lui avoit ja-

mais donné aucun ſujet de ſe rebuter. Tout cela ne fit aucun effet ſur l'eſprit de cette bizarre Marguerite ; ce qui jeta le malheureux Saint-Germain dans un ſi furieux déſeſpoir, qu'il ne chercha depuis que des occaſions de faire paroître à cette cruelle la violence de ſon amour par quelque ſiniſtre mort, comme il la penſa trouver ; car un ſoir que lui & ſept de ſes camarades ſortoient d'un cabaret, ayant tous l'épée au côté, ils firent rencontre de quatre gentilshommes, dont il y en avoit un qui étoit capitaine de cavalerie, leſquels leur voulurent diſputer le haut du pavé dans une rue étroite où ils paſſoient ; mais ils furent contraints de céder, en diſant que le nombre ſeroit bientôt égal, & du même pas allerent prendre quatre ou cinq autres gentilshommes, leſquels ſe mirent à chercher ceux qui les avoient fait quitter le haut du pavé, & qu'ils rencontrerent dans la grande rue : comme Saint-Germain s'étoit le plus avancé dans la diſpute, il avoit été remarqué par ce capitaine, à ſon chapeau bordé d'argent qui brilloit dans l'obſcurité ; auſſi dès qu'il

l'eut remarqué, il s'adreſſa à lui en lui donnant un coup de coutelas ſur la tête, qui lui coupa ſon chapeau & une partie du crâne. Ils crurent qu'il étoit mort, & qu'ils étoient aſſez vengés, ce qui les fit retirer, & les compagnons de Saint-Germain ſongerent moins à aller après ces braves qu'à le relever. Il étoit ſans pouls & ſans mouvement, ce qui les obligea à l'emporter à ſa maiſon, où il fut viſité par les chirurgiens qui lui trouverent encore de vie; ils le panſerent, remirent le crâne, & mirent le premier appareil. La premiere diſpute avoit cauſé de la rumeur dans le voiſinage: mais ce coup fatal y en apporta bien davantage. Tous les voiſins ſe leverent, & chacun en parloit diverſement, mais tous concluoient que Saint-Germain étoit mort. Le bruit en alla juſques à la maiſon de cette cruelle Marguerite, laquelle ſe leva auſſi-tôt du lit, & s'en alla en déshabillé chez ſon galant, qu'elle trouva en l'état où je viens de vous le repréſenter. Quand elle vit la mort peinte ſur ſon viſage, elle tomba évanouie, en telle ſorte que l'on eut peine à la faire revenir.

venir. Quand elle fut remiſe, tous ceux du voiſinage l'accuſerent de ce déſaſtre, & lui repréſenterent que ſi elle l'eût ſouffert auprès d'elle, elle auroit évité cet accident. Alors elle ſe mit à arracher ſes cheveux, & à faire des actions d'une perſonne touchée de douleur. Enſuite elle le ſervit avec une telle aſſiduité tout le tems qu'il fut hors de connoiſſance, qu'elle ne ſe dépouilla ni coucha pendant ce tems-là, & ne permit pas à ſes propres ſœurs de lui rendre aucun ſervice. Quand il commença à connoître, l'on jugea que ſa préſence lui ſeroit plus préjudiciable qu'utile, pour les raiſons que vous pouvez entendre. Enfin il guérit, & quand il fut en parfaite convaleſcence, on le maria avec ſa Marguerite, au grand contentement des parens, & beaucoup plus des mariés. Après que Léandre eut fini ſon hiſtoire, ils retournerent à la ville, où étant ils ſouperent; & après avoir un peu veillé, l'on coucha les épouſés. Ces mariages avoient été faits à petit bruit, ce qui fut cauſe qu'elles n'eurent point de viſites ce jour-là, ni le lendemain; mais deux jours après ils en

Voilà qui eſt magnifique, dit la Rancune, mais vous n'aurez pas la ſatisfaction de la voir deſſus votre ſépulture ; car l'on dit que les morts ne voient ni n'entendent rien. Ah ! dit Ragotin, que vous êtes en partie cauſe de mon déſaſtre ! car vous me donniez toujours de grandes eſpérances de fléchir cette belle, & vous ſaviez bien tout le ſecret. Alors la Rancune lui jura ſérieuſement qu'il n'en ſavoit rien poſitivement, mais qu'il s'en doutoit, comme il lui avoit dit, quand il lui conſeilloit d'étouffer cette paſſion, lui remontrant que c'étoit la plus fiere fille du monde, & il ſemble (ajouta-t-il) que la profeſſion qu'elle fait, doive licencier les femmes & les filles de cet orgueil, qui eſt ordinaire à celles d'autre condition ; mais il faut avouer qu'en toutes les caravanes de comédiens l'on n'en trouvera point une ſi retenue, & qui ait tant de vertu, & elle a mis Angélique à ce pli là ; car de ſon naturel elle a une autre pente, & ſon enjouement le témoigne aſſez. Mais enfin il faut que je vous découvre une choſe que je vous ai tenue cachée juſqu'à préſent ; c'eſt que

j'étois auſſi amoureux d'elle que vous, & je ne ſais qui ſeroit l'homme, qui après l'avoir pratiquée comme j'ai fait, s'en ſeroit pu empêcher : mais comme je me vois hors d'eſpérance auſſi-bien que vous, je ſuis réſolu de quitter la troupe, d'autant qu'on y a reçu le frere de la Caverne. C'eſt un homme qui ne ſauroit faire d'autres perſonnages que ceux que je repréſente, & ainſi l'on me congédiera ſans doute, mais je ne veux pas attendre cela : je les veux prévenir & m'en aller à Rennes trouver la troupe qui y eſt, où je ſerai aſſurément reçu, puiſqu'il y manque un acteur. Alors Ragotin lui dit, puiſque vous étiez frappé d'un même trait, vous n'aviez garde de parler pour moi à l'Etoile; mais la Rancune jura comme un démon, qu'il étoit homme d'honneur, & qu'il n'avoit pas laiſſé de lui en faire des ouvertures, mais comme il lui avoit déja dit, elle n'avoit jamais voulu écouter. Hé bien, dit Ragotin, vous avez réſolu de quitter la troupe, & moi auſſi; mais je veux bien faire un plus grand abandonnement, car je veux quitter tout-à-fait le

monde. La Rancune ne fit point de réflexion ſur ſon épitaphe qu'il lui avoit baillé: il crut ſeulement qu'il avoit fait réſolution d'entrer dans un couvent, ce qui fut cauſe qu'il ne prit pas garde à lui, ni n'en avertir perſonne, que le poëte auquel il en bailla une copie. Quand Ragotin fut ſeul, il ſongea au moyen qu'il pourroit tenir pour ſortir du monde. Il prit un piſtolet qu'il chargea, & y mit deux balles pour s'en donner dans la tête; mais il jugea que cela feroit trop de bruit. Enſuite il mit la pointe de ſon épée contre ſa poitrine, dont la piquure lui fit mal, ce qui l'empêcha de l'enfoncer. Enfin il deſcendit à l'écurie, cependant que les valets déjeûnoient. Il prit des cordes qui étoient attachées au bât d'un cheval de voiture, & en accommoda une au ratelier & la mit autour de ſon col; mais quand il voulut ſe laiſſer aller, il n'en eut pas le courage, & attendit que quelqu'un entrât. Il arriva un cavalier étranger, & alors il ſe laiſſa aller tenant toujours un pied ſur le bord de la crêche; pourtant s'il y fut demeuré longtems, il ſe ſeroit enfin étranglé. Le valet

de table qui étoit deſcendu pour prendre le cheval du cavalier, voyant Ragotin ainſi pendu, le crut mort, & cria ſi fort, que tous ceux du logis deſcendirent. On lui ôta la corde du col & on le fit revenir, ce qui fut aſſez facile. On lui demanda quel ſujet il avoit de prendre une ſi étrange réſolution? mais il ne le voulut pas dire. Alors la Rancune tira à part mademoiſelle de l'Etoile (que je pourrois appeller mademoiſelle du Deſtin; mais étant ſi près de la fin de ce roman, je ne ſuis point d'avis de lui changer de nom) à laquelle il découvrit tout le myſtere, de quoi elle fut fort étonnée; mais elle le fut bien davantage quand ce méchant homme fut aſſez téméraire pour lui dire qu'il étoit aux mêmes termes, mais qu'il ne prenoit pas une ſi ſanglante réſolution, ſe contentant de demander ſon congé. A tout cela, elle ne répondit pas une parole & le laiſſa: quelque peu de tems après, Ragotin déclara à la troupe le deſſein qu'il avoit d'accompagner le lendemain monſieur de Verville, & de ſe retirer au Mans. Cette circonſtance fit que tous y conſentirent, ce

qu'ils n'euſſent pas fait s'il eût voulu s'en aller ſeul, attendu ce qui étoit arrivé. Ils partirent le lendemain de bon matin, après que monſieur de Verville eut fait mille proteſtations de continuation d'amitié aux comédiens & comédiennes, & principalement au Deſtin qu'il embraſſa, lui témoignant la joie qu'il avoit de voir l'accompliſſement de ſes deſirs. Ragotin fit un grand diſcours en forme de compliment, mais ſi confus, que je ne le mets point ici. Quand ils furent au point de partir, Verville demanda ſi les chevaux avoient bu? Le valet d'étable répondit qu'il étoit trop matin, & qu'ils les pourroient faire boire en paſſant la riviere. Ils monterent à cheval après avoir pris congé de monſieur de la Garouſſiere, lequel s'étoit auſſi diſpoſé à partir, & qui fut civilement remercié par les nouveaux mariés, de la peine qu'il s'étoit donnée de venir de ſi loin pour honorer leurs noces de ſa préſence. Après cent proteſtations de ſervices réciproques, il monta à cheval, & la Rancune le ſuivit, lequel, nonobſtant ſon inſenſibilité, ne put pas empêcher le cours de ſes larmes,

qui attirerent celles du Deſtin, ſe reſſouvenant (nonobſtant le naturel farouche de la Rancune) des ſervices qu'il lui avoit rendus, & principalement à Paris ſur le Pont-Neuf, lorſqu'il y fut attaqué & volé par la Rappiniere. Quand Verville & Ragotin eurent paſſé les ponts, ils deſcendirent à la riviere pour faire boire leurs chevaux. Ragotin s'avança par un endroit où il y avoit une rive taillée, où ſon cheval broncha ſi rudement, que le petit bout d'homme perdit les étriers & ſauta pardeſſus la tête du cheval, dans la riviere qui étoit fort profonde en cet endroit-là. Il ne ſavoit pas nager, & quand il l'auroit ſu, l'embarras de ſa carabine, de ſon épée & de ſon manteau, l'auroient fait demeurer au fond comme il fit. Un des valets de Verville étoit allé prendre le cheval de Ragotin, qui étoit ſorti de l'eau, & un autre ſe dépouilla promptement, & ſe jetta dans la riviere au lieu où il étoit tombé, mais il le trouva mort. L'on appella du monde, & on le ſortit. Cependant Verville envoya avertir les comé-

diens de ce malheur, & à même tems ſon cheval. Tous y accoururent, & après avoir plaint ſon ſort, ils le firent enterrer dans le cimetiere d'une chapelle de ſainte Catherine, qui n'eſt guere éloignée de la riviere. Cet événement funeſte vérifie bien le proverbe commun, qui à pendre n'a noyer. Ragotin n'avoit pas le premier, puiſqu'il ne put s'étrangler : mais il avoit le ſecond, puiſqu'il fut effectivement noyé. Ainſi finit ce petit bout d'avocat comique, dont les aventures, diſgraces, accidens & la funeſte mort ſeront dans la mémoire des habitans du Mans, d'Alençon, auſſi-bien que les faits héroïques de ceux qui compoſoient cette illuſtre tronpe. Roquebrune voyant le corps mort de Ragotin, dit qu'il falloit changer deux vers à ſon épitaphe, dont la Rancune lui avoit baillé une copie, comme je vous ai déja dit, & qu'il falloit la mettre comme il s'enſuit.

Cy gît le pauvre Ragotin,
Lequel fut amoureux d'une très-belle Etoile,
Que lui enleva le Deſtin,
Ce qui lui fit faire promptement voile.

En l'autre monde, ſans bateau,
Pourtant il y alla par eau.
Pour elle il fit la comédie,
Qu'il acheve aujourd'hui, par la fin de ſa vie.

Les comédiens & comédiennes s'en retournerent à leur logis, & continuerent leur exercice avec l'admiration ordinaire.

SUITE

SUITE
DU ROMAN
COMIQUE.

SUITE
DU ROMAN
COMIQUE.

A LONDRES.

M. DCC. LXXXV.

SUITE
DU ROMAN
COMIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'on n'aura point de plaiſir à lire, ſi on n'a lu les Volumes précédens.

LA troupe comique, & l'opérateur & ſa femme avoient dîné de fort bon appétit, aux dépens de l'avocat Manceau, qui s'étoit endormi ſur ſa chaiſe, & ils ſe préparoient tous à ſortir, lorſque le bélier ayant interrompu le ſommeil de Ragotin de la maniere que vous l'avez vu, fit rire toute la compagnie; ce qui obligea le petit homme, qui de ſon naturel étoit fort colere, à ſortir de la chambre en grondant contre tout le monde; il ſeroit même ſorti de l'hôtellerie, ſi l'hôte ne l'eût arrêté pour compter;

il lui préſenta d'abord un mémoire que ſa femme & lui avoient fait avec beaucoup de ſoin (car on ne faiſoit pas tous les jours chez eux des écots de cette force) & il eut bien de la peine à lui faire entendre qu'il falloit payer le repas qu'il venoit de donner à l'ingrate compagnie, qui s'étoit moquée de lui. Après quelques conteſtations, il prit enfin le mémoire & ayant jetté les yeux deſſus, il fut ſi effrayé de trouver tout du premier article dix-huit livres pour le vin, qu'il s'écria pluſieurs fois, comment dix-huit livres pour le vin, & il n'y en a pas un de nous qui ſoit ivre ! Il fut long-tems à faire des exclamations, diſant qu'il ſe moquoit de lui, & qu'il n'étoit pas poſſible qu'on eût bu tant de vin. On appella les deux ſervantes de l'hôtellerie ; & après que l'hôte les eut exactement interrogées, il trouva qu'il avoit oublié de compter une pinte de vin que Ferdinando-Ferdinandi & la Rancune avoient bue à la cuiſine pour le goûter, & il remercia Ragotin de l'en avoir fait reſſouvenir : ce remercîment qu'il lui fit d'un ton moqueur, irrita le petit homme plus qu'on ne ſauroit

s'imaginer ; il se fâcha contre l'hôte, il lui reprocha que sa mesure étoit trop petite, que son vin étoit trop cher, & enfin qu'il n'étoit pas bon : dire à un hôte que son vin n'est pas bon, & reprocher à un auteur que son livre ne vaut rien, est à peu près la même chose. L'hôte ne pouvant supporter une injure si sensible, s'emporta à son tour contre le petit homme, & fit l'éloge de son vin, en jurant que ceux qui ne le trouvoit pas bon ne s'y connoissoient pas, & que deux gentilshommes de Bretagne qui revenoient de Paris avec le messager de Laval, l'avoient quitté au Mans, & y étoient demeurés cinq jours, exprès pour boire de son vin. Ragotin qui ne faisoit pas grand cas de ces raisons, répliqua que les Bretons étoient de plaisans ivrognes pour se connoître en vin. L'hôte, qui étoit de Vannes, offensé d'une injure si outrageante à sa nation, traita Ragotin de petit magot. Il n'eut pas si-tôt lâché la parole, qu'il reçut un soufflet ; sa femme qui étoit présente, se prit aux cheveux du téméraire Ragotin ; les servantes se jetterent sur lui, & l'hôte courut à une vieille

hallebarde qui étoit ſur ſa cheminée ; mais la pouſſiere qui étoit deſſus, & qui lui tomba ſur les yeux, l'aveugla tellement, qu'il demeura hors de combat. Il ne laiſſa pas d'animer toujours ſa femme & ſes ſervantes contre Ragotin, jurant que ce n'étoit pas de la maniere qu'il falloit payer un honnête homme après qu'on avoit mangé ſon bien. Ragotin cependant s'aidoit de ſes pieds & de ſes mains pour ſe délivrer de trois furies ; mais comme il étoit ſaiſi par les cheveux, je crois qu'il auroit ſuccombé, s'il ne ſe fût aviſé de s'aider de ſes dents, & de mordre un des tetons, ou pour parler plus juſte, une des tetaſſes de l'hôteſſe, qui fit un ſi grand cri, que les comédiens & l'opérateur y accoururent : ils trouverent le petit homme que trois grandes femmes avoient peine à retenir, & ne ſachant pas ce qui donnoit occaſion à ce déſordre, ils ſéparerent les combattans (ce ne fut pas ſans eſſuyer bien des égratignures & des coups de pied) : ils n'eurent pas moins de peine à obliger les femmes à ſe taire, qu'à apaiſer l'irrité petit homme. L'hôte leur dit que la colere de Ragotin venoit

de ce qu'il falloit payer : ouï, & je ne payerai point, répliqua le petit homme en grinçant les dents. Le deſtin voyant que le paiement faiſoit la querelle, tira de l'argent de ſa poche & voulut payer. Ragotin s'en offenſa, & lui dit qu'il ne devoit pas l'inſulter de la ſorte, qu'on n'en uſoit pas ainſi parmi les gens d'honneur, & qu'enfin il ne l'avoit pas prié à dîner pour le faire payer ; leurs conteſtations durerent encore quelque tems : le petit homme ne voulant point payer, ni ſouffrir que les autres payaſſent, juſqu'à ce que les comédiennes étant deſcendues, Ragotin craignant de paroître trop intéreſſé en préſence de mademoiſelle de l'Etoile, paya, & ils ſortirent.

CHAPITRE II.

L'Opérateur perſuade à Ragotin qu'il a des ſecrets merveilleux.

LE Deſtin, Léandre & la Rancune accompagnerent les dames, & Ragotin s'amuſa à raiſonner avec l'opérateur ſur la vertu d'une emplâtre qu'il lui offrit de lui mettre ſur les meurtriſſures que les coups de cornes du bélier lui avoient faites; & l'ayant mené dans ſa maiſon ſur ce prétexte, Ragotin prévenu que Ferdinanando étoit un fameux magicien, oublia & ſa douleur & ſa colere pour le prier de ne différer plus à le faire aimer de mademoiſelle de l'Etoile, puiſque la Rancune l'avoit aſſuré que cela lui ſeroit facile toutes les fois qu'il voudroit ſe ſervir de ſon art. L'opérateur qui avoit l'ame attendrie par le bon repas que Ragotin venoit de lui donner, lui promit plus qu'il ne lui demandoit; il lui tint enſuite tous les diſcours qu'un charlatan fort expérimenté peut

tenir à un ſot qu'il voit prévenu de l'excellence de ſon art ; & pour lui mieux impoſer, il exigea de lui par pluſieurs ſermens, qu'il ne déclareroit jamais les horribles ſecrets qu'il alloit lui révéler, ne voulant pas, diſoit-il, que le public eût connoiſſance de ſon ſavoir, de peur qu'il ne fût accablé de mille curieux importuns, qui viendroient de toutes parts implorer ſon ſecours, ce qui lui attireroit ſans doute de méchantes affaires. Le crédule petit homme écoutoit cependant avec une grande attention les raiſonnemens de ce grand fourbe, qui s'appercevant de ſa crédulité, lui apprit que ſa réputation étoit ſi grande, & ſon ſavoir ſi connu par toute l'Italie, que les plus grands princes recherchoient ſon amitié, étant aſſurés de réuſſir par ſon ſecours dans les entrepriſes les plus difficiles. Il lui perſuada que paſſant un jour à Luques, dans le tems qu'on faiſoit l'élection des magiſtrats ou gouverneurs de la république, il avoit par ſon art fait tomber le choix ſur un des moindres citoyens, qui lui avoit donné une groſſe ſomme d'argent : il ajouta encore qu'un

bayle ou réſident de Veniſe auroit été empalé à Conſtantinople, lorſqu'il fut ſurpris avec la ſultane Mamelec, ſi par bonheur il n'eût eu ſur lui d'un baume qu'il lui avoit donné pour ſe rendre inviſible, en s'en frottant les extrémités, & dont il s'étoit ſervi fort à propos pour ſe dérober à la vigilance des eunuques, & à la cruauté des Janiſſaires. Il n'en falloit pas tant pour perſuader Ragotin, qui croyoit déja devenir le premier magiſtrat du pays du Maine, par le ſecours d'un homme qui faiſoit tant de merveilles : mais comme ſon amour le preſſoit plus que ſon ambition, il pria de nouveau le ſeigneur Ferdinando de lui procurer les bonnes graces de mademoiſelle de l'Etoile, puiſque cela lui étoit ſi facile. Je vous avoue que cela m'eſt fort aiſé, reprit l'opérateur ; mais encore une fois, renouvellez les ſermens que vous m'avez faits de me garder le ſecret ; car afin que vous le ſachiez, une pareille complaiſance eſt cauſe que je ſuis réduit à paſſer ma vie dans la condition obſcure où vous me voyez : vous n'en ſerez pas plus ſurpris, continua-t-il, quand

vous

vous ſerez informé qu'un grand prince d'Italie aimoit paſſionnément la fille d'un noble Vénitien : les difficultés qu'il trouva à la rendre ſenſible à ſa paſſion, l'obligerent à s'adreſſer à moi ; l'amitié que j'ai pour ma patrie m'empêcha de lui donner mes ſecours pour ſéduire une fille de condition, juſqu'à ce que le prince tranſporté d'amour me promît de l'épouſer. Après cet engagement, je ne différai ſon bonheur qu'autant de tems qu'il en falloit pour prendre les meſures néceſſaires pour faire ce mariage dans les formes. Néanmoins comme les états du pere de ce prince étoient un peu éloignés, & que je vis qu'il en agiſſoit de bonne foi, je me laiſſai aller à ces fauſſes apparences de ſincérité, & je le mis en poſſeſſion de cette belle Vénitienne, ſans attendre la réponſe de ſon pere. Après que le prince eut ſatisfait ſon amour, il ne voulut plus entendre parler de mariage ; & les parens de la fille ayant ſu que je m'en étois mêlé, tournerent leur reſſentiment contre moi, & obtinrent un ordre du ſénat pour me faire arrêter : je me dérobai à leurs pourſuites, & me

retirai à Milan : mais ayant appris que le ſénat avoit envoyé des ordres aux réſidens que la république tient auprès de pluſieurs princes d'Italie, de demander permiſſion de m'arrêter, je fus obligé de paſſer en France ; & ne ſachant pas encore ſi je pourrai être en ſûreté, je demeure dans les provinces éloignées de la cour, où je tâche à me cacher à ma propre réputation, & à déguiſer mon ſavoir ſous le nom & les drogues d'un opérateur de campagne : ainſi, monſieur, ne ſoyez pas étonné ſi je prends tant de précautions avec vous. Ragotin qui avoit déja de la vénération pour ce rare perſonnage, l'aſſura qu'il pouvoit être en repos pour tout ce qui le regardoit, le priant inſtamment de ſe ſervir de lui, de ſon bien, & de tout ce qui étoit en ſon pouvoir. Cette converſation fut ſuivie de pluſieurs complimens réciproques, tant bons que mauvais. L'opérateur, qui étoit fort embarraſſé de ſe défaire de l'importun Ragotin, pour aller conſulter ſon oracle la Rancune, s'aviſa de lui dire : Retirez-vous, Monſieur, je vas travailler à votre affaire, & demain il fera jour.

CHAPITRE III.

Ragotin fait préſent d'un mulet à l'Opérateur.

RAGOTIN ſe trouva ſi ſatisfait de toutes les choſes qu'il venoit d'apprendre du ruſé Normand, qu'il ne ſongea plus qu'à ménager l'amitié de ce grand homme, perſuadé qu'il ne trouveroit rien de difficile par ſon moyen : il avoit de l'impatience de revoir la Rancune, pour le remercier de lui avoir procuré la familiarité de ce fameux étranger, lorſqu'il l'apperçut ſe promenant avec un bourgeois, ſous les halles du Mans : il courut à lui auſſi-tôt qu'il le vit paroître, & l'embraſſa à deux ou trois repriſes ſans lui parler. La Rancune, qui de ſon naturel n'étoit pas complaiſant, & qui commençoit à être rebuté de ſe baiſſer pour recevoir un ſi grand nombre de fatigantes embraſſades du petit homme, le pria de lui dire d'où lui venoit cette exceſſive joie ? Ah ! l'admirable homme qu'eſt

le ſeigneur Ferdinando Ferdinandi, s'écria Ragotin ! il m'a appris des choſes, continua-t-il, que je ne voudrois pas ignorer pour la moitié de mon bien ; je lui ai promis le ſecret, & je lui tiendrai parole. Comment ! un homme qui fait ſon ami chef d'une République, & qui a le ſecret de ſe rendre inviſible quand il veut ; car je ne parle pas de la facilité qu'il a de toucher les cœurs, cela eſt trop ordinaire ; cependant c'eſt ce qui a failli à le perdre : croiriez-vous bien qu'un prince lui a manqué de parole ? La Rancune qui aimoit mieux donner audience dans un cabaret que ſous la halle, avertit Ragotin de ne pas parler ſi haut, & ſur ce prétexte le fit entrer dans un cabaret qui n'étoit pas loin de là. Ils demanderent une chambre pour être en particulier : une ſervante leur en ouvrit une, & fut ſuivie, un moment après, d'un garçon qui apportoit du vin : nous ne voulions pas boire, dit la Rancune ; & voyant qu'il reportoit ſon vin, ſans que Ragotin, qui étoit occupé des merveilles de l'opérateur, s'y oppoſât, il cria au garçon : laiſſe, laiſſe-là ce vin ;

j'aime mieux le payer ; auſſi-bien vous avez beaucoup parlé, continua-t-il, & j'ai ouï dire à un vieux comédien, qui avoit étudié en médecine, que rien au monde ne deſſéchoit tant les poumons que de parler long-tems ſans boire; je me ſouviens même encore que j'avois été ſi perſuadé de ſes raiſons, que nous avions obligé tous les acteurs de la troupe à apprendre plus exactement leurs rôles, afin de faire tenir un homme derriere le théâtre avec un pot de vin à la place du ſouffleur. La Rancune n'étoit pas ſi occupé de ce qu'il diſoit, qu'il ne verſât du vin dans les deux verres, dont il en préſenta un à Ragotin, qui ne put ſe défendre de boire, après le docte raiſonnement qu'il venoit d'entendre; ils parlerent enſuite de leur ami commun, & de ſes admirables ſecrets. La Rancune, voulant profiter de la diſpoſition favorable de Ragotin, lui conſeilla de faire un préſent au fameux Ferdinando, pour l'engager davantage dans ſes intérêts. Ragotin ne s'en éloigna pas, & il ne fut plus queſtion que du choix du préſent. La Rancune qui avoit été prié par l'opérateur de lui

chercher un mulet pour porter ſon bagage, ſe ſouvenant que Ragotin en avoit un, lui perſuada, avant que la converſation finît, de le lui envoyer; & lui ayant dit, pour le mieux tromper, qu'il n'étoit pas aſſuré ſi Ferdinando voudroit le prendre; le petit homme, ſe flattant peut-être qu'il n'en voudroit pas, promit d'envoyer ce mulet, & pria même la Rancune de ſe trouver chez l'opérateur, pour lui faire valoir ſon préſent. Ils ſe ſéparerent; & la Rancune étant allé chez Ferdinando, convint avec lui qu'il lui donneroit la moitié de la valeur du mulet: ils conſulterent enſuite ce qu'ils avoient à faire pour continuer à duper le petit homme. La Rancune ſe chargea de parler à l'Etoile, afin qu'elle leur aidât à le tromper, & l'opérateur, qui étoit un maître fourbe, l'aſſura qu'il pouvoit ſe repoſer ſur lui de tout le reſte. Ils commençoient à s'impatienter de ce que le mulet ne venoit point, lorſqu'il arriva un homme, qui à ſon habit paroiſſoit valet d'un meûnier, qui marmota quelques paroles à l'opérateur, de la part de Ragotin: mais il s'en acquitta ſi mal,

que je n'ai pu ſavoir ce qu'il lui dit. La Rancune ſervit d'interprete à l'ambaſſadeur du petit homme, & fit entendre à Ferdinando, que monſieur Ragotin lui faiſoit préſent de ce mulet. Le valet, que Ragotin avoit inſtruit du mérite extraordinaire de ce grand homme, peut-être pour le faire conſentir avec moins de peine au don du mulet, étoit ſi appliqué à conſidérer un magicien en la perſonne de l'opérateur, qu'il répondoit ouï, indifféremment à tout ce que la Rancune diſoit pour lui; & l'opérateur, jugeant qu'il attendoit qu'on lui donnât quelque choſe pour boire, ouvrit une caſſette, & donna une boîte de ſon baume, avec des poudres enveloppées dans des papiers différens, l'aſſurant d'un ton grave, qu'il pouvoit, à l'avenir, être en repos de ſa ſanté, ſans craindre ni peſte, ni fievre, ni colique, ni gale, &c. car il fut une demi-heure à lui nommer les maux que ſon remede guériſſoit. Le valet ſe retira fort ſatisfait; mais la Rancune voulut toucher comptant

ſa part du prix du mulet ; l'opérateur en fit quelques difficultés : il étoit déja nuit, & leurs conteſtations auroient peut-être duré long-tems, ſi elles n'euſſent été interrompues, parce que vous verrez dans le chapitre ſuivant.

CHAPITRE IV.

Le Singe en cornette.

VOUS avez vu dans les précédens chapitres, que le poëte Roquebrune étoit amoureux de l'opératrice Inezilla. La passion extrême qu'elle avoit de se perfectionner dans notre langue, l'obligea à souffrir toutes les impertinences de ce poëte qui l'importunoit également de son savoir, de son amour & de sa qualité; (matieres très-fatigantes pour une personne qui n'y prend point d'intérêt). La déliée Espagnole qui avoit beaucoup d'esprit, & assez d'expérience pour connoître ce qui étoit bon ou mauvais, donnoit toujours des espérances au présomptueux Gascon, pendant qu'elle jugea qu'il lui étoit nécessaire pour apprendre le françois; mais lorsque par sa grande application, ou par le commerce des comédiennes, elle eut fait assez de progrès dans notre langue pour pouvoir se passer d'un maître si in-

commode, soit qu'elle eût naturellement de l'aversion pour lui, ou que Roquebrune, prévenu de son propre mérite, ne lui donnât jamais d'autres marques de sa passion, que des discours, ce qui ne suffit pas pour gagner le cœur des personnes de cette profession, elle ne songea qu'à se défaire de cet amant importun; elle l'avoit inutilement prié plusieurs fois de ne revenir plus dans sa maison, feignant, pour l'y obliger, que son mari en étoit jaloux. Cette défense ne rebuta point Roquebrune; & comme les gens du voisinage de la Garonne tirent vanité de tout, ce Gascon fut ravi d'avoir donné de la jalousie à un homme aussi extraordinaire que Ferdinando-Ferdinandi: il continuoit toujours à voir Inezilla malgré qu'elle en eût; lorsque de concert avec son mari, elle s'avisa de lui faire un tour de son métier pour se délivrer de ses fatigantes assiduités; elle fit donc semblant de s'attendrir aux marques qu'il lui donnoit de sa passion, & le poëte, prenant avantage de ce radoucissement, lui reprocha les mauvais traitemens qu'elle lui avoit faits, la menaçant d'être

cruel à ſon tour ; la fine Eſpagnole, piquée de ſa préſomption, lui avoua avec une confuſion étudiée, que ſon devoir l'avoit long-tems défendue contre ſon amour, qu'elle ne l'avoit prié de ne la plus voir, que parce qu'elle ſe défioit qu'elle ne pourroit pas réſiſter long-tems à un homme qui avoit de ſi grandes qualités ; mais qu'enfin ſon mérite & ſa perſévérance l'avoient entiérement gagnée ; elle ne manqua pas de couvrir ſon viſage de ſon éventail, comme ſi elle eût voulu cacher le déſordre où un aveu ſi libre l'avoit miſe. Le poëte, charmé des douces paroles d'Inezilla, ne pouvant retenir l'enthouſiaſme de ſa poéſie, fit un impromptu à la louange de ſa maîtreſſe ; & après l'avoir aſſurée qu'il l'aimoit de tout ſon cœur, & qu'il ne lui avoit donné cette petite alarme, que pour la punir de ſa longue réſiſtance, il la pria de lui dire en quel lieu, & à quelle heure il pourroit la voir tête à tête, témoignant une grande impatience de lui donner des marques eſſentielles de ſon amour. Inezilla feignant par un air embarraſſé qu'elle affectoit, & par quelque ſou-

pir lâché à propos (ce que les Eſpagnoles, n'en déplaiſe à nos dames, entendent mieux que les femmes des autres nations) qu'il n'étoit plus en ſon pouvoir de lui rien refuſer, lui dit de venir dans ſa chambre à l'entrée de la nuit, qui étoit l'heure que ſon mari iroit ſouper chez un apothicaire du Mans qui l'en avoit prié ; elle l'aſſura même qu'elle ſe mettroit dans ſon lit, ſur le prétexte d'une migraine, & qu'elle l'attendroit avec impatience. Le poëte, tranſporté d'amour & de joie, lui baiſa les mains ; il lui voulut encore baiſer la bouche, mais l'Eſpagnole s'en défendit, l'aſſurant qu'on ne prenoit ces libertés avec les femmes de ſon pays, qu'après qu'on en avoit eu d'autres ; il fallut ſe retirer, & ſe contenter des eſpérances qu'elle lui donnoit. On a déja vu qu'une ſervante More, deux valets & un ſinge compoſoient tout l'équipage de notre opérateur ; il eſt à propos de s'en ſouvenir, parce que ce ſinge, plus malin & plus adroit que celui même qui donna occaſion au proverbe, eſt un des héros plus conſidérables du préſent chapitre. Ce ſinge que l'opérateur avoit

dreſſé

dreſſé avec beaucoup de ſoin, faiſoit toutes les poſtures qu'on vouloit; ſon adreſſe n'empêchoit pas que la canaille qui s'aſſembloit autour de lui, ne l'eût rendu le plus malicieux ſinge qui fût paſſé jamais en Europe; il mordoit ceux qu'il ne connoiſſoit point, & il n'avoit du reſpect que pour les gens de la maiſon. Inezilla lui ayant bien donné à manger le ſoir qu'elle attendoit Roquebrune, le coiffa avec une cornette de point d'Eſpagne, qui lui avançoit ſur le front, & qui lui cachoit preſque le viſage; elle lui mit enſuite une chemiſe, & le coucha dans ſon lit entre deux draps. Il étoit accoutumé à faire tant de différentes poſtures, qu'il n'eut pas de peine à demeurer dans celle-là, qu'il trouva plus commode, après un bon repas, que celles qu'on l'obligeoit à faire tous les jours ſur le théâtre. L'amoureux Roquebrune ayant comparu à l'aſſignation, la ſervante More qui avoit l'ordre de ſa maîtreſſe, alla au-devant de lui & l'éclaira juſques dans le lit où le ſinge en cornette dormoit tranquillement. Le poëte ayant apperçu cette coiffure ſi propre, jugea que ſa

maîtreſſe s'étoit préparée à le recevoir ; & ayant bien doucement ôté ſa perruque, ſes ſouliers, ſes manchettes & ſon rabat, la ſervante, qui ne pouvoit plus s'empêcher de rire, emporta la lumiere, & le poëte ſe jetta ſur le lit, prévenu qu'il étoit avec ſa chere Inezilla. Il voulut auſſi-tôt lui porter la main ſur le viſage ; le ſinge s'étant éveillé, ſe mit à gronder. Roquebrune ſe ſouvenant qu'Inezilla lui avoit dit que les dames Eſpagnoles ne ſouffroient point qu'on leur baiſât le viſage, qu'après avoir eu d'autres familiarités avec elles, s'imagina qu'elle ne le trouvoit pas bon, & ſe mit en devoir de prendre d'autres libertés. Le ſinge en gronda plus fort que la premiere fois ; alors le poëte ſe plaignit de ſes rigueurs, & après lui avoir exagéré la violence de ſa paſſion, il récita des vers qu'il ſavoit par cœur, & il voulut lui perſuader qu'il les avoit faits ſur le champ. Le ſinge, plus malin que tous les autres, comme je vous l'ai déja dépeint, qui reconnut que cette voix n'étoit pas du logis, mordit rudement Roquebrune à l'oreille, qu'il trouva découverte,

parce qu'il avoit ôté ſa perruque de peur de la gâter : cette ſanglante careſſe le ſurprit ; mais, bien loin de le déſabuſer, il crut qu'Inezilla ſe moquoit de lui, ce qui le mit ſi fort en colere, qu'il ſe réſolut de n'en avoir pas le démenti, & l'ayant embraſſé avec violence, le ſinge, ſe ſentant preſſé, lui donna quelques coups de dents, que Roquebrune ne ſentit pas d'abord, parce que la cornette l'empêchoit ; mais la coiffure s'étant défaite, le ſinge ſe débarraſſa bientôt de ſa chemiſe, & ayant ſauté ſur le pauvre poëte, il commença le plus ſanglant combat que le nourriſſon du Parnaſſe eût jamais eſſuyé : ſes cris attirerent l'opérateur & la Rancune, qui conteſtoient encore ſur le partage du mulet de Ragotin. Liſez le chapitre ſuivant, vous verrez ce qui en arriva.

CHAPITRE V.

Comment le Poëte fut délivré de la fureur du ſinge.

L'OPÉRATEUR & la Rancune étant accourus dans la chambre qui ſervoit de champ de bataille à nos deux combattans, trouverent le poëte qui ne faiſoit plus de réſiſtance, & qui crioit de toute ſa force, demandant de l'eau-bénite, prévenu, comme il l'a dit depuis, qu'Inezilla étoit une ſorciere, & que Belzébuth ſon galant, jaloux de l'aſſignation qu'elle avoit donnée à un autre qu'à lui, le maltraitoit de la ſorte. L'opérateur parla au ſinge d'un ton de maître; mais le magot étoit trop en colere pour lui obéir, ce qui obligea Ferdinando à prendre un fouet dont il le châtioit quelquefois, & à lui en ſangler pluſieurs coups; le ſinge étoit ſi animé, qu'il ne quitta pas priſe au premier ni au ſecond coup de fouet. L'opérateur redoubla plus fort qu'auparavant; mais il

ne le put faire avec tant d'adreſſe, que le pauvre poëte n'en reçût quelques coups au travers des oreilles. Le ſinge, ſe voyant preſſé, lâcha ſon ennemi, & en deux gambades ſauta ſur une fenêtre, & de la fenêtre au grenier : cette agilité contribua beaucoup à confirmer Roquebrune dans la penſée qu'il avoit déja, qu'il venoit de combattre contre un diable, ou pour mieux dire, qu'il venoit d'être battu par un diable ; car dès le commencement du combat, la peur l'avoit rendu perclus de tous ſes membres ; ſon viſage égratigné, ſa tête ſanglante, & ſes habits déchirés, défiguroient tellement le malheureux poëte, que la Rancune ne l'auroit point connu, ſi l'opérateur, qui étoit d'intelligence avec ſa femme, ne l'eût nommé par ſon nom : alors la Rancune cachant la maligne joie que ce tragique ſpectacle lui donnoit : Ah ! cher ami ! s'écria-t-il, eſt-ce bien vous, ou le démon qui vous a mis en cet état ? n'auroit-il point donné votre forme à un autre ? C'eſt moi-même, répondit le poëte d'une voix dolente. La Rancune, ne pouvant ſe déguiſer plus long-tems, en

éclata de rire, & ceux qui l'ont connu, assurent que c'est la seule fois qu'il ait ri de sa vie. Le pauvre poëte étoit si troublé, qu'il ne s'en apperçut point, & continuoit à parler du même ton, lorsque l'opérateur l'interrompit, pour lui dire qu'il avoit bien été averti que l'adresse de son singe lui faisoit des envieux; mais qu'il n'auroit jamais pu s'imaginer qu'un homme qui se disoit son ami, eût voulu le lui dérober. Le poëte lui fit des sermens exécrables qu'il n'avoit jamais eu cette pensée, & il disoit vrai; mais l'opérateur feignant de ne le point croire, ne lui donnoit pas le tems de parler, exagérant les bonnes qualités de son singe, & la noirceur de l'action: cela ne se passera pas ainsi, disoit-il; j'en porterai plainte à la justice; du moins si je le perds, je saurai où le reprendre. Roquebrune, effrayé de cette menace, & craignant d'être déshonoré s'il passoit pour un voleur, lui fit de nouveaux sermens qu'il n'avoit jamais eu dessein de lui rien voler, offrant de lui payer son singe plutôt que de souffrir que la justice en prît connoissance. La Rancune qui avoit assez de

malice & d'expérience pour juger que c'étoit Inezilla, & non pas le singe que le poëte cherchoit, fit une violence extrême à son humeur ennemie de la paix, en priant l'opérateur de ne point porter les choses aux dernieres extrémités. La Morisque entra en ce tems-là, qui vint dire à Ferdinando, de la part de sa femme, de ne point faire tant de bruit, parce qu'elle avoit une migraine effroyable. Enfin par la médiation, & à la priere de la Rancune, l'opérateur pardonna à Roquebrune, moyennant certaines especes qu'il avoit sur lui, & dont il se défit en sa faveur, qui ne firent que passer par ses mains, parce qu'il fallut les donner à la Rancune sur le tant moins & en déduction de sa part du mulet. Le charitable opérateur mit encore par-dessus le marché un cataplasme au poëte, qui lui couvrit plus de la moitié du visage, & la Rancune le conduisit en cet état dans son hôtellerie; son plus grand soin fut d'obtenir de son guide, qu'il ne parleroit à personne de son aventure; j'ai même ouï-dire qu'il lui promit, pour l'obliger à se taire, de ne lui jamais demander l'argent

qu'il lui devoit ; ſa précaution ne ſervit de rien ; car Inezilla, qui peut-être étoit bien aiſe de s'établir pour honnête femme dans l'eſprit des comédiennes, aux dépens du poëte, avoit déja pris le devant pour leur en faire le conte : elles étoient aux fenêtres de l'hôtellerie avec des flambeaux, en attendant ſon arrivée. Auſſi-tôt qu'elles le virent approcher, la huée commença avec tant de force, que l'infortuné Roquebrune faillit à mourir de honte & de douleur. Il fit réſolution de n'aimer à l'avenir que les muſes ; je ne ſais pas s'il l'a tenue, mais je ſais que je commence à être bien las de ce chapitre, & que j'aurois été bien embarraſſé de travailler au ſuivant, ſi les comédiennes n'euſſent retenu Inezilla à ſouper ; & comme les nuits étoient déja longues, elles la prierent de raconter quelques-unes de ces jolies nouvelles qu'elle ſavoit. Inezilla ne ſe fit point prier long tems, & commença en ces termes.

CHAPITRE XI.

La Payſanne de Freſcati.

NOUVELLE.

UN berger de Freſcati étoit une nuit fort alerte, de peur que le loup ne lui enlevât quelques brebis, lorſqu'il entendit la voix d'une perſonne qui ſe plaignoit : il y accourut d'abord, & il y trouva une femme bien faite en apparence, qui venoit d'accoucher d'une petite fille, ſans autre ſecours que celui de ſa douleur & de ſes plaintes. Maſée (c'eſt le nom du berger) prit l'enfant entre ſes bras, & conſola la mere par ſes diſcours, & encore plus par ſon action. La dame avoit jeté les yeux ſur lui ; & voyant qu'il avoit déja enveloppé l'enfant dans ſon manteau, remercia le ciel de lui avoir envoyé ce ſecours ſi à propos. La préſence du berger lui donna du courage, & s'étant relevée avec beaucoup de peine, elle le pria de lui donner la main

juſqu'à une maiſon qui étoit à l'entrée de Freſcati, & en marchant elle lui parla à-peu-près en ces termes :

Mes parens, qui ont du bien & de la qualité, me deſtinerent à être religieuſe preſqu'auſſi-tôt que je fus née : ils prirent beaucoup de ſoin à m'élever dans cet eſprit. Cependant, lorſque j'eus un peu de raiſon, je ſentis une averſion ſecrete pour le couvent ; & quelque effort que j'aie fait depuis pour accommoder ma volonté à celle de mes parens, il m'a été impoſſible d'en venir à bout. Mon pere fait ſon ſéjour à Rome, quoiqu'il ait la meilleure partie de ſon bien à Tolentin ; il me déclara, il y a près d'un an, qu'il étoit tems que je me préparaſſe à entrer dans un couvent, ce qui me donna d'autant plus de chagrin, que j'aimois déja un cavalier de Bologne, qui étoit logé vis-à vis de notre maiſon ; je le voyois tous les jours, de mes fenêtres, dans ſa chambre, & je le recevois toutes les nuits dans la mienne ; la crainte que j'avois d'être religieuſe, & la paſſion que ce cavalier avoit pour moi, m'ayant déterminé à le ſouffrir, après qu'il

m'eût donné des assurances qu'il m'épouseroit. Son pere vouloit le marier à une fille de ses parentes, pour qui il avoit de l'aversion ; quoiqu'il fût venu à Rome sur le prétexte d'en demander la dispense, il l'amusoit toujours par des remises, en feignant qu'il trouvoit de grandes difficultés à l'expédition de son affaire. Nous nous aimions tendrement, nous nous en donnions tous les jours des marques réciproques, lorsque mon pere, ne voulant plus différer à me mettre en religion, résolut de me mener à Tolentin pour prendre congé de ma grand'mere qui y demeuroit. Le pere de mon mari arriva en ce tems-là à Rome pour demander lui-même la dispense, & presser le départ de son fils ; ce qui rompit toutes nos mesures. Il n'osa jamais m'enlever, de peur d'irriter son pere ; & de mon côté, je craignois si fort l'humeur sévere du mien, que je ne le pressai point de le faire. Quelques marques de grossesse que je sentois, m'affligerent plus que tout le reste ; je pleurai, je me plaignis de mes malheurs, & je crois que je me serois percé le cœur d'un poi-

gnard, ſi j'avois pu le faire ſans haſarder la vie de mon époux, & le fruit de notre amour. J'obligeai mon pere à différer ſon voyage, en feignant que j'étois malade, & je fis confidence de l'état où j'étois à un médecin qui me viſitoit, afin qu'il m'aidât à tromper mes parens : cet artifice me réuſſit aſſez long-tems ; mais enfin mon pere jugeant de ma ſanté par mon viſage, qui étoit aſſez bon, ſe détermina à partir, & je n'eus que le tems d'écrire un billet à mon époux ; j'eus même beaucoup de peine à le rendre liſible, parce que mes larmes en effaçoient tous les caracteres ; je lui repréſentois l'humeur terrible de mon pere, ma groſſeſſe, qui étoit ſi avancée, que je ne pouvois plus la cacher qu'avec des ſoins infinis, & les malheurs où je prévoyois que je ſerois expoſée ſi je venois à accoucher pendant le voyage, comme il y avoit grande apparence. Nous partîmes de Rome hier l'après-dinée ; & mon pere ayant voulu voir Freſcati en paſſant, nous y ſommes venus coucher. Après que tout le monde fut retiré, je ſentis des douleurs fort violentes ; le chagrin où j'étois

j'étois me fit ſouhaiter pluſieurs fois la mort. Mes douleurs augmenterent, & j'eus tant de frayeur d'être ſurpriſe par mon pere, en accouchant, que j'en ſentis moins la violence de mon mal : ayant obligé une fille qui me ſervoit & à qui je ne cachois rien, de ſe mettre au lit à ma place, afin que ſi mon pere s'éveilloit, il ne s'apperçût point de mon abſence, je ſortis ſeule animée de ma crainte, & ſans ſavoir où j'allois, ne ſongeant qu'à m'éloigner de la maiſon où étoit mon pere; enfin preſſée de mes douleurs, je m'arrêtai dans le lieu où vous m'avez trouvée, & j'eſpere que, par votre moyen, je ſauverai ce cher enfant que vous avez ſi charitablement ſecouru, & que je pourrai me rendre dans le lieu d'où je ſuis ſortie, ſans que perſonne s'apperçoive de ce qui m'eſt arrivé.

Mafée étoit preſque auſſi ſenſible à ce diſcours que celle qui parloit; car les malheurs touchent tout le monde : mais les malheurs d'une femme, & ſur-tout d'une femme de qualité, qui augmente par ſes larmes la compaſſion qu'on en a déja, attendriroient l'homme du monde le plus

dur. La dame, après lui avoir demandé ſon nom & le lieu de ſa demeure, lui donna une bourſe où il y avoit quelqu'argent, & le conjura d'avoir ſoin de cette petite fille, l'aſſurant qu'elle en avertiroit ſon mari, afin qu'il lui donnât des marques de ſa reconnoiſſance & de ſa libéralité. Mafée lui promit tout ce qu'elle ſouhaita, & il ſe retira après l'avoir vue rentrer dans la maiſon d'où elle étoit ſortie; il rêvoit en chemin à cette aventure extraordinaire, admirant particuliérement le courage de la dame. Peut-être le bon payſan ne ſavoit-il pas qu'une femme eſt capable de tout entreprendre pour cacher ſes foibleſſes, auſſi-bien que pour ſatisfaire ſes paſſions.

Après que Mafée fut arrivé chez lui, ſa femme s'imagina que cet enfant étoit le fruit de ſes amours avec quelque bergere du voiſinage, & lui fit tous les reproches que ſa jalouſie lui inſpira. Mafée auroit eu peine à s'en juſtifier, ſi l'argent qui étoit dans la bourſe que la dame lui avoit donnée, n'eût confirmé ſes diſcours; il apaiſa donc ſa femme, & ils porterent enſemble

la petite fille chez une autre bergere qui étoit accouchée depuis peu d'un enfant mort. Mafée reçut peu de tems après des lettres du cavalier qui se disoit pere de la petite fille qu'on lui avoit remise en main, qui lui mandoit qu'étant contraint de sortir d'Italie, il avoit chargé un de ses amis de pourvoir en son absence aux besoins de son cher enfant. En effet, cet ami s'en acquitta si libéralement, que Mafée se trouva en fort peu d'années en état de mener une vie commode, qui lui parut d'autant plus douce qu'il avoit toujours vécu dans la nécessité. Cependant la mere de Julie (c'est ainsi qu'ils nommerent la petite fille) eut beaucoup à souffrir de l'injustice de ses parens qui la forcerent à entrer dans un couvent, où elle passa plusieurs années dans l'espérance de revoir son amant, qu'elle nommoit déja son mari, & qui s'étoit battu contre un prince d'une maison souveraine, ce qui l'avoit obligé à s'éloigner de son pays.

Julie, que Mafée élevoit dans l'ignorance de sa condition, devint grande; sa beauté & son humeur enjouée la faisoient

aimer de tous ceux qui la connoiſſoient. Pluſieurs payſans des environs chercherent à lui plaire, & il y en eut même qui la demanderent en mariage. Mais Julie, qui avoit le cœur haut, ne faiſoit pas grand cas de leurs ſoins, & ſe plaignoit quelquefois de la baſſeſſe de ſa condition, diſant qu'elle auroit bien aimé à vivre avec les gens de qualité.

Un cavalier Génois, de l'illuſtre maiſon de Fieſque, étant un jour allé de Rome à Freſcati pour y voir les caſcades, remarqua par haſard cette jeune payſanne à la porte de Mafée; il la trouva ſi charmante, qu'il en eut tout le jour l'idée remplie. Il s'en retourna le ſoir à Rome, quoiqu'il eût une répugnance ſecrete à s'éloigner de Freſcati; il avoit toujours l'aimable payſanne dans l'eſprit; & le lendemain il alla une ſeconde fois à Freſcati, feignant d'y avoir oublié une montre fort riche; il fut aſſez heureux pour trouver encore la payſanne qui lui parut plus aimable que la premiere fois, & il remarqua que dans la ſimplicité de ſes habits, elle avoit un air noble, que les autres pay-

ſannes n'ont pas d'ordinaire ; il voulut lui parler, mais il n'en eut jamais la hardieſſe, craignant toujours de lui déplaire ; il demeura ſi charmé, & de la beauté & des manieres de Julie, qu'il lui fut impoſſible de ſe réſoudre à retourner à Rome. Il n'auroit pas balancé à faire quelque ſéjour à Freſcati, pour avoir occaſion de lui parler ; mais il craignoit de n'être pas écouté favorablement, & il prévoyoit qu'il lui ſeroit difficile de lui parler ſouvent ſans que cela fît de l'éclat : il coucha à Freſcati, ſongeant toujours aux moyens de rendre ſenſible à ſa paſſion l'aimable payſanne ; il lui paſſa mille choſes par la tête pour y réuſſir. Enfin après pluſieurs irréſolutions, il ſe détermina à s'habiller en payſan, & à demeurer à Freſcati. Le lendemain il ſe promenoit ſeul dans une vigne ou jardin, rêvant à l'exécution de ſon deſſein, lorſqu'il apperçut un jardinier qui tailloit des arbres ; il s'approcha de lui, & après lui avoir fait pluſieurs demandes, trouvant qu'il avoit aſſez d'eſprit, & qu'il répondoit fort juſte, il entra en converſation avec lui, & lui avoua qu'il étoit engagé dans une

grande affaire, où il s'agiſſoit de ſa vie & de ſa fortune, & qu'il lui importoit de ſe cacher quelque tems, afin de ſe dérober aux pourſuites de ſes ennemis. Le jardinier qui jugeoit bien à la mine & aux habits de Fieſque, qu'il étoit homme de qualité, compatiſſant à ſon malheur, lui offrit de le conduire par des chemins détournés dans un fort qui appartenoit au duc Sforza, où il lui promit qu'il ſeroit en ſûreté. Le cavalier le remercia, & lui dit qu'il aimeroit bien mieux s'habiller en payſan, & demeurer à Freſcati, s'il vouloit lui donner une retraite dans ſa maiſon, & l'avouer pour ſon parent; il en fit d'abord quelque difficulté, craignant de s'embarquer dans quelque mauvaiſe affaire; mais les libéralités du cavalier, & les grandes eſpérances qu'il lui donna le déterminerent à lui accorder ce qu'il ſouhaitoit, il lui promit même de le faire paſſer pour ſon fils, parce qu'il en avoit un à peu près de ſon âge, qui étoit allé depuis neuf ou dix ans en pélerinage à Saint-Jacques, d'où il n'étoit jamais revenu. Le cavalier, ſatisfait de cette promeſſe, s'en retourna le lende-

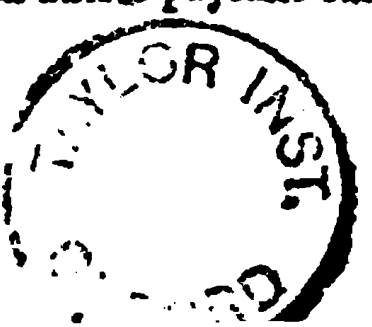
main à Rome, où il disposa toutes choses pour son voyage ; & ayant pris les précautions nécessaires pour paroître hâlé, comme le sont d'ordinaire ceux qui reviennent de voyager, il dit à ses amis qu'il étoit obligé de retourner à Gênes pour une affaire pressée, & s'en alla à Frescati avec un habit convenable à ce qu'il vouloit paroître. Son faux pere le reçut avec des témoignages de joie, qui tromperent tout le monde ; & tous ceux de sa maison, à l'exemple du maître, le reconnurent, ou crurent le reconnoître pour le fils du logis. Les parens & les amis du pere accoururent chez lui pour le féliciter du retour de Carlin, (c'est ainsi qu'il se nommoit). Il fit bientôt connoissance avec les plus considérables de Frescati, qui écoutoient avec le plaisir le récit fabuleux des aventures qui lui étoient arrivées pendant son prétendu voyage de Saint-Jacques ; il visita les amis de son pere, & Mafée plus souvent que les autres, ce qui lui donna occasion d'admirer l'aimable Julie, qui le reçut fort obligeamment. Enfin, sans m'embarquer dans un détail qui peut-être seroit

ennuyeux, Julie s'apperçut en peu de tems que Carlin l'aimoit passionnément; & comme il se distinguoit des autres jeunes hommes de sa condition, Julie qui avoit le cœur fort haut, ne fut pas fâchée d'avoir donné de l'amour au seul payſan du village qu'elle trouvoit raiſonnable, & qui n'avoit rien de groſſier que ſes habits. Mafée voyant que Carlin étoit fort aſſidu auprès de Julie, & qu'elle n'étoit pas fâchée des ſoins qu'il lui rendoit, craignit que Julie, trompée par l'égalité de leurs conditions, n'eût trop de complaiſance pour lui; ce qui l'obligea à lui déclarer le ſecret de ſa naiſſance, en lui faiſant voir des lettres de ſes parens, qui lui recommandoient d'en avoir un ſoin extrême, & qui l'aſſuroient que dans peu de tems ils la retireroient de chez lui. Mafée la pria enſuite de ſe ſouvenir de ſa qualité, & de ſonger qu'elle ſe trouveroit au premier jour dans une grande ville, honorée, & peut-être recherchée des plus conſidérables cavaliers, & qu'ainſi elle prît garde de ne point ſouffrir des libertés à Carlin, ni à d'autres jeunes gens de Freſ-

eut ; de peur qu'elle n'en eût honte quelque jour. Julie témoigna beaucoup de surprise du discours de Mafée, quoiqu'elle n'eût point de peine à le croire, se sentant une grandeur d'ame que la fille d'un paysan n'auroit pas eue ; & comme elle avoit toujours eu une inclination secrete de vivre parmi les personnes de condition, elle fut ravie de ce que Mafée lui avoit appris ; mais aussi-tôt qu'elle fit réflexion aux discours passionnés que Carlin lui avoit tenus, elle fut presque fâchée de sa qualité, ayant peine à se priver de voir un jeune homme pour qui elle avoit beaucoup d'inclination : jugeant néanmoins qu'il étoit indigne d'une personne de sa qualité, d'aimer un homme d'une naissance si obscure, elle résolut de ne le voir plus ; ce ne fut pas sans se faire une violence extrême.

Carlin, s'appercevant de ce changement, faillit à mourir de douleur & de désespoir ; il chercha avec tant de soin une occasion pour lui parler, qu'enfin il la trouva ; il se plaignit à Julie de ses rigueurs, d'une maniere si tendre & si passionnée, qu'elle convint presque de son

injuſtice, ſans pouvoir lui en donner aucune raiſon ; & , malgré ſa gloire, il lui échappa des ſentimens de compaſſion pour le malheureux Carlin, qu'elle trouvoit plus aimable, (par un caprice dont on ne ſauroit donner la raiſon), depuis que l'inégalité de leur condition le lui faiſoit regarder comme un homme qui ne pouvoit jamais la poſſéder. Carlin, qui avoit quelque expérience en amour, ne ſachant à quoi attribuer la tiédeur de ſa maîtreſſe, réſolut de lui donner de la jalouſie, & feignit d'aimer une jeune bergere du voiſinage, qu'un jeune payſan étoit à la veille d'épouſer. Julie ne fut pas long-tems ſans s'en appercevoir ; & quoiqu'elle tâchât à ſe déguiſer à elle-même les ſentimens qu'elle avoit pour Carlin, elle ne put s'empêcher de quereller la bergere, & de la menacer même d'en avertir ſon amant. Je ne ſais pas ſi elle le fit ; mais deux jours après, le payſan qui devoit épouſer cette rivale, attaqua Carlin en ſortant de l'égliſe, & il le fit avec tant d'avantage, qu'il en auroit été maltraité, ſans le ſecours que d'autres payſans lui donnerent. Julie,


TAYLOR INST.

qui s'y rencontra par hasard, eut un soin extrême de s'informer si Carlin n'étoit point blessé ; il en prit occasion de la remercier, & d'avoir un éclaircissement avec elle ; elle le traita d'ingrat, & lui reprocha une inconstance qui lui attiroit de si mauvaises affaires : il se justifia avec tant d'éloquence, & il lui parut si amoureux, qu'elle eut du chagrin d'avoir été désabusée, puisque aussi bien sa qualité l'empêchoit de répondre à la passion de Carlin ; tous les jours elle faisoit résolution de ne plus lui parler, & même d'éviter sa rencontre : mais aussi-tôt qu'elle étoit une journée sans le voir, elle oublioit & sa résolution & sa qualité, & cherchoit quelque prétexte pour aller dans les lieux où elle jugeoit qu'il pourroit être.

Julie étoit continuellement partagée entre l'amour & la gloire ; lorsqu'une dame bien faite, accompagnée d'un cavalier de bonne mine, arriva chez Mafée, dans un équipage proportionné à leur qualité ; elle se fit connoître à ce bon paysan pour la mere de Julie ; & ayant témoigné beaucoup d'empressement de voir sa chere fille,

on la fit appeller, & ſa mere l'embraſſa avec des témoignages d'une véritable affection. Le cavalier, qui étoit ſon pere, l'embraſſa auſſi avec des marques d'une grande tendreſſe, quoique Julie eût quelque répugnance à le lui permettre. Sa mere ayant verſé quelques larmes par la joie de voir Julie, ou peut-être par le ſouvenir de ſes malheurs paſſés, apprit à Mafée qu'ils avoient eu de grands obſtacles dans leur mariage; que néanmoins, s'étant toujours aimés avec fidélité, ils étoient venus à bout de leurs deſſeins, avec une longue patience, & qu'il ne manqueroit plus rien à leur bonheur, lorſqu'ils auroient auprès d'eux leur cher enfant; ils lui donnerent enſuite un préſent conſidérable, & emmenerent avec eux Julie, ſans lui donner preſque le tems de prendre congé de ceux qui l'avoient élevée: elle ne laiſſa pas de recommander à Mafée, à ſon départ, d'apprendre à Carlin tout ce qui s'étoit paſſé, & de lui dire de l'aller voir à Rome. Mafée le lui promit, & ne lui tint pas parole, ne voulant pas donner cette vanité au jeune payſan, & s'imaginant que Julie

ne

ne ſongeroit plus à lui lorſqu'elle ſeroit arrivée à Rome. Ses parens eurent un ſoin extrême de la divertir, & de la mener partout où ils alloient, afin de l'accoutumer inſenſiblement à la bonne compagnie; mais leurs ſoins étoient inutiles. Julie s'ennuyoit par-tout; les converſations les plus agréables lui paroiſſoient fades, parce qu'elle n'y trouvoit pas Carlin, qui de ſon côté n'étoit pas plus tranquille depuis le départ de Julie, n'ayant pu jamais découvrir ce qu'elle étoit devenue. Maſée, craignant que d'autres payſans de la connoiſſance de Julie n'allaſſent l'importuner à Rome, lorſqu'ils ſeroient informés de ſa condition, avoit pris ſoin de le cacher à tout le monde, & s'étoit contenté de dire qu'il l'avoit miſe auprès d'une dame de qualité. Après que l'amoureux Carlin ſe fut inutilement tourmenté pour en découvrir davantage, il réſolut de retourner à Rome, puiſque Julie, qui l'arrêtoit à Freſcati, n'y étoit plus; il ſe plaignoit de ſon malheur, & ne comprenant pas pourquoi elle étoit partie ſans lui donner de ſes nouvelles, il jugea qu'il pourroit la

rencontrer peut-être à Rome, & cette eſpérance l'empêcha de s'abandonner à tous les mouvemens de ſon déſeſpoir.

Mafée cependant alla voir Julie ; elle le querella de ce qu'il n'avoit pas amené Carlin avec lui. Mafée, pour s'excuſer, l'aſſura qu'il l'avoit prié de l'accompagner ; mais qu'il étoit ſi occupé auprès d'une jeune payſanne, qu'il ne la perdoit preſque point de vue. Julie, ne pouvant cacher le chagrin que ces triſtes nouvelles lui cauſoient, ſe retira dans ſa chambre ſur d'autres prétextes ; & fit mille réflexions déſagréables, qui furent ſuivies d'un torrent de pleurs. Carlin, qui avoit déja repris le nom & l'habillement de Fieſqui, tâchoit inutilement à apprendre des nouvelles de ſa chere Julie, lorſqu'un jour en ſortant d'une égliſe, il apperçut dans une rue détournée, deux hommes qui en preſſoient un autre avec beaucoup d'avantage : il voulut d'abord les ſéparer ; mais ceux qui avoient attaqué, le menacerent de le charger lui-même, s'il ſe mêloit de leur querelle, ce qui obligea Fieſqui à les prévenir, en défendant celui qui étoit ſeul : il le fit avec

tant de valeur, qu'un moment après, celui qui avoit fait cette réponse tomba mort à ses pieds ; la crainte d'être surpris par la justice, les obligea tous à se retirer. Fiesque qui songeoit à chercher un asyle dans quelque maison religieuse, lorsqu'un homme de livrée, qui avoit vu son combat, lui ouvrit une fausse porte, & l'assura que s'il y vouloit entrer, il y seroit en sûreté. Fiesque ne refusa point cette offre, & cet homme le mena par un escalier dérobé dans une chambre assez propre ; il l'assura qu'il y pouvoit demeurer tranquillement. Fiesque résolut d'y attendre jusqu'à la nuit, songeant déja à s'en retourner à Gênes, pour éviter les poursuites de la justice ; mais faisant réflexion qu'il alloit s'éloigner d'une ville, où il espéroit toujours de trouver sa Julie, son amour l'empêcha de prendre aucune résolution. Il étoit dans ces inquiétudes, lorsqu'il entendit une personne qui se plaignoit dans une chambre qui n'étoit séparée de la sienne que par une porte qu'une tapisserie cachoit ; il leva doucement la tapisserie, & remarqua que c'étoit la voix d'une

femme qui ſe plaignoit de quelque chagrin amoureux. Sa curioſité, & la compaſſion que ſes propres ſentimens lui donnoient pour les malheurs des autres, l'engagerent à écouter avec attention; il crut d'abord entendre une voix qui ne lui étoit pas inconnue; il jugeoit même qu'elle reſſembloit à celle de ſa maîtreſſe. Julie, s'étant apperçue qu'on faiſoit quelque bruit dans cette autre chambre, s'arrêta un peu. Fieſqui crut que ſon amour l'avoit abuſé, lorſqu'il s'étoit imaginé entendre la voix de Julie: mais un moment après elle continua ſes plaintes, & nomma pluſieurs fois l'infidele Carlin. Jamais homme n'a été plus agréablement ſurpris que Fieſqui le fut en cette occaſion, ſur-tout lorſqu'il reconnut diſtinctement la voix de ſa maîtreſſe: le nom d'infidele qu'elle lui donnoit lui fit d'abord de la peine; néanmoins étant fort aſſuré qu'il ne l'avoit jamais mérité, il eſpéra qu'il s'en juſtifieroit bientôt, jugeant qu'elle étoit auprès de quelque femme de qualité, comme Mafée lui avoit dit, & qu'elle ſe retiroit quelquefois en particulier, pour rêver en liberté; il ſe fit un plaiſir de

penſer qu'il la retireroit de cette condition obſcure, & qu'il lui donneroit en l'épouſant des preuves de la paſſion & de l'eſtime qu'il avoit pour elle : ſon impatience ne lui permit pas de différer long-tems à voir ſa chere maîtreſſe ; il frappa donc à la porte, & Julie qui ſavoit que ſa mere, en revenant d'un parterre, montoit quelquefois par un eſcalier dérobé, & paſſoit au travers de ces chambres, pour s'épargner la peine de faire un plus grand tour, ouvrit la porte, & trouva ſon amant, & non pas ſa mere : elle fut ſi frappée d'un objet ſi cher & ſi peu attendu, qu'elle demeura quelque tems interdite : ils ſe regardoient tous deux ſans ſe parler, & ils furent également ſurpris l'un & l'autre de ſe voir dans des habillemens ſi différens de ceux qu'ils avoient accoutumé de porter à Frefcati.

Mais Julie jugea d'abord que Carlin, plein d'ambition, ayant été informé de ſa qualité, s'étoit déguiſé ſous cet habit de cavalier, pour lui plaire davantage ; elle lui fit des plaintes de ce déguiſement, & l'aſſura qu'elle faiſoit fort peu de cas de

ces fauſſes apparences ; ajoutant qu'elle aimeroit bien mieux le voir fidele avec ſon habillement ordinaire, que perfide & inconſtant ſous un habit ſi peu conforme à ſa condition, & qu'ainſi il n'avoit qu'à s'en retourner & tâcher à plaire à cette payſanne qui étoit ſi fort à ſon gré ; qu'elle vouloit néanmoins l'avertir que l'inégalité de leurs conditions avoit moins contribué à la déterminer à cette réſolution que ſon inconſtance, & le peu de cas qu'il avoit fait d'elle, lorſque Mafée lui avoit dit de ſa part de l'aller voir. Elle ſe faiſoit tant de violence, & ſon cœur avoit ſi peu de part à ſes diſcours, que ſes larmes la trahirent, & l'empêcherent de continuer.

L'amoureux Fieſqui, attendri par les pleurs de ſa maîtreſſe, & accablé par l'injuſtice de ſes reproches, l'aſſura que Mafée ne lui avoit jamais parlé, & que le ſeul haſard lui avoit procuré le bonheur de la rencontrer ; il lui apprit enſuite ſon nom, ſa qualité, & la maniere dont il s'étoit déguiſé en payſan pour lui plaire, lui exagérant les cruelles inquiétudes où

il avoit été depuis ſon départ de Freſcati. Julie, ſurpriſe & ravie d'apprendre des choſes ſi agréables à ſon amour, l'informa de ſa naiſſance, & des raiſons qui avoient obligé ſes parens à la faire élever à Freſcati dans l'ignorance de ſa véritable condition. Sa joie & ſon amour ne lui permettant pas de lui tenir de longs diſcours, elle ſe contenta de lui dire, que puiſqu'elle l'avoit aimé payſan, il devoit bien juger que la connoiſſance qu'elle avoit de ſa qualité, ne diminueroit pas ſon amour, & afin que vous n'attribuyiez pas, continua-t-elle, à votre condition les bons traitemens que vous recevez de moi, je veux bien vous montrer une lettre que j'avois écrite, pour vous l'envoyer par Mafée. Ayant tiré à même tems cette lettre de ſa poche, elle la lui préſenta, & y lut ces paroles.

LETTRE DE JULIE A FIESQUI.

» SI en changeant d'habillement, on pou-
» voit changer d'inclination, je ne ſerois
» pas expoſée aujourd'hui à vous faire des
» reproches, & de votre ingratitude, &
» du peu de ſoin que vous avez eu de me
» venir voir avec Mafée ; il vous infor-
» mera de ma qualité, & du lieu de ma
» demeure. Soyez cependant perſuadé que
» l'inégalité de nos conditions ne m'em-
» pêchera jamais d'avoir pour vous les
» mêmes ſentimens, puiſque je ſens bien
» qu'il me ſera plus aiſé de renoncer aux
» avantages de ma naiſſance, que de me
» défaire de la forte paſſion que j'ai pour
» vous. »

Après que Fieſqui eut lu cette lettre, il ſe jeta aux pieds de ſa maîtreſſe, & ils ſe donnerent des aſſurances réciproques de s'aimer toute leur vie ; ils prirent des meſures pour pouvoir ſe marier avec l'agrément de leurs parens. Fieſqui, ne vou-

lant pas expoſer Julie, qu'il regardoit déja comme ſa femme, aux jugemens qu'on auroit fait d'elle, ſi quelqu'un les avoit ſurpris enſemble, ſe retira auſſi-tôt qu'il fut nuit, après lui avoir promis de la faire demander en mariage le jour ſuivant. Julie demeura ſi ſatisfaite de la converſation de ſon amant, & elle eut tant de joie d'avoir reconnu qu'il lui avoit toujours été fidele, qu'elle ne fut preſque point ſenſible à ce qu'elle venoit d'apprendre de ſa qualité. Son amour & ſon impatience lui donnoient des diſtractions & des inquiétudes, dont ſes parens s'apperçurent; ils la preſſerent de les informer du ſujet de ſon chagrin, & ſe ſervirent de toutes les careſſes dont ils purent s'aviſer, pour l'obliger à ne leur rien cacher. Alors elle leur apprit le détail de toute cette hiſtoire, & les conjura de ne point s'oppoſer à ſon bonheur; comme ils ſavoient par leur propre expérience, que rien n'eſt capable de déſunir deux cœurs qui s'aiment parfaitement, ils lui promirent que ſi ſon amant étoit de la maiſon de Fieſqui, comme il le

diſoit, ils ſeroient ravis de le recevoir pour leur gendre. Un prélat Génois, qui étoit oncle de Fieſqui, alla ce même jour à ſa priere, viſiter les parens de Julie, & la demanda pour ſon neveu : ſa propoſition fut agréablement reçue ; ils furent mariés peu de tems après, & Julie n'ayant plus d'inquiétude, ſoutint fort bien ſa qualité, ſans qu'on remarquât jamais dans ſes diſcours ni dans ſes manieres, qu'elle eût été élevée chez un payſan de Freſcati.

CHAPITRE VII.

Qui traite d'une nouvelle matiere.

LA troupe comique continuoit à repréſenter trois fois la ſemaine dans la ville du Mans : l'auditoire étoit toujours aſſez nombreux, parce qu'il y alloit de tems en tems de la nobleſſe de campagne. Les comédiens, animés par le profit, tâchoient à ſe ſurpaſſer : mademoiſelle de la Caverne qui avoit vieilli dans le métier, & qui étoit comme le chef de meutte de la troupe, faiſoit parfaitement bien ſon rôle. Le Deſtin parloit ſi naturellement & de ſi bonne grace, qu'on ne s'ennuyoit jamais de l'entendre, quoique ſes rôles fuſſent toujours les plus longs. Léandre donnoit de grandes eſpérances d'être un jour un parfait acteur ; la Rancune s'acquittoit de ſes perſonnages avec tant d'adreſſe, qu'il faiſoit rire tout le monde, auſſi-tôt qu'il paroiſſoit : l'Olive étoit le meilleur valet de comédie qui eût jamais

monté sur le théâtre, parce que Poisson n'y avoit point encore paru. Angélique étoit belle & jeune ; ce qui contribuoit beaucoup à réparer son défaut de mémoire, car elle oublioit quelquefois le quart de ses rôles ; mais aussi-tôt que mademoiselle de l'Etoile commençoit à paroître, on étoit un demi-quart d'heure sans rien entendre, à cause du murmure qui s'élevoit dans le parterre, par l'admiration qu'elle donnoit. Elle avoit la taille fine, un air noble, & une grace merveilleuse à réciter ; elle n'achevoit jamais trois ou quatre vers, une période, que tout l'auditoire ne se récriât pour lui applaudir, & elle étoit obligée de faire une longue pose, avant qu'on lui donnât audience pour continuer : ce qui faisoit enrager le moucheur de chandelles, parce qu'il avoit traité avec la troupe pour leur en fournir. Il n'y avoit pas un godelureau provincial qui ne fût ravi de donner sa piece de trente sols pour être sur le théâtre, afin d'avoir occasion de considérer de près la charmante l'Etoile qui y brilloit. Elle avoit un grand nombre d'amans déclarés, sans compter

compter ceux qui n'avoient pas eu la hardieſſe de ſe déclarer ; la quantité d'impertinences qu'elle entendoit dire à ces provinciaux, lui donnoit matiere d'en faire le ſoir de bons contes au Deſtin ; & le plaiſir qu'elle avoit à l'en divertir contribuoit beaucoup à lui rendre leurs ſottiſes moins ennuyeuſes. Parmi tous ces diſcoureurs de rien, il y avoit un gentilhomme du Perche, que la bonne compagnie & les comédiens avoient attiré au Mans pour y paſſer quelques jours. Ce noble de campagne, qui ſe nommoit la Guiardiere, étoit des plus accommodés de ſon voiſinage, & auroit pu paſſer pour un homme riche dans une province ; s'il n'eût incommodé ſes affaires par un trop long ſéjour à Paris, & par un voyage qu'il lui prit envie de faire en Italie ; quoiqu'il ne paſſât point Marſeille, parce que la mer lui ayant fait peur, il s'en retourna ; il ſe piquoit de bel eſprit ; je n'ai pas bien ſu ſur quel fondement ; n'importe, il n'eſt pas le ſeul qui s'attribue injuſtement cette qualité. Un Manceau qui eſt entré dans ma chambre dans le tems que j'écrivois

ceci, m'a appris que la Guiardiere ſe piquoit du bel eſprit, parce qu'il avoit logé à Paris dans une auberge où il y avoit un auteur qui lui liſoit ſes ouvrages avant que de les faire imprimer; peut-être ne trouvoit-il point d'autre homme qui eût la complaiſance de les écouter, comme pareille choſe m'eſt arrivée à moi indigne, avec des gens que je pourrois bien nommer : mais finiſſons la digreſſion, & revenons à la Guiardiere.

Il trouva l'Etoile fort à ſon gré, dès la premiere fois qu'il la vit : mais après qu'il l'eut vue repréſenter deux ou trois fois, il en devint paſſionnément amoureux, & commença à s'ennuyer par-tout où elle n'étoit pas. Ses aſſiduités lui firent remarquer qu'elle avoit beaucoup de complaiſance pour le Deſtin qui ſe diſoit ſon frere : ce qui l'engagea à faire amitié avec lui, eſpérant que le commerce du frere lui donneroit occaſion de voir ſouvent ſa ſœur : il ne ſe trompa point, elle le diſtingua de ſes autres adorateurs, & le traita aſſez bien, parce qu'elle s'apperçut que le Deſtin en faiſoit quelque cas. Dans les

commencemens, ce noble campagnard avoit prétendu d'en faire une maîtreſſe ; mais l'Etoile vivoit ſi honnêtement, & donnoit ſi peu d'occaſion de lui tenir des diſcours libres, que la Guiardiere n'eut jamais la hardieſſe de lui parler de ſon amour. Après qu'il eut donné pluſieurs bons repas au Deſtin (car toute l'amitié d'un provincial ne va qu'à donner à dîner ou à ſouper), il crut qu'il étoit aſſez ſon ami pour ne lui rien cacher, & lui apprit enfin les ſentimens qu'il avoit pour ſa ſœur.

Le Deſtin qui ne s'étoit pas attendu à une pareille confidence, ſe trouva d'abord aſſez embarraſſé, & lui répondit bien ſérieuſement qu'il pouvoit le lui dire à elle-même. La Guiardiere fut déconcerté par une réponſe ſi ſeche, & ſe repentit de lui avoir abandonné ſon ſecret. Le Deſtin s'étant un peu remis de la ſurpriſe qu'un aveu ſi ſincere lui avoit cauſée, & ne voulant pas expoſer la pudeur de ſa maîtreſſe à cette déclaration, réſolut de la réjouir en lui apprenant cette confidence, & il dit à la Guiardiere, après lui avoir ſerré la

gageoit avec quelque répugnance, s'offrit à feindre qu'elle l'aimoit, & Léandre promit de faire ſemblant qu'il lui avoit donné de la jalouſie; il n'en falloit pas tant pour perſuader un homme auſſi vain que la Guiardiere. Le Deſtin lui rendit compte de ſa négociation, & l'avertit même qu'il avoit remarqué que mademoiſelle Angélique prenoit quelqu'intérêt à ſa perſonne; il répondit fort obligeamment qu'elle n'y perdoit que ſa peine, rien au monde n'étant capable de lui faire changer les ſentimens qu'il avoit pour mademoiſelle de l'Etoile. Peu de tems après il alla voir les comédiennes; il trouva qu'elles ſortoient pour aller à la meſſe, & s'étant approché d'elles pour leur donner la main, l'accueil obligeant qu'elles lui firent, l'engagea à y répondre par pluſieurs révérences fort profondes: il étoit ſi occupé de ſon amour, qu'il ne ſe ſouvint pas d'un égoût qui étoit derriere lui, & en retirant le pied pour meſurer une révérence, il tomba dedans. Ah! monſieur, prenez garde à vous, s'écria Angélique, après qu'il fut tombé; deux ou trois hommes qui y

accoururent, l'aiderent à ſe retirer de là : il étoit ſi couvert de boue, qu'il leur fut impoſſible de connoître s'il étoit bleſſé, il ne s'en plaignoit point ; mais on remarqua qu'il avoit un regret extrême d'avoir gâté une garniture couleur de feu & blanc qu'il avoit miſe ce jour-là, & dont il avoit prétendu ſe parer long-tems : il ſortoit des exhalaiſons ſi déſagréables de ſes habits, que les dames furent obligées de s'enfuir en ſe bouchant le nez. On le conduiſit chez lui eſcorté de tous les petits enfans de la ville ; & comme il n'avoit point apporté d'autre habit, il fut obligé de ſe tenir au lit pour faire laver le ſien. Pendant qu'il ſéchera, nous paſſerons à un autre chapitre.

CHAPITRE IX.

Ragotin inviſible.

POUR entendre ce chapitre, il faut ſe ſouvenir que Ferdinando-Ferdinandi avoit promis à Ragotin, par la médiation de la Rancune, de le faire aimer de mademoiſelle de l'Etoile, & le petit homme perſuadé de l'infaillibilité de ſon art, lui avoit fait préſent d'un mulet, pour l'engager à le ſervir dans ſon amour. La Rancune par ſon crédit avoit obtenu des comédiennes qu'elles leur aideroient à ſe divertir de Ragotin; ce qui ne lui fut pas difficile, par le plaiſir qu'elles avoient à rire aux dépens du petit homme: étant donc retourné chez l'opérateur, il le trouva fort diſpoſé à le ſervir. Après pluſieurs complimens, l'opérateur lui dit qu'il étoit abſolument néceſſaire d'avoir une chemiſe ſale de mademoiſelle de l'Etoile, & qu'il étoit très-important qu'il la prît lui-même dans ſa chambre, afin de s'en mieux

assurer ; mais qu'après cela son affaire étoit dans le sac. Cette proposition étonna Ragotin, par la difficulté qu'il prévoyoit à prendre cette chemise. L'opérateur, feignant de s'appercevoir de son étonnement : que cela ne vous embarrasse pas, monsieur Ragotin, lui dit-il ; je vous donnerai du même baume que je donnai au baile de Venise, pour se rendre invisible dans le sérail du Grand-Seigneur ; & avec cela vous pouvez prendre la chemise, & s'il étoit besoin, tous les habits de votre maîtresse en sa présence, sans qu'elle s'en apperçoive. Ragotin, chatouillé de la vertu du baume, ou peut-être de ce qu'il nommoit déja l'Etoile sa maîtresse, l'embrassa, le priant de ne plus différer son bonheur. Le fourbe lui donna je ne sais quelle drogue, & lui dit de s'en frotter le bout du nez, les mains & tout le visage, lorsqu'il voudroit entrer dans la chambre de l'Etoile, l'assurant qu'après cela il seroit invisible. Ragotin, plein de confiance, alla chez l'Etoile ; & ayant suivi exactement tous les ordres du prétendu magicien, il entra dans la chambre de l'Etoile, qu'il

trouva en conversation avec la Caverne & sa fille, que la Rancune avoit préparées à cette visite. Le petit homme s'approcha d'elles, sans qu'elles fissent semblant de le voir ; il eut même le plaisir d'entendre que l'Etoile disoit à ses compagnes, que monsieur Ragotin étoit le plus agréable petit homme qu'elle eût jamais connu, ajoutant qu'il étoit dommage qu'il ne voulût pas travailler pour le théâtre. Ragotin, ravi de la voir dans des sentimens qui lui étoient si avantageux, ne songea plus qu'à prendre la chemise ; & s'étant glissé dans la ruelle du lit de l'Etoile, il y en trouva une qu'elle y avoit laissée exprès ; il la prit, & l'emporta avec plus de satisfaction que s'il avoit conquis la toison d'or ; il rencontra en sortant la Rancune & l'Olive qui se promenoient ; & ne se souvenant peut-être pas qu'il étoit invisible, il appella la Rancune, qui se mit à tourner la tête de tous côtés, feignant qu'il ne voyoit personne, quoiqu'il entendît une voix qui ne lui étoit pas inconnue. L'Olive, qui étoit du secret, dit que cette voix ressembloit à celle de monsieur Ragotin.

Le petit homme s'en prit à rire d'une ſi grande force, qu'il rioit encore lorſqu'il entra dans la chambre de l'opérateur, qu'il faillit à étouffer à force d'embraſſades ; en lui apportant la chemiſe qu'il lui avoit demandée.

CHAPITRE X.

Le malheureux ſuccès de la chemiſe enchantée.

RAGOTIN étoit ſi ſatisfait de l'opérateur & de ſon baume, après la merveilleuſe expérience qu'il en venoit de faire, & il avoit tant de foi pour tous ſes diſcours, qu'il ſe ſeroit jeté, ſur la parole de l'opérateur ; du plus haut clocher du Mans, ſans craindre de ſe bleſſer : ainſi ce maître fourbe n'eut pas de peine à lui perſuader tout ce qu'il voulut. Il lui dit de ſe retirer pour lui donner le loiſir d'enchanter la chemiſe, & qu'il pourroit revenir le ſoir à dix heures, qui étoit l'heure, à peu près, que l'Etoile avoit accoutumé de

ſe coucher d'ordinaire ; l'aſſurant qu'auſſitôt qu'il l'auroit touchée du bout de cette chemiſe, il ne ſeroit plus à ſon pouvoir de lui rien refuſer. Le petit homme s'étant retiré, Ferdinando concerta avec la Rancune tout ce qu'ils avoient à faire ; & après qu'ils furent convenus de toutes choſes, la Rancune alla avertir les comédiennes de ſe trouver dans la chambre de l'Etoile, où il leur promit de leur donner un divertiſſement qui les réjouiroit. Inezilla fut priée d'en prendre ſa part, en reconnoiſſance du plaiſir qu'elle leur avoit donné, lorſqu'elle joua le tour du ſinge à Roquebrune. Jamais journée n'a tant duré à Ragotin que celle-là ; il avoit tant d'impatience de voir la plus charmante perſonne du monde ſoumiſe à ſes volontés, qu'il ſe rendit chez l'opérateur, longtems avant l'heure qu'il lui avoit marquée. L'opérateur l'aſſura que tout étoit prêt, en lui montrant la chemiſe de l'Etoile, qu'il avoit mouillée dans l'eau jaunie avec du ſafran : il en avoit ſeulement trempé les bouts dans de l'eſprit de vin.

Il fit enſuite un long diſcours à Ragotin, pour

pour lui apprendre comment il falloit s'en ſervir ; il lui donna encore du baume qui rendoit inviſible, pour s'en frotter comme la premiere fois, & lui recommanda ſur toutes choſes de n'approcher point du feu, lorſqu'il ſeroit revêtu de la chemiſe, parce que les démons qui l'avoient enchantée, & qui étoient condamnés aux flammes éternelles, n'avoient pas la puiſſance de ſe défendre contre le feu : ce raiſonnement étoit inutile, pour perſuader le crédule Ragotin, qui ne l'étoit déja que trop. Il aſſura l'opérateur qu'il ſuivroit exactement ſes ordres, & s'en alla chez l'Etoile, qui logeoit aſſez près de l'opérateur. Auſſi-tôt qu'il y fut arrivé, il mit la chemiſe mouillée par-deſſus ſon juſte-au-corps, & entra dans la chambre qui étoit remplie de monde, avec la même confiance que s'il n'y eût eu perſonne ; il prit un ſiege au milieu de la compagnie, ſans que la converſation en fût interrompue, chacun feignant de ne le point voir, quoique les dames euſſent beaucoup de peine de s'empêcher de rire ; il eut un ſoin extrême de s'éloigner des lumieres, de peur

d'inconvénient ; & comme il étoit tard, il crut que la compagnie ſe retireroit bientôt, & différa à uſer de ſon charme ſur l'Etoile, juſqu'à ce que tout le monde fût ſorti : mais le diable de la Rancune, qui étoit caché ſous le lit, attacha une bougie allumée au bout d'un bâton, & l'ayant adroitement approchée d'un des bouts de la chemiſe, qui étoit trempée dans l'eſprit de vin, le feu y prit, & étant inſenſiblement communiqué aux autres endroits qui en avoient été trempés, le malheureux Ragotin en fut tellement étonné, qu'il s'imagina d'être dévoré par toutes les flammes de l'enfer, & cria au ſecours de toute ſa force.

Les dames effrayées, ou feignant l'être de cet ardent ſpectacle, s'enfuirent, ſe tenant les côtes de rire. L'hôte, entendant parler du feu, y accourut armé d'un ſeau d'eau, qu'il jetta, en tremblant de peur, ſur l'enflammé Ragotin ; il deſcendit enſuite effrayé de cette viſion, & remonta accompagné de ſes ſervantes, qui portoient des marmittes & des ſeaux pleins d'eau, en criant de toute leur force ; elles

euſſent ſans doute maltraité Ragotin, ſi la Caverne n'y fût accourue pour le délivrer de leurs mains, quoiqu'aux dépens de ſa réputation ; car tous les gens de l'hôtellerie en firent des jugemens fort déſavantageux. Le Deſtin & ſes camarades eurent beaucoup de peine à les déſabuſer. Le pauvre Ragotin, qui avoit les ſourcils, la barbe & les cheveux brûlés, étoit ſi épouvanté, & à même tems ſi défiguré, qu'il ne fut pas reconnu par l'hôte, ce qui lui fit juger qu'il étoit encore inviſible ; & comme il étoit petit, il ſe gliſſa dans la foule, & gagna ſa maiſon avec beaucoup de diligence. Cette aventure fut diverſement expliquée par les Manceaux ; & Ragotin, ſans être déſabuſé du ſavoir de l'opérateur, crut ſeulement qu'il avoit manqué à quelqu'une des choſes qu'il lui avoit preſcrites : mais après la cruelle expérience qu'il venoit de faire, il n'oſa plus ſe ſervir de magie pour ſe faire aimer. Nous le laiſſerons chez lui ; & pendant qu'il y fait des réflexions ſur ce grand événement, l'auteur ſongera à ce qu'il doit mettre dans le chapitre ſuivant.

CHAPITRE XI.

L'arrivée du Doyen de Montfort dans l'hôtellerie, & autres choſes dignes d'être lues par ceux qui n'auront rien de mieux à faire.

L'HOTELLERIE étoit encore en rumeur, lorſqu'on vit arriver un homme à cheval, qui avoit la mine d'un eccléſiaſtique, accompagné de deux autres qui lui rendoient beaucoup de reſpect, ce qui fit juger qu'il étoit leur maître. Auſſitôt qu'ils eurent mis pied à terre, l'un d'eux entra dans la cuiſine où l'hôte buvoit avec la Rancune & l'Olive-, & demanda qu'on lui donnât une chambre pour monſieur le doyen de Montfort. Toutes les meilleures chambres de l'hôtellerie étoient déja occupées, dont l'hôte parut fort inquiet : la familiarité qu'il avoit contractée avec la Rancune par pluſieurs fréquentes collations, fit qu'il s'adreſſa à lui pour le prier de céder ſa chambre pour

cette nuit ſeulement à monſieur le doyen : la Rancune y conſentit, parce qu'il n'oſa pas le lui refuſer ; mais ayant ſu de l'un des valets, que le doyen étoit venu au Mans pour des affaires du chapitre de Montfort, il ſe repentit d'avoir donné ſa chambre, prévoyant que le doyen l'occuperoit pluſieurs jours. Son eſprit plein d'invention & de malice, lui fournit ſur le champ les expédiens de l'en chaſſer : il accoſta le doyen, qu'il traita d'abbé, & s'étant inſinué dans ſon eſprit par cette flatterie & par quelque nouvelle qu'il lui débita, le doyen le pria de lui faire l'honneur de ſouper avec lui ; la Rancune ne s'en défendit qu'autant qu'il le falloit pour ſe faire preſſer davantage ; le doyen le preſſa, & la Rancune conſentit enfin de lui tenir compagnie. Alors le doyen appella un de ſes valets, qui, ſi je ne me trompe, ſe nommoit Ambroiſe ; il lui parla quelque tems à l'oreille ; je n'ai pas bien ſu ce qu'il lui dit, mais la Rancune jugea qu'il lui donnoit des ordres pour le ſouper ; les ſuites juſtifierent qu'il avoit bien jugé, car on leur ſervit peu de tems après

un fort bon repas. Le doyen ſoupa avec appétit, & la Rancune, en homme qui mange aux dépens d'un autre ; ils trouverent le vin excellent, & en burent en gens qui s'y connoiſſent. Après qu'ils furent un peu échauffés, la Rancune lui apprit ce qui étoit arrivé ce jour-là à l'hôtellerie, & conclut qu'aſſurément il revenoit des eſprits dans cette maiſon. Le doyen, qui ſans doute n'étoit pas de la maiſon de Sorbonne, & qui régloit ſes opinions ſur les ſorciers, & même ſur les eſprits, par la peur qu'il en avoit, fut effrayé du récit de la Rancune. Ambroiſe, qui avoit ouï parler déja de cette aventure dans la cuiſine, confirma ſon maître dans ſa crainte ; & le fourbe la Rancune s'appercevant de leur crédulité, y ajouta pluſieurs circonſtances qui acheverent de leur faire tourner la tête. Leur converſation fut ſouvent interrompue pour boire. Après qu'ils eurent bu long-tems, Ambroiſe alla ſouper avec ſon camarade, qui avoit ſoin des chevaux, & le doyen qui étoit fatigué, & qui avoit bu plus qu'à ſon ordinaire, s'endormit ſur ſa chaiſe. La Rancune profita de ce tems

pour lui faire la malice que vous verrez, ſi vous liſez le chapitre qui ſuit.

CHAPITRE XII.

Frayeur du Doyen, qui voit enlever ſon valet en l'air.

LA Rancune qui avoit réſolu de chaſſer le doyen de ſa chambre, ſe reſſouvint que les comédiens s'y aſſembloient d'ordinaire pour y faire leurs répétitions ; & comme ils avoient eu beſoin de faire l'épreuve de quelque machine, la Rancune s'étoit aviſé, à l'inſu de l'hôte, d'enlever une planche de la chambre de l'Olive, qui étoit au-deſſus de la ſienne, qu'ils remettoient facilement, ſans qu'on pût s'en appercevoir ; & en attachant une poulie à une des poutres, ils faiſoient l'épreuve de leur machine, quand il étoit néceſſaire : c'eſt de cette machine, que la Rancune réſolut de ſe ſervir pour chaſſer le doyen de ſa chambre ; & ayant préparé toutes choſes pour l'exécution de ſon deſſein, il

se mettre sur la croisée, imaginant de devenir, à même de monter à l'exemple des doyens. Ambroise étant revenu pour coucher son maître, interrompit leur sommeil. La Rancune fut le premier à s'éveiller; il demanda mille pardons au doyen, & après l'avoir remercié de sa bonne chere, il lui donna le bon soir. & tourna. Ambroise, qui avoit l'imagination remplie des discours qu'il avoit ouï tenir aux autres valets, fut les copier, en parla encore à son maître en le déshabillant, & lui apprit plusieurs extravagances que la peur lui faisoit juger véritables. Le doyen, qui naturellement étoit fort peureux, fit coucher son valet sur un matelas dans sa chambre, & pour plus grande précaution, il lui recommanda d'allumer une lampe qui durât toute la nuit: ses ordres furent suivis, & ils se couchèrent. La Rancune cependant s'habilla d'un de ces habits de théâtre dont les comédiens se servent pour représenter le diable; & lorsqu'il jugea que le doyen & son valet dormoient, il s'attacha une corde sous les bras, & se fit descendre par l'Olive dans la chambre du doyen qu'il

vouloit prendre ſunſes épaules pour porter au plus haut de la maiſon ; mais il le trouva trop peſant, & il fallut ſe contenter de lui faire une peur qui fut d'autant plus grande, que la lampe allumée lui faiſoit voir la figure du diable. Le pauvre homme fut ſi ſaiſi qu'il n'oſa pas ſeulement crier, & le faux diable s'étant adreſſé au valet, qu'il trouva plus léger, le chargea ſur ſes épaules, & ayant fait un ſignal, l'Olive tira la poulie, & l'enleva en l'air ; jugez de l'étonnement & de la frayeur du doyen, lorſqu'il vit enlever ſon valet. Ambroiſe s'étant éveillé, ſe mit à crier de toute ſa force, & la Rancune fut obligé de le porter ſur l'eſcalier ; les cris du valet alarmerent toute la maiſon. La Rancune même, après avoir remis adroitement la planche, & s'être dépouillé de ſon habit, accourut dans le lieu d'où venoient les cris, & reconnoiſſant Ambroiſe, il alla auſſi-tôt dans la chambre du doyen, qu'il trouva plus mouillé que ſi on l'eût tiré de la riviere. La chambre fut en un moment remplie de monde ; le pauvre homme qui croyoit toujours voir le diable, demanda

se remit sur sa chaise, feignant de dormir, & même de ronfler à l'exemple du doyen. Ambroise étant revenu pour coucher son maître, interrompit leur sommeil. La Rancune fut le dernier à s'éveiller; il demanda mille pardons au doyen, & après l'avoir remercié de sa bonne chere, il lui donna le bon soir, & sortit. Ambroise, qui avoit l'imagination remplie des discours qu'il avoit ouï tenir aux autres valets, sur les esprits, en parla encore à son maître en le déshabillant, & lui apprit plusieurs extravagances que sa peur lui faisoit juger véritables. Le doyen, qui naturellement étoit fort peureux, fit coucher son valet sur un matelas dans sa chambre, & pour plus grande précaution, il lui recommanda d'allumer une lampe qui durât toute la nuit: ses ordres furent suivis, & ils se coucherent. La Rancune cependant s'habilla d'un de ces habits de théâtre dont les comédiens se servent pour représenter le diable; & lorsqu'il jugea que le doyen & son valet dormoient, il s'attacha une corde sous les bras, & se fit descendre par l'Olive dans la chambre du doyen qu'il

vouloit prendre ſunſes épaules pour porter au plus haut de la maiſon ; mais il le trouva trop peſant, & il fallut ſe contenter de lui faire une peur qui fut d'autant plus grande, que la lampe allumée lui faiſoit voir la figure du diable. Le pauvre homme fut ſi ſaiſi qu'il n'oſa pas ſeulement crier, & le faux diable s'étant adreſſé au valet, qu'il trouva plus léger, le chargea ſur ſes épaules, & ayant fait un ſignal, l'Olive tira la poulie, & l'enleva en l'air ; jugez de l'étonnement & de la frayeur du doyen, lorſqu'il vit enlever ſon valet. Ambroiſe s'étant éveillé, ſe mit à crier de toute ſa force, & la Rancune fut obligé de le porter ſur l'eſcalier ; les cris du valet alarmerent toute la maiſon. La Rancune même, après avoir remis adroitement la planche, & s'être dépouillé de ſon habit, accourut dans le lieu d'où venoient les cris, & reconnoiſſant Ambroiſe, il alla auſſi-tôt dans la chambre du doyen, qu'il trouva plus mouillé que ſi on l'eût tiré de la riviere. La chambre fut en un moment remplie de monde ; le pauvre homme qui croyoit toujours voir le diable, demanda

d'abord un confesseur ; on crut qu'il se portoit mal, & le valet de l'hôtellerie alla réveiller un charitable prêtre du voisinage, qui arriva peu de tems après. Le doyen ayant repris un peu ſes eſprits, voulut parler de ce qu'il venoit de voir, & tout le monde jugea qu'il rêvoit encore ; la préſence de ſon valet, qu'on ramena dans ſa chambre, le ſurprit plus que tout le reſte, parce qu'il le croyoit déja dans les enfers. Il jura foi d'eccléſiaſtique, qu'il avoit vu une légion de démons qui enlevoient ſon valet : il n'oſa pas dire qu'ils avoient voulu l'enlever lui-même, craignant peut-être de donner quelqu'idée déſavantageuſe de ſes mœurs. La Rancune de ſon côté juroit que cela ne pouvoit être, & à ſon exemple, tous les gens de l'hôtellerie ſe diſoient les uns aux autres, que le doyen avoit rêvé ce qu'il diſoit. Le valet aſſura qu'il n'avoit rien vu, mais qu'il ſe ſouvenoit bien d'avoir ſenti qu'on le portoit ; & le pauvre doyen faillit à devenir fou, par le peu de créance qu'on lui donnoit. Le bon prêtre, qui étoit venu pour le confeſſer, s'imagina qu'il lui avoit pris une frénéſie, & eſpé-

tant de le remettre par ſes doctes raiſonnemens, il lui offrit de lui donner une chambre dans ſa maiſon, que le doyen accepta avec plaiſir. Le prêtre eut tant de ſoin de le remettre dans ſon bon ſens, que le doyen, pour ſe délivrer de ſes ſermons, fut obligé de demeurer d'accord que cela n'étoit point, ni ne pouvoit être; il en eut tant de honte, qu'il repartit le lendemain ſans terminer les affaires qui l'avoient amené; & il a ſi bien perſuadé cette aventure aux habitans de Montfort, qu'ils jurent encore aujourd'hui ſur ſa parole, qu'elle eſt véritable. Cela fit beaucoup de bruit dans le pays du Maine, & l'hôte commença à croire tout de bon qu'il revenoit des eſprits dans ſa maiſon: la Rancune, le voyant prévenu de cette fantaiſie, l'aſſura que le ſeigneur Ferdinando avoit des ſecrets pour toutes choſes; ils le conſulterent; l'opérateur, qui étoit averti par la Rancune, alla dans la maiſon, & après avoir marmoté quelques paroles, lui promit qu'il n'y en reviendroit plus; il lui tint parole, & l'hôte en reconnoiſſance leur donna pluſieurs bons repas. La réputation

de l'opérateur étoit ſi établie, & l'eſprit d'Inezilla ſi admiré des comédiennes, qu'elles eurent une extrême curioſité d'apprendre leur hiſtoire, & ſavoir comment deux perſonnes ſi rares s'étoient mariées enſemble, puiſqu'Inezilla étoit Eſpagnole, & que Ferdinando ſe diſoit Vénitien. Inezilla fit quelque difficulté à les ſatisfaire la premiere fois qu'elles l'en prierent; mais ayant eu une converſation ſecrete avec ſon mari, peut-être pour concerter enſemble ce qu'il falloit dire & cacher de leurs aventures, elle revint, & témoignant qu'elle ne pouvoit rien refuſer aux comédiennes, qui l'en prioient avec inſtance, elle commença ainſi ſon hiſtoire.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIII.

Hiſtoire d'Inezilla.

JE ſuis née dans la fameuſe ville de Salamanque ; il ne me ſera pas ſi aiſé de vous parler de mes parens que du lieu de ma naiſſance. Je fus élevée juſqu'à l'âge de dix-ſept ans chez un médecin que je croyois mon pere, & j'avois environ douze ans, lorſque je m'apperçus pour la premiere fois, qu'il me traitoit mieux que ſes autres enfans : mon peu d'expérience m'empêcha d'y faire réflexion, & je me flattai que je devois ces diſtinctions à ma beauté, parce que j'étois aſſez jolie, & que les enfans de mon prétendu pere étoient fort mal faits. On me parloit inceſſamment de mes charmes ; & bien loin que de pareils diſcours me déplufſent, je prévenois ceux qui ne me les tenoient pas, & j'avois un ſoin extrême de demander aux perſonnes qui m'approchoient, s'ils ne me trouvoient pas à leur gré. Le médecin &

ſa femme, que je regardois comme mes parens, étoient les premiers à ſe divertir de ma petite vanité : le peu de ſoin qu'ils prirent de me corriger, contribua beaucoup à m'entretenir dans la fauſſe gloire dont j'étois déja remplie. Je trouvois même fort mauvais, que parmi un ſi grand nombre de jeunes gens de la premiere qualité, qui ſont élevés à Salamanque, & qui témoignoient de l'admiration pour moi toutes les fois qu'ils me voyoient paſſer dans les rues, il ne s'en trouvât aucun aſſez hardi pour me dire qu'il m'aimoit ; j'avois un plaiſir extrême à lire des romans & des nouvelles, & je me ſentois ſi propre à fournir matiere à des aventures ſemblables à celles que je liſois, que cela m'engageoit à ſolliciter ceux qui avoient ſoin de mon éducation, de me mener ſouvent dans les égliſes, bien moins par un principe de dévotion, que par l'envie de me faire voir. J'avois déja remarqué que les jeunes cavaliers ne manquoient jamais de s'approcher du lieu où je m'étois miſe à genoux ; l'attention que j'avois à leurs diſcours, quoique je feigniſſe de lire un

livre de priere, me faiſoit entendre mille choſes qui m'étoient avantageuſes, & qui flattoient agréablement ma vanité.

Je remarquai un jour qu'un cavalier de bonne mine, à qui tous les autres rendoient du reſpect, avoit toujours la vue ſur moi ; je ne levois jamais les yeux ſans rencontrer les ſiens ; & comme j'avois plus d'application à les regarder, qu'à mes prieres, la même choſe arriva pluſieurs fois : toute jeune que j'étois, je ne laiſſai pas de juger que ſes regards ſignifioient quelque choſe. Le cavalier ayant continué à ſe trouver tous les jours dans les égliſes où j'allois, je ne doutai plus qu'il ne m'aimât : vous ſavez (dit-elle en riant) la diſpoſition que la plupart des femmes ont à le croire aiſément. L'Etoile & Angélique en rougirent, & ſe regarderent ; je ne ſais pas ſi Inezilla en rougit auſſi, car le vermillon qu'elle avoit ſur le viſage, empêcha celui qui m'a donné ces mémoires de le remarquer. J'étois, continua-t-elle, fort ſurpriſe de ce qu'il ne me parloit pas ; car, quoique l'uſage de notre nation n'autoriſe pas de pareilles libertés,

je m'imaginois que s'il étoit vrai que je lui euſſe donné de l'amour, ſa paſſion pouvoit lui fournir des expédiens pour me l'apprendre : ſa timidité me donnoit du chagrin, & je commençois à craindre que peut-être j'avois mal expliqué ſes regards, lorſqu'un jour, l'ayant vu ſortir de l'égliſe long-tems avant moi, il me tarda d'en être dehors, voyant qu'il n'y étoit plus.

Dans le moment que la meſſe fut finie, ſans attendre qu'il n'y eût plus de foule pour ſortir, je me mêlai avec les plus preſſés. Vous ſavez, ou peut-être vous ne ſavez pas, qu'en Eſpagne les meres marchent toujours après leurs filles, afin qu'elles puiſſent toujours avoir la vue ſur elles. On ſortoit de cette égliſe par une porte fort étroite, & quoique j'euſſe vu ma mere, ou du moins celle que je croyois l'être, qui me ſuivoit, je me trouvai dehors ſans elle, ce qui me donna d'abord de l'inquiétude ; mais le cavalier dont je vous ai parlé ſe préſenta devant moi, & me confirma par des diſcours fort paſſionnés, tout ce que ſes regards m'avoient déja appris.

Son compliment me fit un peu rougir, ſans pourtant me déconcerter; & craignant d'être ſurpriſe par ma mere, je me preſſai de lui répondre, que s'il venoit ce ſoir-là ſous mes fenêtres, je lui parlerois. Ma mere ayant tardé quelque tems à ſortir, par le ſoin (comme je l'ai ſu depuis) que les amis du cavalier prirent à embarraſſer la porte, pour lui donner le tems de m'entretenir, il me tint encore d'autres diſcours qui ne me déplurent pas; & ma mere étant enfin ſortie, je m'apperçus qu'il ſe retiroit auſſi-bien que moi, fort ſatisfait de cette converſation. Vous ferez peut-être des jugemens déſavantageux de ma facilité. Il eſt pourtant vrai que je m'embarquai dans cette intrigue ſans autre deſſein que celui de ſatisfaire ma vanité, m'imaginant qu'il étoit honteux à une jolie fille (comme je croyois l'être) de n'avoir point d'adorateurs. Je ne manquai pas de me trouver le ſoir, après que tout le monde fut retiré, à une des fenêtres de ma chambre, qui répondoit ſur la rue, ayant aſſez bonne opinion de moi, pour croire que le cavalier y feroit la ronde plus d'une fois: auſſi

ne me trompai-je point ; car auſſi-tôt que ma fenêtre fut ouverte, j'apperçus un homme qui leva la tête, & qui me demanda ſi c'étoit moi qui lui avois parlé ce jour-là à l'égliſe. Je lui répondis qu'il lui étoit honteux de me le demander, puiſque s'il m'aimoit autant qu'il avoit voulu me le perſuader, ſon cœur ne pouvoit pas ſe méprendre. N'en ſoyez point ſurpriſe, me dit-il, puiſque le ſeigneur don Antonio de Velaſco, qui vous aime plus que ſa vie, n'a pu ſe trouver ici, & m'a ordonné de m'y rendre pour vous donner un billet de ſa part, parce que ſon gouverneur, qui eſt un homme fort ſévere, l'a retenu par force. En me diſant cela, il me jetta le billet ; & m'étant un peu retirée pour le lire auprès d'une lumiere, j'y trouvai ces paroles.

BILLET

DE D. ANTONIO DE VELASCO,

A INEZILLA.

« JE ſuis au déſeſpoir de ce que je n'ai » pu me trouver ſous vos fenêtres, comme » vous me l'aviez ordonné ; l'impatience » que j'avois de vous obéir me donnoit » une inquiétude dont mon gouverneur » s'eſt apperçu ; il m'a empêché de ſortir, » & m'a fait par-là le plus ſenſible déplaiſir » que je recevrai de ma vie. Le connétable » de Caſtille, mon pere, lui a donné un » pouvoir abſolu ſur ma perſonne ; mais » ſoyez perſuadée que vous ſeule en avez » ſur mon cœur. Don Franciſco Prado, » qui vous rendra ce billet, eſt un ami » fidele, à qui je ne cache rien ; trouvez » bon qu'il vous entretienne, il me rap- » portera ce que vous lui aurez dit ; & il » vous dira que jamais il n'y a eu de plus » forte paſſion que celle de DON ANTO- » NIO DE VELASCO. »

D'abord j'avois été offenſée de ce que

mon amant ne s'étoit pas trouvé au rendez-vous, n'ayant jamais ouï-dire qu'on fît l'amour par ambaſſadeur; mais je vous avoue qu'après la lecture de ce billet, je demeurai ſatisfaite de ſes raiſons, & encore plus de ſa qualité. Le nom de don Franciſco Prado, que j'avois lu dans pluſieurs livres de Nouvelles, me donna envie de ſavoir s'il en étoit l'auteur, & j'étois ſi peu occupée de mon amour, que je ſongeai d'abord à ſatisfaire ma curioſité en le lui demandant; il m'avoua qu'il les avoit compoſés, & après que je lui en eus dit beaucoup de bien, il me répliqua avec eſprit, qu'il étoit trop récompenſé de ſa peine, puiſque j'avois eu du plaiſir à les lire: la folie d'un auteur eſt d'entendre dire du bien de ſes ouvrages; & comme il étoit vrai que les ſiens m'avoient divertie, je fus long-tems ſur ſes louanges. Don Franciſco en fut ſi ſatisfait, qu'il oublia preſque à me parler en faveur de don Antonio; il m'apprit néanmoins que le connétable de Caſtille l'avoit mis auprès de ſon fils, pour avoir ſoin de ſon éducation, parce que ſon gouverneur étoit un homme de guerre, qui

avoit très-peu de connoiſſance des belles-lettres, & qu'il s'étoit rendu complaiſant à ſes volontés, de peur qu'une conduite oppoſée n'eût obligé ce jeune cavalier à ſe mettre entre les mains de quelque autre, qui n'auroit pas fait un ſi bon uſage de ſa confidence : alors il m'exagéra avec tant d'éloquence la paſſion que don Antonio avoit pour moi, que je ſentis dès ce moment qu'il m'auroit bien plus fait de plaiſir de me parler pour lui-même. Il me pria de répondre au billet qu'il m'avoit rendu, tâchant à me perſuader que je devois cette réponſe à l'amour de don Antonio ; je m'en défendis ſur le peu de commerce que j'avois avec ce cavalier ; mais m'en ayant inſtamment priée, je lui dis qu'il pouvoit l'aſſurer de ma part que j'étois fort ſenſible à ſes ſoins, & que je l'écouterois avec plaiſir, lorſqu'il ſe trouveroit ſous mes fenêtres ; j'ajoutois encore, que prévoyant bien que ſon gouverneur ne lui en laiſſeroit pas ſouvent la liberté, je recevrois ſes excuſes ſans répugnance par un confident qui s'en acquittoit ſi bien que lui ; je fermai enſuite ma fenêtre, & il ſe retira. Le lende-

main à-peu-près à la même heure, don Antonio ne manqua pas de ſe trouver ſous mes fenêtres ; il me demanda mille fois pardon de n'être pas venu la nuit précédente, & me fit pluſieurs plaintes de la ſévérité de ſon gouverneur ; je l'aſſurai qu'il avoit ſujet de ſe conſoler, ayant un confident auſſi habile & auſſi zélé que don Franciſco Prado. Notre converſation fut aſſez longue ; mais ſoit que les premieres impreſſions demeurent toujours les plus fortes, ou que don Franciſco eût plus d'eſprit que don Antonio, je fus moins ſatisfaite de lui, que je n'avois été de ſon ambaſſadeur ; je ne pus m'empêcher de le prier en nous ſéparant de me l'envoyer, lorſqu'il ne pourroit pas venir lui-même. La journée ſuivante me parut fort longue, bien moins dans l'eſpérance de revoir don Antonio, que par le plaiſir que je trouvois à penſer que ſon gouverneur pourroit le retenir, & qu'il ſeroit obligé d'envoyer don Franciſco à ſa place. La nuit que j'attendois avec tant d'impatience étant venue, don Franciſco ſe trouva ſous mes fenêtres ; & après m'avoir remerciée de tout ce que

j'avois dit d'obligeant pour lui à don Antonio, il m'avoua qu'il étoit de concert avec ſon gouverneur pour le tromper, & qu'il feignoit d'avoir de la complaiſance pour tous ſes deſirs, afin d'empêcher que ce jeune ſeigneur, qui étoit fort ſuſceptible, ne s'embarquât tous les jours dans de nouvelles galanteries ; que cet artifice leur avoit ſi bien réuſſi, qu'ils l'avoient déja détourné de pluſieurs intrigues, en y faiſant naître des obſtacles invincibles, ſans qu'il ſe fût jamais défié de cette tromperie : mais en vérité, continua don Franciſco, en changeant de ton, je trouve le dernier choix qu'il vient de faire ſi raiſonnable, que ſans pouvoir démêler ſi c'eſt pour ſervir don Antonio, ou par quelqu'autre ſentiment que je n'oſerois vous expliquer, je n'ai pu me réſoudre à l'apprendre à ſon gouverneur, dans la crainte qu'il n'en avertît vos parens, & au lieu de lui parler de bonne foi, je l'ai trompé ; j'ai encore trompé don Antonio, & peut-être je me ſuis trompé moi-même, en me flattant que ma ſincérité ne vous déplairoit pas. Don Franciſco attendit ma réponſe,

comme l'arrêt déciſif de ſa deſtinée : je lui répondis donc, avec la même franchiſe qu'il m'avoit parlé, que je lui étois obligée de la différence qu'il faiſoit de moi aux autres perſonnes que don Antonio avoit voulu aimer, & que l'avis qu'il venoit de me donner, m'apprendroit à ne pas m'embarquer ſi légérement à l'avenir. Don Franciſco, prenant de la hardieſſe par le peu de colere que j'avois témoigné de ſa déclaration, m'aſſura que rien ne pourroit l'empêcher de m'aimer toute ſa vie, & me dit mille choſes fort galantes : le plaiſir que j'eus à les écouter, & la tranquillité que je conſervai lorſqu'il m'apprit l'humeur inconſtante de don Antonio, lui firent juger que je n'aimois point ce cavalier. Cette penſée lui donnant de nouvelles eſpérances, il me preſſa avec tant d'inſtance de lui apprendre plus particuliérement mes ſentimens, qu'il m'échappa de lui dire que les ſiens ne me déplairoient jamais ; je fermai ma fenêtre, pour cacher le déſordre où un aveu ſi libre m'avoit miſe ; & au lieu de dormir comme j'avois accoutumé de faire à une pareille heure, je paſſai la nuit

nuit à lire les nouvelles de don Franciſco, que je trouvai beaucoup plus divertiſſantes que je n'avois encore fait. Je n'entendis plus parler de don Antonio ; & pour faire voir à don Franciſco que je n'y prenois point d'intérêt, je ne voulus jamais lui en demander de nouvelles.

J'étois fort ſatisfaite de mon nouvel amant, par les complaiſances qu'il avoit pour moi, & par la conformité que je trouvois de ſa condition à la mienne, lorſque je vis arriver, un jour dans notre maiſon, un homme vêtu de deuil, qui demanda à voir mon prétendu pere ; ils eurent une fort longue conférence, dont le médecin fit part à ſa femme. La triſteſſe qui ſe répandit en un moment ſur leurs viſages, me donna des ſecrets preſſentimens de mon malheur ; mais j'en fus bientôt éclaircie, lorſque celui que je regardois comme mon pere, m'appella dans une chambre en particulier, où il m'apprit, les larmes aux yeux, que je n'étois point ſa fille, & que le comte de San Lucar, mon pere & ſon ſeigneur, m'avoit autrefois miſe entre ſes mains, pour m'é-

lever ſecrétement, ayant pris un ſoin extrême de cacher à tout le monde le nom de ma mere, parce qu'après cette galanterie, elle avoit épouſé un cavalier de grande condition. L'homme que vous avez vu arriver, continua-t-il, en pleurant plus fort qu'auparavant, eſt un fidele domeſtique du comte votre pere; il eſt venu m'apprendre ſa mort, & s'acquitter à même tems de l'ordre qu'il lui a donné avant que de mourir, de me remettre ce billet entre les mains; je n'ai pas la force de vous dire ce qu'il contient; liſez-le vous-même, ajouta-t-il, en me le donnant. J'étois ſi étourdie de ce que je venois d'entendre, que je n'eus pas le courage de lire le billet: alors le médecin le reprit de mes mains, & lut ce qui ſuit.

BILLET.

« LA connoiſſance que j'ai de votre fi-
» délité, m'oblige à vous nommer pour
» l'exécuteur de mes dernieres volontés.
» J'ai laiſſé la meilleure partie de mon
» bien à l'abbaye royale de ſainte Thé-

» reſe de Valladolid, à la charge & con-
» dition que ma fille, que vous avez
» élevée, y ſera reçue religieuſe. Je de-
» ſire & vous ordonne de la conduire in-
» ceſſamment dans cette abbaye, afin
» qu'elle répare par ſa pénitence les crimes
» qu'elle a coûtés à ſa mere. Vous trou-
» verez mon teſtament entre les mains de
» la mere prieure de Valladolid, & vous
» verrez que je n'ai pas oublié de vous
» dédommager des dépenſes que vous avez
» faites pour l'éducation d'Inezilla : mais
» auſſi je charge votre conſcience de tout
» ce qui manquera à l'exécution de mes
» dernieres volontés.

Le comte DE SAN LUCAR.

La femme du médecin étant entrée dans ce tems-là, m'embraſſa en pleurant; & ſon mari, ſans conſulter ma volonté, ſe mit en état d'exécuter celle de mon pere. Il diſpoſa ſur l'heure les choſes néceſſaires pour notre voyage, & il me dit qu'il vouloit ſe mettre l'eſprit en repos, en partant ce même jour, puiſqu'on ne pouvoit trop ſe preſſer dans les affaires où la conſcience

étoit intéreſſée. Un changement ſi précipité m'embarraſſa ſi fort, & toutes mes penſées étoient ſi confuſes, que je n'en avois aucune de diſtincte. On attribua mes inquiétudes au chagrin que je devois avoir de m'éloigner de ceux qui m'avoient élevée : que vous dirai je ? Nous arrivâmes à Valladolid, & je me trouvai même environnée de religieuſes avant que j'euſſe formé aucune réſolution, m'imaginant quelquefois que le teſtament du comte de San Lucar, les diſcours du médecin, & mon voyage, n'étoient qu'un ſonge ; je me faiſois un plaiſir de penſer qu'à mon réveil j'irois à la meſſe, où je pourrois peut-être rencontrer don Franciſco : mais la mere prieure me tira bientôt de cette erreur, en m'exagérant les grandes obligations que j'avois au comte de San Lucar, puiſque la plupart des autres peres ne ſongent qu'à procurer à leurs enfans des établiſſemens où ils paſſent leur vie dans les inquiétudes ordinaires du tumulte du monde, au lieu que le mien, plus éclairé que les autres, m'avoit miſe tout d'un coup dans le chemin du ciel. Elle finit

ce beau diſcours en m'aſſurant qu'elle & ſes ſœurs me traiteroient avec beaucoup d'égards, & que toute la communauté me conſidéreroit comme leur bienfaitrice : elle m'embraſſa en achevant ces paroles, & toutes les religieuſes ſuivirent ſon exemple.

CHAPITRE XIV.

Comment l'Hiſtoire d'Inezilla fut interrompue.

INEZILLA en étoit là, lorſque la ſervante Moriſque arriva fort éplorée, & lui dit : Ah ! ſegnoura, notre monſiou eſt priſonnier. Cette nouvelle alarma tout l'auditoire, mais particuliérement Inezilla, qui fit un grand cri, & ſe leva de ſon ſiege avec tant de précipitation, qu'elle s'embarraſſa dans ſes juppes, & tomba aſſez rudement. L'Etoile & Angélique lui aiderent à ſe relever, & s'appercevant qu'elle avoit déchiré ſa juppe en tombant, elles la viſiterent malgré ſa ré-

ſiſtance, & trouverent qu'elle étoit écorchée un peu au-deſſus du genou; elles l'empêcherent de ſortir, qu'elle n'eût mis auparavant quelque choſe à ſa bleſſure, qui étoit dans un endroit fort ſenſible : elle tâchoit à ſe débarraſſer des mains de ces charitables amies, lorſque le Deſtin entra dans la chambre. Inezilla, qui étoit dans une poſture un peu indécente, fit un cri plus fort que le premier. Les comédiennes occupées à remédier à ſon mal, & prévenues qu'elle continuoit à ſe tourmenter pour ſortir, ne s'apperçurent pas de l'arrivée du Deſtin, & lui laiſſerent voir, malgré tous les efforts d'Inezilla, ſa jambe & ſon genou; peut-être en auroit-il vu davantage, ſi l'Etoile, ayant reconnu la voix du Deſtin, n'eût promptement abattu les juppes d'Inezilla; elle dit au comédien de s'en aller : mais Inezilla le rappella, pour lui demander s'il n'avoit point ouï parler de l'affaire de ſon pauvre mari : il eſt inutile de vous le cacher, puiſque vous en êtes déja informée, répondit le Deſtin, d'une voix triſte; l'honnête homme de la Rappiniere, accompagné de plu-

ſieurs archers, vient de le mener en priſon, & s'eſt ſaiſi d'une partie de ſes hardes, ſans que nous en ſachions encore le ſujet: Ah! le ſcélérat, voilà donc l'effet de ſes menaces, s'écria l'opératrice en ſe levant? Perſonne ne comprit le ſens de ſes paroles; elle accourut à ſa maiſon, les comédiennes voulurent l'accompagner, & le Deſtin même s'y offrit; mais elle les pria tous de la laiſſer aller avec ſa ſervante. L'Etoile, Angélique & le Deſtin firent divers jugemens ſur cette affaire, ſans pouvoir pénétrer de quel prétexte le prévôt ſe ſeroit ſervi pour arrêter l'opérateur; ils ſavoient que Ferdinando avoit un fuſil parfaitement beau & curieux, dont il n'avoit point voulu ſe défaire en faveur de la Rappiniere, qui le lui avoit demandé; & ils ne douterent point que ce refus ne fût le plus grand crime de l'opérateur. Roquebrune entra pendant qu'ils en parloient encore; & s'étant apperçu du ſujet de leur converſation, il leur dit d'un ton fier (ſi ordinaire aux gens de ſon pays): Morbleu! on ne ſe moque pas impunément d'un homme de ma ſorte. Les co-

médiennes ne comprenant rien à ce diſcours, le prierent de leur expliquer ce qu'il vouloit dire par-là. Alors le poëte faiſant parade de ſon crédit, leur laiſſa entendre qu'il étoit la cauſe que l'opérateur avoit été arrêté. L'Etoile, qui avoit l'eſprit bien fait, ne lui donna pas le tems de continuer ; elle lui en fit des reproches fort outrageans, & lui dit même qu'il n'y avoit pas moyen de vivre avec des gens ſi dangereux, & que ſi la troupe vouloit la croire, il ne ſeroit pas long-tems avec eux. Le poëte vouloit s'excuſer ſur ce qu'il avoit été averti du tour du ſinge, que l'opérateur & ſa femme lui avoient joué ; & pourquoi, repartit l'Etoile en colere, êtes-vous aſſez fou, pour vous imaginer qu'une jolie femme comme Inezilla couchera avec vous ? Son emportement, qui l'obligea à tenir ce diſcours, n'empêcha pas que ſa pudeur ne la fît rougir. Angélique & le Deſtin ne le traiterent pas mieux que l'Etoile. Le poëte, voyant qu'ils étoient tous contre lui, avoua, pour la premiere fois de ſa vie, qu'il avoit tort ; & cherchant à ſe juſti-

fier, il leur apprit qu'ayant fait connoiſſance avec le ſieur de la Rappiniere, par le moyen d'un archer, qui étoit de Marmande, il lui avoit pluſieurs fois préſenté de ſes vers, qu'il avoit fort approuvés; & que s'étant inſenſiblement attiré ſes bonnes graces, la Rappiniere lui avoit fait connoître qu'il étoit véritablement ſon ami, en ſe chargeant de le venger de l'opérateur & de ſa femme, parce qu'il étoit fort honteux à un homme de ſon ſavoir & de ſa qualité, de ſouffrir les inſolences de cette canaille, & qu'enfin il l'avoit obligé de lui donner un placet en forme de plainte contre l'opérateur; mais ne trouvant pas que cela fût aſſez fort pour perdre Ferdinando, le ſieur de la Rappiniere avoit tâché à obliger Ragotin de l'accuſer de magie; que le petit homme, ſoit qu'il fût encore prévenu du profond ſavoir de l'opérateur, ou qu'il craignît les pourſuites d'une affaire criminelle, n'avoit pas oſé s'y embarquer, & s'étoit retiré pour quelque tems dans ſa métairie; que le prévôt s'étant enſuite

adreſſé à d'autres gens, ſur qui il avoit plus d'autorité, avoit fait un procès-verbal, ſigné de pluſieurs perſonnes, qui déclaroient qu'ils avoient ouï dire que Ferdinando-Ferdinandi étoit un fameux magicien, & qu'ayant joint toutes ces procédures enſemble, il s'étoit ſaiſi de ſa perſonne. Cependant, puiſque vous y prenez tant d'intérêt, continua Roquebrune, je ſuis perſuadé que monſieur de la Rappiniere eſt trop mon ami pour me refuſer ſa liberté. Les comédiennes l'aſſurerent qu'elles lui en ſauroient très-bon gré, s'il pouvoit l'obtenir, & il ſortit pour y travailler. Je vas ſortir auſſi, & demain je recommencerai un autre chapitre.

CHAPITRE XV.

Qui pourra bien ennuyer quelqu'un.

LE Deſtin & les comédiennes ne furent point ſurpris de tout ce que le poëte leur apprit ; ils ſavoient tous trois par expérience quel homme étoit la Rappiniere ; & comme ils avoient de l'amitié pour Inezilla, ils allerent la viſiter, & la trouverent fort éplorée. Le Deſtin prenant la parole, l'aſſura que toute la troupe s'intéreſſoit beaucoup à l'injuſtice qu'on faiſoit à Ferdinando, & que ces dames avoient même déja envoyé Roquebrune pour en parler au lieutenant du prévôt, qui étoit de ſes amis. Inezilla, après avoir répondu civilement à ces honnêtetés, leur dit : que ſa vertu & les réſiſtances qu'elle avoit faites aux pourſuites de la Rappiniere, étoient tout le crime de ſon mari ; elle leur apprit encore qu'il l'avoit ſouvent menacée de ſe venger de ſes rigueurs, & qu'il lui avoit même envoyé ce jour-là un

de ſes archers, pour lui dire qu'il alloit travailler au procès de ſon mari, & que ſi elle ne ſe déterminoit bientôt à ſatisfaire ſon amour, il ne ſeroit plus tems lorſque ſon mari ſeroit condamné : mais le perfide, continua-t-elle, n'en ſera pas quitte pour cela; car je ſuis réſolue de m'en aller à la cour pour me jetter aux pieds de la reine-mere, qui ne hait pas les perſonnes de ma nation, & lui demander juſtice contre ce méchant homme. Les comédiennes approuverent ſon généreux deſſein; & la Caverne lui offrit une lettre de recommandation pour une fameuſe actrice de l'hôtel de Bourgogne, de qui elle avoit eu l'honneur d'être compagne; elles en étoient aux offres de ſervice, & aux remercîmens, lorſque Roquebrune entra, qui leur apprit que la Rappiniere venoit de recevoir un ordre de l'intendant de la province, de ſe rendre à Alençon, où un autre prévôt lui remettroit un priſonnier d'état pour le conduire à Paris; mais qu'il alloit partir dans un moment, & qu'il avoit remis l'affaire de Ferdinando juſqu'à ſon retour.

Inezilla reçut cette nouvelle avec joie, eſpérant que ſon départ faciliteroit la liberté de ſon mari. Le Deſtin qui, comme vous avez vu, connoiſſoit la Rappiniere à fond, ſortit pour lui parler en faveur de Ferdinando. Je ne ſais pas s'il le menaça d'en écrire à monſieur de la Garouffiere, conſeiller de Bretagne, ou s'il lui fit peur en lui apprenant la réſolution qu'Inezilla avoit faite de s'aller jetter aux pieds de la reine; mais enfin, il obtint ſa liberté, à condition de payer les frais de la procédure; car ſur cela il fut inexorable.

L'opérateur ſortit de priſon, & la Rappiniere alla faire ſon voyage, qui lui fut fatal, comme vous verrez dans les ſuites de cette véritable hiſtoire. Inezilla fut ſi ſenſible aux ſoins obligeans du Deſtin, & lui en témoigna tant de reconnoiſſance, que des médiſans ont voulu dire qu'il ne tint qu'à lui d'en prendre ce qu'elle avoit refuſé à la Rappiniere; je ne le ſaurois pourtant croire d'une perſonne auſſi vertueuſe qu'Inezilla. Roquebrune cherchant à ſe raccommoder avec les comédiennes

& l'opératrice, leur donna à ſouper à tous ce ſoir-là.

Après le repas, qui ne fut pas des meilleurs, l'opérateur & la Rancune deſcendirent à la cuiſine pour fumer; & l'Etoile & Angélique prierent Inezilla de leur achever ſon hiſtoire, ce qu'elle fit en ces termes.

CHAPITRE XVI.

Suite de l'Hiſtoire d'Inezilla.

JE paſſai près d'un an dans des inquiétudes plus grandes que je ne ſaurois vous l'exprimer, l'idée toujours remplie de don Franciſco, quoiqu'avec peu d'eſpérance de le revoir jamais.

La prieure de notre couvent, qui avoit beaucoup de complaiſance pour moi, m'exhortoit quelquefois à me diſpoſer à faire mon noviciat. J'avois toujours une excuſe prête pour différer encore un mois; & elle ne m'avoit pas ſi-tôt accordé ce délai, que je ſongeois comment je pour-

rois en obtenir un autre, après que celui-là ſeroit expiré. Repoſant dans mon eſprit que je n'avois ni biens, ni parens, & que peut-être don Franciſco ne ſongeoit plus à moi, je voyois bien que c'étoit une néceſſité que je fuſſe religieuſe.

Ces triſtes réflexions m'affligeoient, & cependant je ne pouvois me réſoudre à prendre l'habit de novice. Don Franciſco, comme je l'ai ſu depuis, n'étoit pas plus tranquille que moi; il avoit été long-tems ſans ſavoir ce que j'étois devenue; mais il découvrit enfin que j'étois en religion à Valladolid; on l'aſſura même que j'avois déja pris l'habit, ce qui faillit à le faire mourir de douleur. Son premier mouvement fut de ſe faire religieux à mon imitation, n'ayant plus aucun attachement pour le monde, puiſque j'y avois renoncé.

Cependant, comme il étoit homme de bon ſens, il jugea que s'il entroit dans une communauté ſans aucun eſprit de religion, & par une eſpece de déſeſpoir, ce ſentiment ne lui dureroit pas toujours, & qu'il pourroit s'en repentir dans les ſuites; comme cela eſt arrivé ſouvent à beaucoup

d'autres ; & particuliérement en Eſpagne ; il différa à ſe déterminer ; & s'étant excuſé, ſur d'autres prétextes, de ſuivre don Antonio de Velaſco à la cour, il eut quelque conſolation lorſqu'il s'imagina qu'il pourroit paſſer ſa vie dans la même ville où j'étois ; il vint demeurer à Valladolid, ſans qu'il trouvât jamais, pendant plus de ſix mois, occaſion de me donner de ſes nouvelles, ni d'en apprendre des miennes. Il ne ſavoit encore quel parti il prendroit : dans cette incertitude, il s'appliquoit toujours aux lettres avec beaucoup de ſuccès ; il avoit un talent admirable pour prêcher ; & quoiqu'il n'eût d'autre ordre que la tonſure, qui n'engage à rien, il ne laiſſoit pas de prêcher quelquefois à la priere de ſes amis.

Je ne ſais pas s'il affecta de lier commerce avec le directeur de notre couvent, ou ſi le haſard ſeul y contribua ; mais ce directeur l'ayant entendu prêcher, en parla pluſieurs fois à notre prieur avec éloge, & lui fit ſouhaiter de l'entendre ; elle le fit inſtamment prier de venir prêcher à notre couvent ; il y conſentit ſans

peine, ſachant bien que j'y étois : il parla fort avantageuſement de l'excellence de la vie religieuſe, & du bonheur des perſonnes qui y ſont appellées par une véritable vocation ; mais il blâma beaucoup l'injuſtice des peres qui forcent leurs enfans à l'embraſſer, ſans ſe mettre en peine s'ils n'ont point des inclinations oppoſées, & il fit un diſcours fort docte, par lequel il prouva que le ſcandale & le relâchement qu'on avoit vus quelquefois dans les religions, n'étoient venus que par des perſonnes qui avoient été ſacrifiées à l'avarice de leurs parens, exhortant les religieuſes d'examiner de près les vocations de celles qu'elles recevroient dans leur communauté. On ne voyoit point le viſage du prédicateur, parce que la prieure & les religieuſes anciennes étoient à la grille. Le ton de ſa voix ne m'étoit pas entiérement inconnu; mais il ne me vint jamais dans la penſée que ce fût don Franciſco ; cependant il me ſembloit que je n'avois jamais ouï ſi bien prêcher ; toutes nos religieuſes en furent fort ſatisfaites. Je témoignai beaucoup de curioſité d'entretenir ce grand

homme, & la prieure, jugeant bien que je profiterois beaucoup de ſes doctes raiſonnemens, me promit de me donner cette conſolation ; elle le fit prier d'aller à ſa grille, & l'ayant entretenu ſur toutes les choſes qu'elle deſiroit qu'il m'inſinuât, elle m'envoya querir dans le parloir & ſe retira après m'avoir exhortée à ouvrir mon cœur à ce grand perſonnage, ſans aucune réſerve ; jamais elle n'a été mieux obéie. La grande curioſité que j'avois de le voir, m'obligea à jeter les yeux ſur lui: mais comment pourrai-je vous exprimer tous les mouvemens que je reſſentis lorſque je vis don Franciſco ? quelle ſurpriſe ! quelle joie ! quelle crainte ! & combien de penſées confuſes me paſſerent dans l'eſprit ! Don Franciſco, qui jugeoit bien que j'étois cette obſtinée dont on lui avoit parlé, ſe flatta qu'il avoit quelque part à la répugnance que je témoignois à être religieuſe. Nous fûmes long-tems ſans parler, & nos yeux ne laiſſoient pas d'expliquer nos ſentimens réciproques : enfin nous nous rendîmes compte du chagrin où nous avions été l'un & l'autre,

depuis que nous étions ſéparés ; il m'apprit qu'il avoit été ſur le point de ſe retirer du monde, parce qu'il m'avoit crue religieuſe ; & je l'aſſurai que je n'avois pu me réſoudre à y renoncer, parce que je ſavois qu'il y étoit. Enfin après pluſieurs diſcours qui m'attendrirent plus d'une fois, nous convînmes qu'il diſpoſeroit toutes choſes pour m'enlever ; qu'il m'épouſeroit enſuite auſſi-tôt qu'il pourroit le faire commodément, & que nous paſſerions notre vie enſemble. J'étois ſi occupée de mon amour, que je n'eus jamais la moindre inquiétude de ma fortune, perſuadée, comme le ſont tous les amans, qu'on ne manque jamais de rien, quand on eſt avec la perſonne qu'on aime. La prieure étant revenue dans le parloir, don Franciſco ſe retira après l'avoir aſſurée qu'il étoit fort content de ma docilité, & qu'il en eſpéroit un bon ſuccès. Je le lui confirmai encore lorſque nous fûmes ſeuls, l'aſſurant que j'étois perſuadée des raiſons de ce grand homme, & que j'étois réſolue de m'abandonner entiérement à ſes conſeils. La bonne prieure, ravie de joie, m'embraſſa,

& me dit : Inezilla, mon enfant, vous ne pouvez jamais manquer en vous laiſſant conduire par un homme ſi éclairé. Comme toute la communauté s'intéreſſoit beaucoup à ma perſonne, à cauſe du bien que mon pere leur avoit laiſſé, il fut délibéré le lendemain en plein chapitre, qu'on feroit un préſent à don Franciſco, de pluſieurs curioſités & confitures, qui ſe font dans les couvens (du moins en Eſpagne). Peu de tems après, il revint me voir pour m'apprendre que tout étoit prêt, & qu'il m'enleveroit quand je voudrois ; l'exécution nous donna quelque inquiétude, parce qu'il étoit aſſez difficile de trouver un prétexte pour ſortir ſeulement juſqu'à la porte. Enfin je me ſouvins que nos religieuſes vivoient dans une ſi grande régularité, qu'elles ne ſouffroient pas qu'un homme entrât dans leur couvent ; l'infirmerie en étoit même détachée, afin que les médecins viſitaſſent les malades ſans entrer dans le couvent ; & lorſqu'une religieuſe ou une penſionnaire avoit beſoin d'un habit, elle alloit au parloir pour s'en faire prendre la meſure. J'avertis donc mon amant de ſe

trouver le lendemain avec un carroſſe, & en habit cavalier à notre porte, parce que je prévoyois qu'il me ſeroit aiſé d'en ſortir, en feignant que j'avois donné rendez-vous à un tailleur, pour me prendre la meſure d'un habit de novice. Cet artifice eut tout le ſuccès que nous pouvions ſouhaiter; je ſortis le jour ſuivant, j'entrai dans le carroſſe qui m'attendoit à la porte, & nous étions déja retirés chez un ami de don Franciſco, dans le tems qu'on me croyoit encore au parloir, donnant les ordres pour mon habit. Le cavalier qui nous avoit donné retraite, alla s'informer de ce qu'on diſoit de moi. Il nous apprit que toute la juſtice de Valladolid étoit en campagne, & qu'on avoit envoyé des gens ſur les routes de Madrid & de Salamanque, pour tâcher à me joindre. Cependant un aumônier de notre protecteur nous épouſa; nous étions réſolus à demeurer quelque tems retirés, & à conſulter enſuite les plus habiles juriſconſultes du pays, pour demander le bien de mon pere aux religieuſes; mais nous fûmes contraints d'abandonner tout, trop heureux encore de pouvoir

mettre nos perſonnes en ſûreté. Huit jours après notre mariage, nous fûmes avertis qu'on avoit découvert que don Franciſco m'avoit enlevée ; que les religieuſes en faiſoient grand bruit, criant au ſacrilége, & publiant que don Franciſco s'étoit ſervi de pluſieurs voies ſaintes pour commettre une action profane & criminelle ; que l'inquiſition avoit pris connoiſſance de notre affaire, & qu'on faiſoit une recherche exacte pour découvrir où nous étions. Celui qui nous avoit donné retraite, effrayé du nom de l'inquiſition, craignoit déja de ſe perdre en voulant nous ſauver. Enfin don Franciſco, à qui l'eſprit ne manquoit jamais au beſoin, s'aviſa de faire apporter bien ſecrétement deux habits de religieux, avec deux fauſſes barbes fort vénérables ; & à la faveur de ces habits & de ces barbes, nous ſortîmes de Valladolid ; & après avoir marché à pied près d'une lieue, nous trouvâmes une litiere que notre protecteur avoit envoyée pour nous conduire en Aragon. Quoique ce royaume ait de grands priviléges, dont ces peuples ſont fort jaloux, où nous aver-

vit que puiſque notre affaire étoit une matiere d'inquiſition, nous n'étions point en ſûreté, ce qui nous obligea à nous rendre à Barcelonne, & à profiter de l'occaſion d'une galere de Gênes, qui partoit pour paſſer en Italie. Je ne vous parlerai point des riſques que nous courûmes ſur mer; je fus ſi rebutée de ce premier voyage, que je fis réſolution de ne voyager jamais que par terre. Nous ſéjournâmes quelque tems à Gênes, où mon mari reçut des lettres de recommandation pour le comte de Lemos, qui étoit alors ambaſſadeur à Rome, ce qui nous obligea à nous rendre dans cette capitale du monde. Le comte de Lemos, qui avoit ouï déja parler de mon mari, le reçut obligeamment, & lui donna une penſion pour ſubſiſter, en attendant qu'il eût une place vacante dans ſa maiſon. Six mois après, il renvoya un de ſes ſecrétaires à Madrid, & donna ſon emploi à don Franciſco. Nous paſſâmes aſſez tranquillement les trois premieres années de notre ſéjour en Italie, & je puis vous aſſurer que l'habitude & la liberté du mariage ne diminuerent point la paſſion que nous

avions l'un pour l'autre. Enfin, l'ambaſſadeur fut nommé vice-roi de Naples, ce qui nous donna beaucoup de joie, à cauſe des grands avantages que mon mari en attendoit; mais ce qui devoit faire notre bonheur, cauſa notre perte. Le comte de Lemos, qui étoit fort galant, me donna ſa litiere pour faire le voyage; il aimoit à dire des équivoques en notre langue; & mon humeur enjouée lui donnoit occaſion de s'adreſſer toujours à moi, pour me dire quelque plaiſanterie. Ces diſtinctions firent de la peine à la comteſſe, qui étoit avec ſon mari; elle s'aviſa même de donner des avis à don Franciſco, qui ne laiſſerent pas de le chagriner, ſans qu'il eût néanmoins la force de m'en parler jamais. A Naples, le comte me traita encore mieux qu'il n'avoit fait à Rome, & me fit donner un logement dans le palais, qui n'avoit jamais été occupé par des domeſtiques, ce qui acheva d'irriter la comteſſe. Le vice-roi, ayant été obligé d'envoyer un homme en Calabre, pour y régler des affaires importantes, jeta les yeux ſur ſon mari, & le fit partir avec beaucoup de diligence.

ligence. Cet emploi qui lui étoit fort utile, l'attachoit agréablement, lorſqu'il reçut une lettre de la jalouſe comteſſe, qui lui donnoit de nouveaux avis plus poſitifs que les premiers. Mon mari qui m'aimoit avec paſſion, en fut ſi pénétré de douleur, qu'il abandonna ſa commiſſion, & revint ſecrétement à Naples, croyant peut-être me ſurprendre avec mon amant prétendu. Je ne ſavois rien de ſes inquiétudes, & j'étois couchée avec une fille qui me ſervoit, lorſque j'entendis frapper à la porte de ma chambre, à deux heures du matin. Dom Franciſco avoit une clef qui ouvroit toutes les portes de mon appartement; & comme je craignois que quelque autre n'en pût avoir comme lui, je fermois d'ordinaire ma porte en dedans quand j'étois ſeule: la réſiſtance qu'il trouva à la porte, augmenta ſes ſoupçons; il ſe fit connoître, & je réveillai celle qui étoit couchée avec moi, pour lui aller ouvrir la porte: elle ſe leva, & ayant vu au travers de la ſerrure, que dom Franciſco avoit une bougie allumée, elle ouvrit la porte, & ne voulant point être vue en cet état par un homme, elle

ſe retira avec précipitation dans une autre chambre qui étoit à côté de la mienne, qu'elle ferma auſſi de ſon côté. Dom Franciſco, qui avoit l'idée remplie de mon infidélité, crut que c'étoit le comte qui ſe retiroit : un reſte de reſpect qu'il avoit encore pour ſon maître, l'empêcha de le ſuivre : il s'approcha de mon lit, ayant toujours les yeux ſur la place qu'il voyoit vide à côté de moi ; le déſeſpoir que je remarquai ſur ſon viſage, augmenta le trouble où j'étois de le voir revenir à une pareille heure : je le baiſai, je l'embraſſai, je lui fis cent demandes différentes, ſans qu'il me répondît que par des ſoupirs ; il continuoit toujours à ſoupirer, donnant une autre explication à mes empreſſemens : je le conjurai de m'apprendre le ſujet de ſes inquiétudes ; mais au lieu de répondre à mes innocentes careſſes : De grace, ne m'inſultez pas davantage, me dit-il, & du moins laiſſez-moi mourir en repos, ce ſera toute la vengeance que je prendrai de votre infidélité, & je croirai vous punir aſſez, en vous privant d'un mari qui vous a tendrement aimée dans le tems que vous

en étiez ſi indigne. Je vous avoue que ces paroles me percerent le cœur, & j'en fus d'autant plus vivement touchée, que ma conſcience ne me reprochoit rien; je me mis en colere à mon tour; je lui reprochai ſon injuſtice, & voyant qu'il n'écoutoit ni mes plaintes ni mes reproches, je m'abandonnai aux larmes. Alors, craignant peut-être d'être attendri par mes pleurs, il ſe retira dans ſon cabinet; je le ſuivis, je le ſuppliai pour l'amour de lui-même, de ſe mettre l'eſprit en repos, & de me dire tout ce qui lui faiſoit peine, l'aſſurant qu'il ſeroit ſatisfait de mes raiſons; il fut inexorable, & ne me répondit jamais une parole: mes plaintes & mes cris attirerent deux femmes qui me ſervoient, elles me remirent dans mon lit preſque malgré moi, cependant il étoit jour. Dom Franciſco ſe jeta ſur un lit de repos qui étoit dans ſon cabinet. Une de mes femmes, le voyant pâle & défait, appella en diligence un médecin du palais, qui lui trouva une fiévre fort violente; il le fit ſaigner, & lui donna quelque autre remede; mais, malgré tous ſes ſoins, il lui prit un tranſ-

port au cerveau, & il mourut en trois jours. J'étois dans un ſi grand déſeſpoir du peu de cas qu'il avoit fait de mes raiſons, qu'à peine étois-je aſſurée de ſa maladie, lorſque j'appris ſa mort. Ce triſte ſouvenir arracha des larmes à la pauvre Inezilla, qui l'empêcherent de continuer.

L'Etoile & Angélique la prierent de paſſer ces cruelles circonſtances qui l'affligeoient, & de leur apprendre comment elle s'étoit mariée au ſieur Ferdinando. Inezilla s'étant un peu remiſe, reprit ainſi ſon hiſtoire.

Je paſſerai donc, puiſque vous le voulez, mille circonſtances déſagréables, & tous les bruits ridicules que la comteſſe eut ſoin de répandre ſur la mort de mon mari. Le comte de Lemos me continua la penſion qu'il lui donnoit, & me fit payer de tout ce qui lui étoit dû. On ne fut pas long-tems ſans me propoſer des mariages; mais j'étois ſi rebutée des hommes, & ſurtout de ceux de ma nation, que je fis réſolution de ne me remarier jamais. Le comte fut rappellé en Eſpagne, & je demeurai à Naples. Il y avoit près de ſix ans

que j'étois veuve, lorſque le comte Dognate y arriva en qualité de vice-roi. Ferdinando, qui étoit François, & non pas Vénitien, comme vous l'avez cru, & qui s'appelloit en ce tems-là la Ferriere, étoit à la ſuite de ce vice-roi. Les comédiennes s'étant regardées, en ſourirent : ne ſoyez point ſurpriſes de ce changement de nom & de pays, continua Inezilla, Ferdinando n'a pas eu trop de tort d'en uſer ainſi ; il faut impoſer aux peuples, qui ont toujours plus de foi pour ce qui leur eſt inconnu & nouveau, que pour ce qui leur eſt ordinaire. Il étoit dans une ſi grande réputation à la cour du vice-roi, qu'on étoit perſuadé qu'il avoit des recettes infaillibles pour toutes ſortes de maux ; j'avois déja fait des habitudes avec les dames de la ſuite de la comteſſe ; & je puis dire qu'on trouvoit à dire auſſi-tôt que je paſſois un jour ſans aller au palais, lorſque je fus affligée d'un mal de dents, qui me cauſa des douleurs fort cruelles. Les dames du palais en étant averties, m'envoyerent Ferdinando, qui me donna d'une eau qui me fit ceſſer la douleur en moins d'un

quart-d'heure ; le prompt effet de ce remede me donna beaucoup d'eſtime pour lui ; j'en remerciai celles qui me l'avoient envoyé, & j'eus un ſoin extrême de publier la vertu de ce ſecret : il m'en témoigna de la reconnoiſſance ; & quelque averſion que j'euſſe pour les hommes, je ne fus pas fâchée d'avoir de l'obligation à celui-là, m'imaginant bien qu'il n'avoit pas les mêmes défauts de ceux de ma nation. Enfin, je le trouvai à mon gré ; je ne lui déplus point, & nous nous mariâmes avec l'agrément du vice-roi, qui étoit ravi d'attacher un ſi grand homme à ſon ſervice. Mais le comte Dognate étant mort un an après, je ſuivis mon mari à Veniſe, où il eut quelques petites affaires, qui nous obligerent à paſſer en France ; & je ſerois ſatisfaite d'un voyage qui m'a donné occaſion de faire connoiſſance avec vous, ſi pour mon repos, le ſcélérat de la Rappiniere eût été pendu il y a un an.

CHAPITRE XVII.

Qui traite de la paſſion de la Guiardiere pour l'Etoile.

LE lendemain, les comédiens s'aſſemblerent pour délibérer ſur une lettre que monſieur de la Garouffiere, conſeiller de Bretagne, avoit écrite au Deſtin, par laquelle il lui donnoit avis que la nobleſſe de Bretagne s'aſſembleroit bientôt à Vitré, pour y tenir les états, & que ſi la troupe vouloit y aller, il leur donneroit de bonnes recommandations auprès du ſénéchal, qui étoit ſon parent. Les ſentimens furent partagés : la Rancune & l'Olive vouloient abſolument qu'on y allât, le Deſtin étoit ſoumis aux volontés des dames ; & la Caverne, qui avoit déja voyagé en Bretagne, & qui apparemment s'y étoit embourbée plus d'une fois, craignoit ſi fort les mauvais chemins de ce pays-là, qu'elle n'étoit point d'avis qu'on y allât. Léandre n'oſoit pas dire le ſien devant tout le monde ; mais ayant appellé le Deſtin en particulier,

il lui déclara qu'il ſeroit obligé de quitter la troupe, ſi elle alloit en Bretagne, de peur qu'il n'y fût connu de quelqu'un de ſes parens. Le Deſtin trouva ſes raiſons bonnes, & l'aſſura qu'il empêcheroit bien qu'on y allât. La Rancune s'opiniâtra à ſon ſentiment, bien moins pour le faire valoir, que par le plaiſir qu'il trouvoit à contredire tout le monde. Enfin, après pluſieurs conteſtations, ils ſe ſéparerent ſans rien décider, comme il arrive preſque toujours dans de pareilles aſſemblées: cela donna occaſion au bruit qui fut répandu, que la troupe alloit partir du Mans.

Les comédiens repréſenterent en ce tems-là Bérénice. L'Etoile, qui repréſentoit cette princeſſe, s'en acquitta ſi dignement, que la Guiardiere en perdit le peu de raiſon qu'il avoit naturellement: ce n'eſt pas qu'il ne l'aimât déja beaucoup; mais on avoit réſolu dans ſa famille d'acheter, du mariage de ſa femme, un moulin qui étoit fort à ſa bienſéance, & cette raiſon avoit long-tems contre-balancé ſon amour. Cependant, depuis la repréſentation de Bérénice, il n'eut plus la liberté de

raiſon, & c'eſt ce qui a fait juger qu'il étoit fort amoureux ; enfin il ſe détermina à l'épouſer, & il alla chez ſa maîtreſſe pour lui apprendre cette bonne nouvelle, ne doutant pas qu'une comédienne de campagne ne fût ravie de trouver un gentilhomme de deux ou trois mille livres de rente qui voulût l'épouſer ; mais ſa préſence le déconcerta, & comme il étoit fort amoureux, il oublia le compliment qu'il avoit réſolu de lui faire ; & ne ſachant par où débuter, il la pria d'ôter ſon gant, après l'avoir aſſurée que s'il voyoit ſa main, il lui apprendroit des choſes merveilleuſes. L'Etoile, qui n'ajoutoit pas beaucoup de foi à ces paroles, & qui ſavoit que tous les provinciaux ſont de grands patineurs, lui refuſa cette complaiſance, ce qui n'empêcha pas la Guiardiere de lui dire, en regardant avec attention tous les traits de ſon viſage, qu'elle ne joueroit pas long-tems la comédie, & qu'elle ſe verroit bientôt dans un état qui ſurpaſſeroit ſes eſpérances. Quelque mauvaiſe opinion qu'elle eût de ce phyſionomiſte, ſoit qu'on aime à entendre ce qu'on deſire, ou qu'elle eût des ſecrets preſ-

ſentimens qu'elle changeroit quelque jour de condition, elle écouta avec plaiſir des diſcours qui flattoient ſes eſpérances. La Caverne étant entrée dans ce tems-là, la Guiardiere ſortit, & alla chercher le Deſtin, pour l'informer de la réſolution où il étoit d'épouſer ſa ſœur; il l'appella en particulier, & après un long préambule, il lui dit, que nonobſtant l'inégalité de leur condition, il étoit ſi charmé de la beauté & de l'eſprit de ſa ſœur, qu'il étoit réſolu de l'épouſer. Le Deſtin, ſurpris de ce diſcours, lui répondit qu'il lui étoit fort obligé de l'honneur qu'il vouloit bien faire à ſa famille, mais qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'un homme de ſa qualité fît une alliance auſſi inégale. Le noble ſe ſervit de toute ſon éloquence pour perſuader au comédien qu'il agiſſoit de bonne foi; il fit ſemblant de ne le pas croire, & après l'avoir aſſuré qu'il étoit ſon ſerviteur, il lui déclara qu'il ne conſentiroit jamais à ce mariage, parce qu'on ne manqueroit pas de dire dans le monde, que les comédiens l'avoient ſuborné, & que ſes parens pourroient même, ſur ce prétexte, faire

caſſer ſon mariage. La Guiardiere lui fit des ſermens horribles qu'il étoit majeur, & qu'il ſe moquoit de ſes parens, offrant même de lui apporter un extrait de ſon baptiſtaire, certifié de ſon curé. Le Deſtin fut inexorable, & le quitta, l'aſſurant qu'il lui feroit trop d'honneur. Un moment après le Deſtin en rendit compte à l'Etoile, qui lui apprit auſſi la converſation qu'elle avoit eue avec la Guiardiere ; ce qui leur donna occaſion de ſe dire mille choſes tendres, & de renouveller les aſſurances réciproques qu'ils s'étoient déja données, de vivre l'un pour l'autre, ſans s'abandonner jamais.

CHAPITRE XVIII.

Retour de Ragotin au Mans.

LA Guiardiere ayant fait part à ſes amis du deſſein qu'il avoit d'épouſer mademoiſelle de l'Etoile, le public en fut bientôt informé, & tout le monde en témoigna de la joie, par l'amitié qu'on avoit pour la comédienne. Toutes les perſonnes conſidé-

rables du Mans lui en firent compliment ; & blâmerent l'opiniâtreté du Deſtin, qui vouloit s'oppoſer à un mariage ſi avantageux à ſa ſœur. L'Etoile répondit à ceux qui lui en parloient, que pour être heureux dans le mariage, il falloit qu'il y eût de l'égalité dans les perſonnes mariées, & qu'étant perſuadée de cela, elle ne haſarderoit point ſon repos, pour ſe donner un établiſſement fort au-deſſus de ſa condition. La Guiardiere l'aſſuroit par des ſermens horribles (que les nobles de campagne ſavent mieux faire que le reſte des hommes) qu'il ne ſe ſouviendroit jamais ni de ſa naiſſance, ni de ſa profeſſion, & qu'il l'aimeroit paſſionnément toute ſa vie ; il ſembloit que toute la ville prît intérêt à cette affaire. Les dames même s'en mêlerent, & il y en eut d'aſſez officieuſes pour promettre à la Guiardiere d'y faire conſentir l'Etoile.

Enfin, ce mariage étoit ſi généralement ſouhaité au Mans, par les perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, qu'on croit encore aujourd'hui que ſi la Guiardiere eût ſu profiter de cette favorable diſpoſition, les magiſtrats

magiſtrats lui auroient donné main forte pour épouſer ſa maîtreſſe, malgré le Deſtin & malgré elle-même. La comédienne & ſon frere commençoient à être fort embarraſſés de l'infructueuſe & fatigante affection des Manceaux, auſſi-bien que des importunités du noble paſſionné, lorſque Ragotin, qui étoit allé à ſa métairie, (peut-être en attendant que les ſourcils & la barbe lui fuſſent revenus), ayant ouï parler de ce prétendu mariage, il s'en retourna au Mans, & fut fort alarmé de cette nouvelle. Le petit homme, ſentant réveiller ſon amour, par la crainte de voir ſa maîtreſſe entre les bras d'un autre, ſe rendit promptement chez l'Etoile, où il trouva le Deſtin; & après leur avoir exagéré combien il étoit de leurs amis, il leur parla de la Guiardiere comme d'un rival qu'il haïſſoit beaucoup, & quil eſtimoit peu; il leur apprit enſuite qu'il étoit un emporté, & que ſes affaires étoient fort ruinées. L'Etoile le remercia de ſes avis, d'un air fort gracieux; & le Deſtin, qui étoit bien aiſe de ſe ſervir de ce prétexte, pour ſe délivrer des Manceaux, qui l'ex-

hortoient inceſſamment à finir ce mariage ; anima le petit homme, & lui donna de grandes eſpérances, l'aſſurant que ſa ſœur faiſoit une grande différence de ſa perſonne à celle de la Guiardiere ; mais que les grands biens & la qualité de ce gentilhomme avoient ébloui tout le monde. Ragotin jura que la Guiardiere n'étoit qu'un gueux, qui renonceroit ſans doute à la qualité de gentilhomme, ſi on faiſoit quelque jour une recherche exacte de toute la nobleſſe ; & pour faire voir au Deſtin qu'il diſoit vrai, il alla feuilleter les regiſtres de tous les notaires du Mans ; je crois même qu'il envoya quelqu'un dans le Perche, pour être plus particuliérement informé des affaires de ſon rival. Deux jours après, il rapporta trois ou quatre feuilles d'écritures, certifiées par pluſieurs notaires du pays, par leſquelles il fit voir que la Guiardiere devoit conſidérablement ; que les légitimes de ſes ſœurs n'étoient pas encore payées, & que l'abbé de la Trappe avoit de grandes prétentions ſur ſon bien, qu'il aſſuroit avoir été abuſivement aliéné de ſon abbaye. La Guiardiere étant in-

formé des mauvais offices que lui rendoit Ragotin, le menaça de lui donner des coups de bâton. Le petit homme en prit des témoins, & trouva moyen de faire décréter contre lui ; & comme il étoit fort offenſé de ſes outrageantes menaces, il mit tant de gens à ſes trouſſes pour l'arrêter, que la Guiardiere fut contraint de s'abſenter pour quelque tems ; ce ne fut pas ſans menacer le ciel & la terre ; car Ragotin lui paroiſſoit déja une trop petite victime pour apaiſer ſa fureur. Ragotin étant demeuré maître du champ de bataille, jugea par les bons traitemens qu'il reçut de l'Etoile & de ſon frere, qu'il étoit parfaitement bien avec eux, & s'imagina qu'ils avoient quelque deſſein ſur ſa petite perſonne ; il ſe rendit fort aſſidu chez l'Etoile, & après lui avoir offert pluſieurs fois inutilement de lui donner à ſouper, elle lui permit, à la priere du Deſtin, de faire porter deux plats dans ſa chambre ; Inezilla & Angélique en furent priées. Après le ſouper, le petit homme, qui ſavoit qu'elles étoient fort curieuſes d'entendre le récit de quelque jolie nouvelle, les aſſura qu'un mar-

chand de Saint-Malo, qui, en revenant de Rouen, avoit couché une nuit dans ſa métairie, lui avoit appris une hiſtoriette, qu'elles auroient du plaiſir à écouter. Les comédiennes & Inezilla l'aſſurerent qu'elles lui donneroient toute l'attention qu'il pouvoit ſouhaiter. Il cracha, il touſſa à diverſes repriſes, & les ayant inſtamment priées de le bien écouter, il commença en ces termes.

CHAPITRE XIX.

La fidelle Bretonne.

NOUVELLE.

Les habitans de Saint-Malo ont toujours eu un génie particulier pour le commerce; ils s'y attachent avec application, & réuſſiſſent d'ordinaire avec beaucoup de ſuccès. Les hommes y vivent dans une grande union; les femmes y ſont civiles, & ont de l'eſprit; & l'on peut dire à leur louange, qu'il n'y a point de port de mer en Europe, où les étrangers ſoient mieux

reçus qu'à Saint-Malo. Un marchand de cette ville, ayant voulu entrer dans les grandes affaires, ſe fit banquier, & laiſſa la conduite de ſon magaſin à ſa femme. Un de ſes correſpondans lui fit banqueroute ; & comme un malheur n'arrive jamais ſeul, un navire qui revenoit des Indes, chargé de barres d'argent, & dont la meilleure partie lui appartenoit, fut arrêté & confiſqué à Cadix par les Eſpagnols, je ne ſais ſur quel prétexte. Ces grandes pertes étonnerent notre marchand, mais il acheva de perdre l'eſpérance de ſe rétablir, lorſqu'ayant examiné les affaires de ſon magaſin, il trouva qu'elles n'alloient pas mieux que les autres, parce que ſa femme, qui en avoit la direction, aimoit beaucoup la dépenſe, & n'avoit pas la force de ſe défendre de faire crédit. Ses créanciers avertis du déſordre de ſes affaires, voulurent être payés. Le marchand, qui étoit galant homme, & d'une famille fort honorable, ſe piqua d'honneur, & vendit tout ce qu'il avoit de plus précieux pour s'acquitter ; enfin il ſe trouva en peu de tems ſans biens & ſans crédit. Sa femme ne pouvant plus

ſoutenir la grande dépenſe qu'elle avoit accoutumé de faire, en fut ſi vivement touchée, qu'elle en mourut de regret, & lui laiſſa un petit garçon qui étoit tout le fruit de leur mariage. Le marchand, qui avoit de l'eſprit, ne s'abandonna point à un déſeſpoir inutile, & réſolut de s'en aller aux Indes, où il eſpéra qu'il pourroit aiſément paſſer pour Eſpagnol, parce qu'il avoit été élevé en Eſpagne, & qu'il en parloit la langue, comme ceux qui étoient nés dans le pays : ayant pris cette réſolution, il pria un de ſes freres, qui étoit un des plus riches marchands de Saint-Malo, d'avoir ſoin de l'éducation de ſon fils, qui avoit environ ſept ou huit ans. Le frere s'en chargea avec plaiſir, & lui promit de le traiter comme ſes propres enfans. Fauſtin (c'eſt le nom du fils) fut élevé avec une de ſes couſines, qui étoit fille unique, & à peu près de ſon âge; ſon oncle lui trouvant de l'eſprit & de la docilité, en eut beaucoup de ſoin; il lui recommanda ſeulement d'avoir un peu de complaiſance pour ſa couſine. Fauſtin ne ſe fit aucune violence en lui obéiſſant; il

y étoit déjà disposé par sa propre inclination, & Agathe (c'est le nom de la cousine) étoit d'un si bon naturel, & d'une humeur si douce, qu'elle se faisoit aimer de tous ceux qui la connoissoient; & soit qu'elle se laissât gagner par les complaisances de son petit cousin, ou qu'elle eût naturellement de l'amitié pour lui, elle ne s'ennuyoit jamais lorsque Faustin étoit avec elle, & ses parens qui l'aimoient tendrement, prenoient soin qu'il y fût toujours. Aussi-tôt qu'on la contrarioit en quelque petite chose, toute sa ressource étoit de s'en plaindre à son cousin, & lui seul pouvoit lui faire entendre raison : leur amitié augmenta avec leur âge.

Aussi-tôt que Faustin commença à entendre un peu les affaires; son oncle l'employa à des commissions qui l'obligeoient à sortir quelquefois de la ville, & Agathe étoit dans des inquiétudes extrêmes : si elle passoit un jour entier sans le voir, son retour lui donnoit de la joie & de l'émotion; ils se rendoient un compte réciproque de tout ce qu'ils avoient fait ou vu depuis leur séparation, & ne se privoient

d'aucun de ces plaiſirs innocens, que le ſang & l'amitié autoriſent; cependant ils s'aimoient déja avec paſſion, quoiqu'ils ne connuſſent point l'amour, attribuant à l'amitié les ſecrets mouvemens qu'ils ſentoient l'un pour l'autre. Fauſtin, qui entendoit parler dans la ville des grands biens de ſon oncle, & des projets que le public faiſoit déja de marier ſa couſine, revenoit quelquefois fort rêveur auprès d'elle. Agathe qui vouloit ſavoir toutes ſes penſées, le voyant un jour plus chagrin qu'à l'ordinaire, le pria de lui apprendre le ſujet de ſa mélancolie; Fauſtin qui ne lui refuſoit rien, lui avoua naïvement qu'elle étoit la cauſe de ſes inquiétudes, puiſqu'il prévoyoit bien que ſa bonne fortune, & les grands biens de ſon oncle alloient lui procurer bientôt un époux d'un rang au-deſſus de ſa condition, qui ſans doute lui feroit oublier le malheureux Fauſtin. Agathe, qui n'avoit jamais rien trouvé d'aimable que ſon couſin, & qui n'avoit pas prévu qu'ils pourroient être ſéparés quelque jour, ne put ſoutenir cette converſation ſans verſer des larmes;

elle lui fit des reproches de l'avoir crue capable d'une pareille dureté, & ils ſe donnerent des aſſurances réciproques d'une amitié inviolable, ſans s'appercevoir qu'ils ſe promettoient que leur paſſion dureroit toute leur vie.

Un gentilhomme de Bretagne, qui avoit un fils conſeiller au Parlement de Rennes, ébloui des richeſſes du pere d'Agathe, avoit déja jetté les yeux ſur elle pour la marier à ſon fils. Le conſeiller fit par ordre de ſon pere, un voyage à Saint-Malo, & ayant vu Agathe, il demeura auſſi ſatisfait de ſa beauté, que ſes parens l'étoient déja de ſes grands biens, & preſſa ſon pere de finir bientôt ce mariage. Le gentilhomme en parla au pere d'Agathe, qui ſe trouva fort honoré de cette recherche, & y répondit avec beaucoup de civilité. Le conſeiller en étant averti par ſon pere, en conçut de nouvelles eſpérances, & ne douta point que ſon affaire ne réuſsît. Fauſtin, alarmé des bruits qui couroient déja de ce mariage, en informa ſa couſine, & c'eſt dans cette occaſion que leur amour, qui s'étoit toujours déguiſé ſous le nom

d'amitié, ſe déclara ; ils ſe dirent tout ce qu'une paſſion violente & ſincere peut inſpirer de plus tendre ; & Agathe qui n'étoit point touchée comme ſon pere, des dignités & des biens du conſeiller, aſſura ſon couſin qu'elle ne conſentiroit jamais à ce mariage, faiſant fort peu de cas d'un rang qu'il lui falloit acheter par le repos de toute ſa vie. Son pere, qui étoit fort ſatisfait de Fauſtin, lui faiſoit part de toutes les affaires ; il l'appella un jour en particulier, & après un long préambule où il lui exagéra les ſoins qu'il avoit pris de ſon éducation, & les autres obligations qu'il lui avoit, il lui dit qu'il vouloit lui donner une marque ſenſible de ſa confiance & de ſon eſtime, en lui apprenant une choſe, qui ſans doute le réjouiroit beaucoup, puiſqu'il s'agiſſoit du bonheur de ſa couſine, qui alloit être mariée à un homme fort riche, & d'une grande conſidération dans la province ; qu'il avoit même engagé déja ſa parole, & qu'il eſpéroit d'en paſſer le contrat le lendemain. Fauſtin cachant les ſecrets mouvemens de ſon cœur, repréſenta à ſon oncle, qu'il devoit

du moins en parler à Agathe ; car enfin, quoiqu'elle fût fort ſoumiſe aux volontés de ſes parens, il ſe rencontre quelquefois des antipathies dans l'humeur des perſonnes qu'on veut unir, qui ne laiſſent pas de les rendre malheureuſes toute leur vie. Le marchand approuva l'avis de ſon neveu, & ſe détermina d'en parler le même jour à ſa fille ; il lui dit que l'ayant toujours aimée avec tendreſſe, il avoit ſouhaité de lui procurer un établiſſement conſidérable, & qu'il avoit été aſſez heureux pour trouver un homme d'un grand mérite, & d'une condition fort au deſſus de la ſienne, qui lui ayoit fait l'honneur de la lui demander en mariage. Agathe l'ayant écouté avec attention, lui répondit les larmes aux yeux, qu'elle le ſupplioit de ne la marier pas ſi-tôt, & de la laiſſer encore quelque tems auprès de lui & auprès de ſa mere, parce qu'elle ſentoit bien qu'il lui ſeroit impoſſible de ſe réſoudre à quitter des parens, à qui elle avoit de ſi grandes obligations, pour ſuivre un mari qui la conduiroit dans une autre ville, & qui peut-être ne lui laiſſeroit pas la liberté de

les voir auſſi ſouvent qu'elle le voudroit. Son amour lui donnoit tant d'éloquence, qu'elle perſuada ſon pere, qui attribuant cette répugnance à l'amitié & au grand attachement qu'elle avoit pour lui, n'eut plus la force de lui en parler davantage. Il en fit part à ſa femme, & admirant l'un & l'autre le bon naturel de leur fille, ils en verſerent des larmes de joie. Agathe ſe ſut bon gré de ſa réſiſtance; elle en rendit compte à ſon couſin, qui la remercia en des termes qui marquoient & ſon amour & ſa reconnoiſſance; elle y répondit avec beaucoup de tendreſſe, & ils ſe promirent de nouveau de s'aimer toute leur vie. Cependant le conſeiller étoit dans des impatiences extrêmes de voir la fin d'un mariage qu'il ſouhaitoit avec paſſion; il ſe plaignit à ſon pere de ce retardement, & lui ayant repréſenté le tort que cela lui feroit dans le monde, lorſqu'on ſauroit qu'un marchand avoit fait difficulté de lui donner ſa fille; ſon pere, perſuadé de ſes raiſons, alla voir les parens d'Agathe, & les preſſa avec tant d'inſtances, qu'enfin ils lui promirent de conclure

clure ce mariage le lendemain : le marchand qui craignoit d'être encore attendri par les diſcours & par les larmes de ſa fille, s'aviſa d'appeller ſon neveu. Fauſtin, lui dit-il, je ſuis réſolu de ne différer pas davantage à marier Agathe; je viens même d'en donner ma parole au pere de celui que je lui ai deſtiné pour époux, & il ne s'agit plus que de l'obliger à m'obéir de bonne grace; je ne veux pas lui en parler moi-même, de peur de me mettre en colere, ſi elle réſiſtoit à mes volontés : vous avez de l'eſprit, & je ne doute pas que vous ne compreniez fort bien les grands avantages de cette affaire; je l'ai examinée avec beaucoup de ſoin, & j'ai trouvé que c'étoit le plus grand bonheur qui pouvoit arriver à votre couſine; il faut que vous lui en parliez, & que vous lui faſſiez bien entendre tout ce que je viens de vous dire; je ſuis aſſuré que ſi vous vous ſervez de toute votre adreſſe, vous n'aurez point de peine à lui perſuader tout ce que je viens de vous dire; je veux même avoir le plaiſir d'écouter votre converſation. Il ne donna pas le tems à Fauſtin de répondre,

ni de délibérer ; car il fit appeller ſa fille, & ſe cacha derriere une tapiſſerie, d'où il pouvoit voir leurs actions, & entendre leurs diſcours. Jamais homme ne s'eſt trouvé plus embarraſſé que le malheureux Fauſtin le fut en cette occaſion. Cependant il fallut ſe réſoudre à ſatisfaire ſon oncle, de peur qu'il ne s'apperçût de ſon amour, & qu'il ne l'éloignât de ſa couſine pour toute ſa vie. Voici à-peu-près les diſcours qu'il lui tint, qui étoient bien éloignés de ſes véritables ſentimens.

« Vous ſavez, ma chere couſine, la ſou-
» miſſion aveugle que les enfans bien nés
» doivent avoir aux volontés de leurs peres ;
» le vôtre vous a toujours aimée avec tant
» de tendreſſe, qu'il ſemble que vous lui
» ayiez des obligations particulieres, &
» vous ſeriez moins pardonnable qu'une
» autre, ſi vous vous oppoſiez aux choſes
» qu'il deſire de vous. Cependant il ſe
» plaint que vous faites quelque difficulté
» de recevoir de ſa main un mari qu'il
» a cru digne de vous par ſa qualité,
» par ſon mérite & par ſes biens ; vous
» êtes d'un ſexe qui ne vous permet pas

» d'examiner le choix de vos parens, ſans » bleſſer votre pudeur. Mon oncle deſire ce » mariage avec empreſſement, il en a déja » donné ſa parole, & vous ne ſauriez plus » le dédire, ſans lui faire un affront ſen- » ſible ; ainſi, je vous en conjure, ma » chere couſine, ne lui donnez pas ce cha- » grin, & laiſſez-vous conduire à un pere » qui ne cherche que votre ſatisfaction. »

Jamais il n'y eut de ſurpriſe pareille à celle d'Agathe, lorſqu'elle entendit tenir ce langage à ſon couſin ; il lui paſſa dans ce moment mille choſes par la tête ; & s'imaginant qu'il aimoit peut-être ailleurs, puiſqu'il lui conſeilloit de ſe donner à un autre, cette penſée la toucha ſi vivement, qu'elle l'interrompit, & l'aſſura d'un ton tranquille qu'elle affectoit avec beaucoup de peine pour ſe venger de lui, que puiſqu'il lui conſeilloit, elle obéiroit à ſon pere, avouant qu'elle avoit eu tort de s'en défendre ; ſon dépit & ſa colere, qui commençoient à la trahir, l'empêcherent d'en dire davantage. Elle ſe retira dans ſa chambre, où elle s'abandonna ſans contrainte à tous les mouvemens de ſon déſeſpoir. Son

pere ſortit du lieu où il étoit caché, & embraſſa Fauſtin avec des témoignages d'une grande reconnoiſſance ; il porta cette agréable nouvelle au conſeiller, & le préſenta dès le lendemain à ſa fille, qui le reçut aſſez froidement, & ne le regarda preſque point ; mais le conſeiller, attribuant la retenue de ſa maîtreſſe à ſa pudeur, n'en fut point ſurpris ; ſa modeſtie augmenta ſon amour, & ſa grande beauté l'impatience de le ſatisfaire. Il obtint par ſon crédit une diſpenſe des bans, & le jour des noces fut fixé pour le dimanche ſuivant.

Pendant que leurs parens & leurs amis ſe préparoient à de grandes réjouiſſances, le malheureux Fauſtin étoit ſi accablé de voir que toutes choſes ſe diſpoſoient au bonheur de ſon rival, qu'il ne ſavoit plus quel parti prendre pour l'empêcher ; il voulut inutilement ſe juſtifier auprès de ſa couſine, en lui apprenant que ſon pere l'avoit forcé à lui tenir le diſcours qu'elle avoit entendu ; mais Agathe, qui ne pouvoit pas comprendre qu'il eût aucune bonne raiſon à lui dire après lui avoir con-

ſeillé ſi poſitivement de ſe donner à un autre, refuſa de l'écouter, & évita ſa rencontre, étant réſolue de ſe venger de ſon ingratitude, quoi qu'il lui en coutât le repos de toute ſa vie : comme ils mangeoient enſemble, elle ne laiſſoit pas de jeter quelquefois les yeux ſur lui, mais elle les détournoit auſſi-tôt, parce qu'elle rencontroit toujours ceux de ſon amant, ce qui lui fit juger qu'il ſe repentoit peut-être de ce qu'il lui avoit dit : elle cachoit néanmoins ſes inquiétudes avec beaucoup de ſoin, & Fauſtin étoit au déſeſpoir de la trouver ſi tranquille ; ils ſouffroient tous deux beaucoup : cependant elle devoit être mariée le lendemain. Fauſtin, voyant que c'étoit un mal ſans remede, entra dans la chambre de ſa couſine, & lui apprit la tromperie que ſon oncle l'avoit contraint de lui faire, lorſqu'il lui avoit donné des conſeils ſi contraires à ſon amour, & aux véritables ſentimens de ſon cœur ; elle n'eut pas de peine à le croire, elle en fut vivement touchée, & elle ſe juſtifia à ſon tour ; ils s'attendrirent tous deux ; mais ils étoient ſi étourdis, lorſqu'il leur revenoit

dans l'eſprit qu'ils ſeroient ſéparés le lendemain, & qu'il ne leur ſeroit plus permis à l'avenir de s'aimer ſans crime, qu'ils n'avoient pas la force de ſe rien dire ; ces triſtes réflexions les affligeoient au-delà de tout ce qu'on pourroit imaginer. Agathe ayant été avertie que pluſieurs dames de la ville l'attendoient dans la chambre de ſa mere, pour lui faire compliment ſur ſon mariage, ils ſe ſéparerent ſans rien réſoudre. Le jour ſi redoutable aux deux amans, & ſi ſouhaité du conſeiller, étant venu, Fauſtin, n'ayant pas le courage de voir, ſans mourir, le pompeux appareil des noces, qui étoit pour lui mille fois plus lugubre que celui d'un enterrement, ſortit de la maiſon de ſa couſine, & ſe retira chez un de ſes amis, qui étoit le ſeul à qui il avoit confié le ſecret de ſon amour. Marcel (c'eſt le nom de l'ami) voulut inutilement le conſoler. Fauſtin lui déclara qu'il étoit réſolu de s'en aller à la Rochelle, dans le deſſein de s'y embarquer, & de chercher quelque pays fort éloigné, où il n'eût jamais la douleur d'apprendre des nouvelles du ſien. Marcel lui dit de

bonnes raiſons pour le détourner de cette derniere réſolution ; il approuva néanmoins ſon voyage de la Rochelle, eſpérant que le tems & l'abſence guériroient ſa paſſion. Ce fidele ami lui ayant donné toutes les choſes dont il avoit beſoin, il partit après l'avoir prié de rendre ce même jour une lettre de ſa part à ſa couſine. Marcel s'en acquitta fort fidélement, & la rendit à Agathe dans le tems qu'elle étoit en peine de Fauſtin, pour chercher enſemble quelque expédient, afin de différer au moins d'un ſeul jour ce cruel mariage. Elle ſe retira en particulier pour lire ſon billet, où elle trouva ces paroles.

LETTRE DE FAUSTIN,

A AGATHE.

« MON déſéſpoir ne m'a laiſſé du jugement que pour me faire connoître que » ma préſence pourroit vous embarraſſer, » & quoiqu'en vous perdant je n'aye rien » à ménager, la paſſion que j'ai pour » vous eſt ſi reſpectueuſe, que j'aime » mieux mourir loin de vous, que de

» vous fatiguer de mes malheurs ; car
» enfin, puiſque je vous perds, je n'aurai
» aucune peine à mourir, & il me ſeroit
» impoſſible de vivre ſans vous aimer ;
» ainſi il ſeroit inutile de vous oppoſer
» à ma perte, puiſque je prévois que
» je ne pourrois jamais me réſoudre à
» vous voir entre les bras d'un autre,
» ſans m'emporter à quelque choſe de
» funeſte, & je veux éviter tout ce qui
» pourroit vous donner du chagrin. Quoi !
» il ne me ſeroit plus permis de vous
» parler de mon amour ſans bleſſer votre
» vertu ? Cette ſeule penſée me déſeſpere.
» Mais je me tourmente inutilement, lorſ-
» que je me fais une image affreuſe des
» maux que je ne reſſentirai jamais ; car
» je ſens bien que je ne ſurvivrai pas
» long-tems à votre mariage. »

Agathe ne put achever de lire cette lettre ſans verſer un torrent de larmes : elle ſe repréſenta le déſeſpoir où elle ſeroit, lorſqu'elle ne verroit plus ſon cher couſin ; & prévoyant bien qu'elle ne pourroit jamais aimer ſon mari, après avoir donné

ſon cœur à ſon couſin, qu'elle trouvoit ſi digne de ſes affections, elle fut combattue de mille penſées différentes : tantôt elle vouloit tout quitter pour ſuivre Fauſtin ; un moment après, ſa pudeur & la crainte de s'attirer la colere de ſon pere, lui faiſoient déſapprouver ce qu'elle venoit de réſoudre ; mais lorſqu'elle conſidéroit qu'elle alloit épouſer un autre homme que ſon amant, & renoncer à même tems à l'eſpérance de le poſſéder jamais, ſon amour prenoit le deſſus de tous ſes mouvemens, & toutes les autres raiſons lui paroiſſoient foibles, & de peu de conſéquence ; & quoiqu'elle ſe fît une idée effroyable des perſécutions qu'elle devoit attendre de ſon pere, appuyé du crédit du conſeiller, elle trouvoit bien plus de conſolation à penſer qu'elle mourroit avec ſon couſin, s'il étoit néceſſaire, qu'à ſe réſoudre à vivre ſans lui. Après cette derniere réflexion, elle n'écouta plus ni crainte, ni devoir, ni bienſéance, ni rien de tout ce qui s'oppoſoit à ſon deſſein, & s'abandonnant à ſon amour, elle ſe dépouilla des habits magnifiques dont

elle étoit vêtue ce jour-là, & ayant pris toutes les pierreries que ſon pere lui avoit données pour ſe parer elle ſortit enveloppée d'une cape, par une porte de derriere, & s'en alla chez Marcel, eſpérant d'y trouver encore ſon couſin. Marcel lui apprit qu'il étoit parti, & Agathe lui déclara qu'elle vouloit abſolument le ſuivre. Mais Marcel lui ayant fait connoître qu'elle ſeroit infailliblement arrêtée en chemin par ſes parens, elle conſentit qu'il la menât chez une de ſes tantes, où il l'aſſura qu'elle pourroit demeurer en ſûreté, & que perſonne n'auroit connoiſſance de ſa retraite; il lui promit même de faire revenir ſecrétement ſon couſin, & d'écrire inceſſamment à Rome, afin d'obtenir une diſpenſe pour le mariage.

Cependant tout étoit en confuſion chez le pere d'Agathe; la compagnie étoit nombreuſe, & chacun ſe tourmentoit à trouver la mariée (ou du moins celle qui devoit l'être): ſon pere en étoit dans une colere qu'il ſeroit difficile d'exprimer, & ſon prétendu mari faiſoit une fort déſagréable figure au milieu de tant de per-

ſonnes qu'il avoit priées à ſes noces. Toute la nuit ſe paſſa à prendre des ſoins inutiles pour découvrir ce qu'elle étoit devenue ; mais lorſqu'on s'apperçut le lendemain que ſon couſin ne paroiſſoit pas, perſonne ne douta qu'ils ne fuſſent enſemble. Le pere d'Agathe ne reſpiroit que vengeance ; tous les ſupplices les plus cruels lui ſembloient trop doux pour punir l'ingratitude & l'inſolence de ſon neveu. Le conſeiller étoit ſi offenſé de cette injure, qu'il ſe joignit au marchand, pour tirer raiſon de cet enlévement, qu'il appelloit déja rapt, & écrivit en pluſieurs endroits contre ce prétendu raviſſeur. Fauſtin, qui continuoit ſon voyage, accablé de douleur, fut arrêté à Nantes, & ſe trouva chargé de fers, avant qu'on lui eût appris ſon crime. On lui demanda des nouvelles de ſa couſine, & le nom du conſeiller ayant été mêlé dans les demandes qu'on lui faiſoit, il ne répondit que par des ſoupirs ; il lui échappa même des larmes ; ce qui fit juger qu'il ſe repentoit de ſon crime. On voulut ſavoir de lui ce qu'étoit devenue Agathe ; mais il fut impoſſible de lui ar-

racher une parole, parce qu'il étoit prévenu qu'on lui faiſoit cette inſulte par l'ordre du conſeiller, pour le punir de ce qu'il aimoit ſa couſine. Agathe étant informée, par Marcel, des perſécutions qu'on faiſoit à ſon couſin, pour l'amour d'elle, en fut ſenſiblement affligée. Cet ami fidele lui conſeilla d'entrer dans un couvent, & de faire déclarer à ſon pere qu'elle vouloit être religieuſe, & que ſon couſin n'avoit aucune part à la réſolution qu'elle en avoit priſe. Agathe, ayant ſuivi l'avis de Marcel, ſurprit tout le monde; ſon pere & le conſeiller y furent trompés les premiers, & n'oublierent rien pour la faire changer de réſolution. Fauſtin fut mis en liberté par les ſoins de ſon ami, qui lui fit ſavoir ce qui ſe paſſoit à Saint-Malo, ſans néanmoins lui apprendre qu'il eût quelque part à la feinte réſolution de ſa couſine, de peur que les lettres ne fuſſent ſurpriſes. Ces nouvelles l'étonnerent, & il eut quelque conſolation de penſer qu'Agathe lui avoit toujours été fidelle, quoiqu'étant religieuſe, elle ne fût pas moins perdue pour lui; mais faiſant réflexion qu'il étoit

la

la cause qu'elle renonçoit au monde, & prévoyant bien qu'elle seroit malheureuse toute sa vie, puisque son désespoir l'obligeoit à prendre ce parti, sa reconnoissance lui reprocha les malheurs où sa cousine seroit exposée pour l'amour de lui, & il aima encore mieux la voir entre les bras de son rival, que dans un couvent par désespoir. Toutes ces réflexions le firent résoudre à retourner à Saint-Malo, pour contribuer de tout son pouvoir à la retirer de ce couvent; il étoit prêt à partir lorsque Marcel arriva à Nantes, qui lui apprit les nouvelles obligations qu'il avoit à sa maîtresse; & après lui avoir montré la dispense qu'il venoit de recevoir de Rome, il lui dit qu'il avoit accompagné Agathe dans un château à deux lieues de-là, où elle l'attendoit avec impatience pour l'épouser. Faustin sentit dans cette occasion tous les mouvemens de joie que tant de bonnes nouvelles à la fois peuvent causer à un homme fort amoureux: il embrassa son fidele ami avec des témoignages d'une reconnoissance parfaite. Son impatience & le plaisir qu'il se faisoit par

avancé de penſer qu'il alloit revoir ſa chere maîtreſſe, & s'unir avec elle par les liens éternels, ne lui permirent pas de faire de longs raiſonnemens avec ſon ami : ils partirent ſur l'heure, & arriverent peu de tems après dans le château où Agathe les attendoit. Jamais entrevue n'a été ſi tendre que celle de nos deux amans. Un bon prêtre que Marcel avoit gagné, les épouſa le même jour ſans aucune cérémonie. Il y a apparence qu'ils profiterent des libertés du mariage ; mais ces douceurs furent bientôt mêlées de mille chagrins. Le pere d'Agathe ayant été informé de leur mariage, les pourſuivit avec des rigueurs qu'on auroit peine à croire. Le conſeiller l'appuya de ſon crédit, & le pauvre Fauſtin fut mis en priſon une ſeconde fois ; l'affaire fut pourſuivie avec beaucoup d'animoſité ; le conſeiller employa tous ſes amis, & le marchand n'y épargna aucune dépenſe. Agathe cependant ſollicitoit ſes juges avec beaucoup d'aſſiduité. Elle vendit ſes pierreries pour fournir aux frais du procès ; tous ſes ſoins n'empêcherent pas qu'après une longue pourſuite, elle ne

fut avertie que l'affaire tournoit fort mal pour ſon mari. Les juges, touchés de ſes larmes, différoient toujours à prononcer un arrêt ſévere qui étoit pourtant fondé ſur les loix du royaume. Agathe voyant que la juſtice lui étoit contraire, ſe flatta que la nature lui ſeroit peut-être plus favorable; & quelque riſque qu'il y eût pour elle à ſe préſenter devant ſon pere, elle ſe détermina dans cette extrémité à l'aller chercher dans l'hôtellerie où il étoit, & à ſe jetter à ſes pieds pour lui demander la grace de ſon mari; elle arriva à la porte de ſa chambre, mais elle n'eut pas le courage d'y entrer. Ayant apperçu dans ce tems-là un homme d'une mine vénérable, qui étoit dans une chambre voiſine de celle de ſon pere, elle s'approcha de lui; & après lui avoir appris ſes malheurs en peu de paroles, elle le conjura d'aller dans la chambre de ſon pere, incontinent après qu'elle y ſeroit entrée, afin de lui aider à obtenir ce qu'elle demandoit, ou du moins pour détourner les funeſtes effets de ſa colere: cet inconnu la conſola autant qu'il put, & lui promit de ſe tenir

à la porte de la chambre, & d'y entrer lorſqu'il ſeroit tems. Agathe, ſe confiant à ce ſecours, ſe jetta aux pieds de ſon pere, qui la repouſſa d'abord aſſez rudement; alors l'inconnu entra, & reconnoiſſant ſon propre frere dans la perſonne de ce pere impitoyable, il ne lui donna pas le tems de ſuivre les mouvemens de ſa fureur; car il ſe fit connoître à lui pour le pere de Fauſtin, ce qui le troubla tellement, qu'il demeura immobile & interdit. Son frere lui apprit en peu de paroles, que la fortune lui avoit été plus favorable aux Indes que dans ſon pays, ce qui ne fit qu'augmenter la confuſion du pere d'Agathe. Enfin il demanda pardon à ſon frere, il embraſſa ſa fille, & jamais on n'a paſſé en ſi peu de tems, d'un ſi grand emportement à une joie extrême. Agathe accourut à la priſon pour porter ces agréables nouvelles à ſon mari, dans le tems que les deux freres alloient demander ſa liberté, qu'il reçut avec d'autant plus de joie, qu'on lui avoit déja fait craindre un honteux ſupplice.

CHAPITRE XX.

Où il eſt parlé de Verville & de Saldagne.

RAGOTIN ayant achevé de lire ſa nouvelle, ſe retira, & le Deſtin ſe préparoit à le ſuivre, lorſqu'une ſervante l'avertit qu'on le demandoit à la porte; il ſortit auſſi-tôt, & trouva un homme qu'il reconnut pour le même valet de Verville, qui lui avoit aidé à tromper les valets de Saldagne, lorſqu'ils conduiſoient l'Etoile à une terre de leur maître : il lui dit que Verville l'envoyoit pour l'avertir qu'un gentilhomme du Perche, nommé la Guiardiere, avoit demandé la protection & le ſecours de Saldagne pour enlever l'Etoile, qu'il vouloit épouſer, & que Saldagne lui avoit promis de le ſervir; il lui apprit encore qu'ils devoient l'enlever ce même ſoir, lorſqu'elle reviendroit de jouer la comédie; que Verville ne laiſſeroit pas d'y apporter tous les obſtacles qu'il pour-

roit pour les en détourner ; mais qu'il avoit jugé à propos de l'en faire avertir, afin que de ſon côté il prît quelque meſure pour empêcher leur mauvais deſſein. Le valet s'en retourna après lui avoir appris pluſieurs autres circonſtances, & le Deſtin rêvant à ce qu'il venoit d'entendre, entra une ſeconde fois dans la chambre de l'Etoile, qui s'apperçut aiſément de ſon inquiétude, & le pria avec inſtance de lui en apprendre le ſujet. Le comédien étoit trop en colere pour pouvoir ſe déguiſer ; il lui fit part, en préſence d'Inezilla, de l'avis qu'on venoit de lui donner, & de la réſolution où il étoit de prévenir Saldagne, de l'aller chercher juſques dans ſa maiſon, & même de périr ou de la délivrer de ce cruel perſécuteur. L'Etoile, effrayée de ce diſcours, le conjura de trouver quelqu'autre expédient moins dangereux, & de ne l'abandonner pas dans un tems où elle avoit tant de beſoin de lui. Le comédien, animé contre Saldagne, & attendri par les larmes de ſa maîtreſſe, étoit fort embarraſſé, prévoyant bien qu'il lui ſeroit difficile de la défendre contre un

TAYLOR INST. OXFORD

ſi puiſſant ennemi, lorſqu'Inezilla qui avoit une préſence d'eſprit admirable, s'aviſa de leur dire que s'ils vouloient ſuivre ſes conſeils, ils tromperoient ces raviſſeurs avec adreſſe : il faut, dit-elle en s'adreſſant à l'Etoile, que ma ſervante More, qui eſt à peu près de votre taille, s'habille de vos habits ordinaires : la Guiardiere, qui vous les a vus porter ſouvent, la voyant maſquée, y ſera trompé ; Angélique qui la ſuivra au retour de la comédie, lui fera juger que c'eſt vous qu'elle accompagne, & je vous réponds que ma ſervante ne me refuſera pas de faire le perſonnage que je voudrai, & même de ſe laiſſer enlever ſans dire mot. L'Etoile approuva fort la propoſition d'Inezilla. Le Deſtin n'en fut pas tout-à-fait ſi content ; il leur promit néanmoins de ne s'y oppoſer pas. Inezilla ſortit pour y diſpoſer la ſervante, qui s'engagea à tout ce qu'on voulut ; elle étoit aſſez laide pour s'expoſer à toutes ſortes de riſques, ſans rien haſarder. Après la comédie, l'Etoile ne quitta point ſes habits de théâtre, & fit habiller la More de ceux qu'elle portoit d'ordinaire : An-

gélique accompagna ſans maſque la ſervante maſquée.

Le lecteur s'attend ici de voir arriver Saldagne & la Guiardiere qui enleveront la dame de Guinée : rien moins que cela ; ils ne parurent ni l'un ni l'autre ; mais Ragotin, qui ne perdoit point d'occaſion de rendre ſervice aux dames, ayant rencontré la fauſſe l'Etoile, & la véritable Angélique, leur donna la main malgré qu'elles en euſſent; & s'appercevant qu'elles avoient quelque chagrin, il voulut inutilement en pénétrer la cauſe : Angélique lui en donna quelque mauvaiſe raiſon pour s'en défaire ; mais Ragotin voyant que l'Etoile ne ſe démaſquoit point, ni ne diſoit rien, quoiqu'ils fuſſent arrivés dans ſa chambre où Inezilla les attendoit, ce ſilence augmenta la curioſité du petit homme. Le Deſtin, qui entra dans ce moment, parla en particulier à Inezilla, & lui apprit que Verville venoit de lui mander qu'il avoit enfin détourné Saldagne d'exécuter le beau projet qu'il avoit fait avec la Guiardiere : Inezilla ne put s'empêcher de le dire à Angélique, ſans que Ragotin l'entendît.

Le petit homme voyant que tout le monde ſe parloit à l'oreille, enrageoit de n'être point du ſecret. Inezilla qui s'en apperçut, feignit de lui en faire confidence, & l'aſſura qu'il étoit arrivé le plus grand malheur du monde à la pauvre l'Etoile. Ragotin qui ſe faiſoit honneur de s'intéreſſer beaucoup aux affaires de la comédienne, conjura l'Eſpagnole de l'en informer. Alors elle lui apprit d'un ton fort compoſé, & avec un viſage fort triſte, que cette pauvre fille avoit demandé à Ferdinando d'une eau admirable qu'il avoit pour empêcher le hâle, & que ſon coquin de valet, au lieu de lui donner la bouteille que lui Ferdinando avoit préparée, lui avoit apporté d'une eau diabolique qui rendoit le viſage noir comme du jais. Le petit homme en témoigna beaucoup de chagrin, & s'étant approché de l'Etoile pour la conſoler, il la ſupplia de lui laiſſer voir ſon viſage. La More ne répondit jamais une parole : mais Inezilla fit ſemblant de la prier de lui donner cette ſatisfaction, & lui ayant preſque arraché ſon maſque avec une violence affectée,

elle lui laiſſa voir la moitié de ſon viſage; dont le crédule Ragotin demeura ſi ſurpris, qu'on m'a aſſuré que cela ſeul l'avoit entiérement guéri de ſa paſſion.

Fin du troiſieme & dernier Volume.

TABLE
DES CHAPITRES
DE LA TROISIEME PARTIE.

CHAP. I. *Qui fait l'ouverture de cette troiſieme Partie.* Page 1

CHAP. II. *Où vous verrez le deſſein de Ragotin.* 8

CHAP. III. *Deſſein de Léandre. Harangue & réception de Ragotin à la Troupe comique.* 14

CHAP. IV. *Départ de Léandre & de la Troupe Comique, pour aller à Alençon; diſgrace de Ragotin.* 25

CHAP. V. *Ce qui arriva aux Comédiens, entre Vivain & Alençon. Autre diſgrace de Ragotin.* 38

CHAP. VI. *Mort de Saldagne.* 51

CHAP. VII. *Suite de l'Hiſtoire de la Caverne.* 63

CHAP. VIII. *Fin de l'Hiſtoire de la Caverne.* 71

CHAP. IX. *La Rancune déſabuſe Ragotin ſur le ſujet de l'Etoile, &*

l'arrivée d'un carroſſe pleïn de nobleſſe, & autres aventures de Ragotin. 77

CHAP. X. *Hiſtoire du Prieur de Saint-Louis, & l'arrivée de monſieur de Verville.* 91

CHAP. XI. *Réſolution des mariages du Deſtin avec l'Etoile, & de Léandre avec Angélique.* 113

CHAP. XII. *Ce qui arriva au voyage de la Freſnaye. Autre diſgrace de Ragotin.* 117

CHAP. XIII. *Suite & fin de l'Hiſtoire du Prieur de Saint-Louis.* 123

CHAP. XIV. *Retour de Verville accompagné de M. de la Garouſſiere. Mariages des Comédiens & Comédiennes, & autres aventures de Ragotin.* 169

CHAP. XV. *Hiſtoire des deux Jalouſes.* 189

CHAP. XVI. *Hiſtoire de la capricieuſe Amante.* 192

CHAP. XVII. *Déſeſpoir de Ragotin, & fin du Roman Comique.* 207

TABLE

TABLE DES CHAPITRES

De la Suite du Roman Comique.

CHAP. I. *Qu'on n'aura point de plaiſir à lire, ſi on n'a lu les Volumes précédens.* 221

CHAP. II. *L'Opérateur perſuade à Ragotin qu'il a des ſecrets merveilleux.* 226

CHAP. III. *Ragotin fait préſent d'un mulet à l'Opérateur.* 231

CHAP. IV. *Le Singe en cornette.* 237

CHAP. V. *Comment le Poëte fut délivré de la fureur du ſinge.* 244

CHAP. VI. *La Payſanne de Freſcati. Nouvelle.* 249

CHAP. VII. *Qui traite d'une nouvelle matiere.* 275

CHAP. VIII. *Comment la Guiardiere tomba dans un Egout.* 280

CHAP. IX. *Ragotin inviſible.* 284

CHAP. X. *Le malheureux ſuccès de la chemiſe enchantée.* 287

CHAP. XI. *L'arrivée du Doyen de Montfort dans l'hôtellerie, & autres choses dignes d'être lues par ceux qui n'auront rien de mieux à faire.* 292

CHAP. XII. *Frayeur du Doyen, qui voit enlever son valet en l'air.* 295

CHAP. XIII. *Histoire d'Inezilla.* 301

CHAP. XIV. *Comment l'Histoire d'Inezilla fut interrompue.* 317

CHAP. XV. *Qui pourra bien ennuyer quelqu'un.* 323

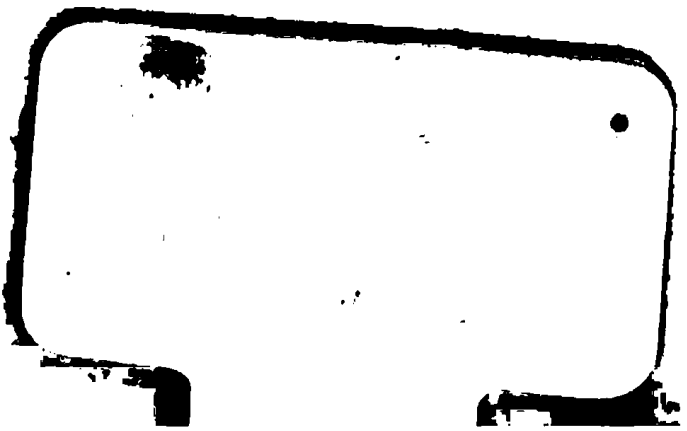
CHAP. XVI. *Suite de l'Histoire d'Inezilla.* 326

CHAP. XVII. *Qui traite de la passion de la Guidadiere pour l'Etoile.* 343

CHAP. XVIII. *Retour de Ragotin au Mans.* 347

CHAP. XIX. *De Isabelle Bretonne, Nouvelle.* 352

CHAP. XX. *Où il est parlé de Verville & de Saldagne.* 377

Fin de la Table des Chapitres du troisieme & dernier Volume.

920875